

Les cahiers de Rié



Le Pissot en 1913, lieu-dit de Saint-Hilaire-de-Riez

NATURE et CULTURE
85270 Saint-Hilaire-de-Riez



Histoire et Patrimoine
N°9, juin 2012 10 €

A Saint-Hilaire-de-Riez

L'anse de *Sion* et son petit port
Marchands d'étoffes dans le bourg en 1825
Les écoles : leur histoire
La chapelle *Notre-Dame de Pitié* : 1610-2010
Raconte-moi ton quartier : *Le Pissot*

ÉDITO

« *Aut'fois, ç'était-y pas mieux ?* »

Voilà que paraît un nouveau « *cahier de Rié* » de la section Histoire et Patrimoine de Nature et Culture fruit de nos recherches dans l'histoire communale, dans les racines de Saint-Hilaire-de-Riez. Il vous permettra, nous pensons, de découvrir des récits concernant *Sion* et son port, les étoffes et leur commerce, les écoles de la commune, quatre siècles de l'histoire de la chapelle du vieux cimetière et le quartier du *Pissot*. Il ne s'agit pas de nostalgie ou encore de dire que « c'était mieux hier qu'aujourd'hui ». Pourtant, nous pouvons constater que le patrimoine est parfois malmené ici ou là. Ainsi les deux ifs du quai de la gare.

J'avais remarqué ces arbres car cette espèce est rare dans Saint-Hilaire-de-Riez. Je me questionnais sur leur présence au bord de la voie ferrée et sur le cheminot qui les avait plantés au début du siècle passé. En attendant un train, ils nous offraient leur ombre en été et nous protégeaient aussi du vent froid en hiver. Toujours immuables, ils apportaient une belle verdure à la gare et ils avaient une bien fière allure, se tenant l'un près de l'autre et regardant passer les trains au fil des années. En un mot, un beau duo à voir et à conserver...

Un jour, je m'aperçus que l'un d'eux avait été abattu et coupé en rondins. En m'approchant, j'ai compté alors 82 cernes soit 82 ans : pas mal mais dommage pour un arbre qui peut vivre plus de mille ans. J'ai ensuite évalué le diamètre à environ 50 cm soit 5 mm de croissance estimée par an : pas mal mais dommage pour un arbre qui pousse bien lentement. J'ai pensé que ces deux arbres vivaient bien là ensemble, se partageant l'espace de ce quai de gare. Mais surtout, je me suis interrogé : pourquoi ont-ils abattu ce vieil arbre et vont-ils couper son jumeau ?

Quelques temps après, je vis s'élever à côté de la souche un de ces abris-bus, pardon un abri-train, muni de la dernière électronique pour nous annoncer que « le train venant de Challans est direct pour Saint-Gilles-Croix-de-Vie ». J'ai pensé alors qu'il aurait été bien envisageable et réalisable de placer cet abri-train plus près du bâtiment existant ou encore d'élaguer quelques branches de ce vieil arbre. Aujourd'hui encore, je regrette la disparition du vieil if et je crois que le patrimoine végétal de Saint-Hilaire-de-Riez a alors perdu un petit morceau qui faisait ici HISTOIRE.

Les ifs sont des arbres qui rejettent de souche. Et nous pouvons voir maintenant autour de cette souche d'if les rejets, les « jits », qui ne demandent qu'à grandir. Faut-il y voir quelque retour de manivelle de notre patrimoine local ?

Nous vous souhaitons une bonne lecture et peut-être aurez-vous le plaisir de retrouver quelques détails connus et des souvenirs vécus ?

Jean-Paul Bouffet,
vice-président de Nature et Culture

1 – cf. *Les parlers du marais vendéen*, Svenson, 1959.

HISTOIRE ET PATRIMOINE

Section de l'association
NATURE et CULTURE
64, rue Georges Clemenceau
85270 – Saint-Hilaire-de-Riez
Responsable : Colette Gengoux
Tél. 02 51 54 22 18

Association loi 1901 fondée en 1985
Déclarée le 20 décembre 1985 n° 3061
Insertion au J.O. du 22 janvier 1986

Les cahiers de Rié

Directeur de la publication : Christian Pinson
Rédactrice : Colette Gengoux

Impression :
- Nature et Culture
- Atlantic Bureau, Route de la Roche
Saint-Gilles-Croix-de-Vie

Les articles publiés paraissent sous la responsabilité
de leurs auteurs.

La reproduction, totale ou partielle, de notre brochure
est strictement interdite sans l'accord de
l'auteur et de l'association.

**Ont participé à la rédaction et (ou) à la diffusion
de ce numéro :**

Alexandre Billon
Nadine Boisseleau
Jean-Paul Bouffet
Guy Briand
Colette Gengoux
Claudine Milcendeau
Luce Pilet
Association *La Livarde*

Prix du n° 9 : 10 €

S O M M A I R E

Pages **1** : Edito

Pages **2** : La section H. et P. – Sommaire

Pages **3-20** : L'anse de *Sion* et son petit port à
Saint-Hilaire-de-Riez
Colette Gengoux et l'Association *La Livarde*

Pages **21-37** : Marchands d'étoffes en 1825
dans le bourg de Saint-Hilaire-de-Riez
Nadine Boisseleau, Luce Pilet, Guy Briand et
Colette Gengoux

Pages **38-53** : Les écoles de Saint-Hilaire-de-Riez :
leur histoire
Colette Gengoux

Pages **54-69** : La chapelle *Nore-Dame de Pitié*
(1610-2010) à Saint-Hilaire-de-Riez
Colette Gengoux avec le concours d'Alexandre Billon
pour la partie architecture.

Pages **70-83** : Raconte moi ton quartier : *Le Pissot* à
Saint-Hilaire-de-Riez
Claudine Milcendeau et Colette Gengoux

Page **84** : Numéros déjà parus - Points de vente

1^{ère} de couverture

Collection privée : carte postale adressée le 20-07-1913 -
« Le Pissot - St-HILAIRE-de-RIEZ - Bifurcation des Touristes
Edition Lucien Amiaud, 18, Rue de l'hôtel-de-ville, Sables
d'Olonne – N°4028 »

L'ANSE DE SION ET SON PETIT PORT A SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ

Sion, lieu-dit de Saint-Hilaire-de-Riez, est situé en bordure du littoral. Son histoire a déjà été évoquée dans « Les cahiers de Rié »¹ mais dans cet article, nous parlerons principalement de l'anse de Sion et de son petit port.

Toponymie de Sion

Le mot « Sion » nous fait d'abord penser à la colline sur laquelle la partie la plus ancienne de Jérusalem est bâtie. Les Jésuséens, fondateurs de la ville, y avaient édifié une forteresse.

Puis, dans différents ouvrages nous avons trouvé :

- dans le dictionnaire des noms de lieux de Louis Deray et Marianne Mulon :

*Sion procède du latin **Sedūnum** attesté depuis le IV^e siècle. C'est manifestement un composé dont :*

- le premier terme, Se, n'est sûrement pas expliqué. Est-ce une réduction de l'élément bien connu Sego : force (voir Rodez : Segodunum, piton de défense sur promontoire qui contourne la rivière).

- le second terme dūnum « place fortifiée, forteresse » est emprunté au celtique.

Evolution de Sedūneu(m) en Seun, puis Sion.

Sion : Allemand, Sitten, issu de Sidūnu(m).

Sion en Suisse : chef-lieu du canton de Valais, caractérisé par deux pitons rocheux, portant un château féodal (XIII^e) et une église fortifiée (XII et XV^e siècles) ». Aujourd'hui, une association s'appelle Sedunum Nostrum.

- dans le dictionnaire de langue française et de tous les dialectes du IX^e au XV^e siècle, aux Archives départementales de la Vendée, Sion, syon : s. m, pointe.

- dans « Le grand routtier et pillotage de la mer » de Garcie Ferrande, 1520 : « ... Et est icelle poincte appelée la terre de rye ». (voir page 4)

- les romains employaient ce terme sedūnum pour désigner une formation militaire : l'armée attaquait en sedūnum, donc placée en formant une sorte de pointe.

Sur les traces de Sedūnum

- Selon le docteur Jean-François Tessier, auteur de « Chronique de Saint-Hilaire-de-Riez » :

« Un grand retour en arrière et nous voici plongés dans un passé presque mythologique. Un rivage sans doute bien plus avancé vers la mer qu'il n'est aujourd'hui, un port mystérieux, Sidūnum, cité par les géographes antiques, la légende d'une ville engloutie ont enflammé les imaginations.

Y faisait-on commerce de la pourpre phénicienne comme d'aucuns l'ont prétendu ? Aucune preuve n'en subsiste mais la légende est belle, comme celle de ce pont diabolique lancé vers l'Ile d'Yeu, détruit au chant du coq et dont les cinq Pineaux seraient les ultimes témoins ?

Que Sion ait été terre celtique en revanche est une réalité : un nombre considérable de mégalithes existait encore au siècle dernier comme en témoignent les travaux de l'érudit Marcel Baudouin. Tous ont malheureusement disparu, victimes de la négligence et de l'incompréhension.

¹ Les cahiers de Rié, numéros 4 et 5.

- D'après le docteur Baudouin

« Le docteur Baudouin, originaire de Croix de Vie, passionné d'histoire et d'archéologie, fit des découvertes intéressantes sur notre côte. Dans ses récits, il nous parle d'une cité engloutie datant de l'époque l'Hertangien (-15 000 ans) au début du néolithique inférieur, période où l'homme polit la pierre, fait de la culture, domestique les animaux et construit les cités lacustres. Il parle aussi d'un port pré-romain (phénicien) se trouvant loin du milieu des rochers »².

- Selon la Société des Historiens du Pays de Retz, en 2010

« Des fouilles accidentelles (ce sont souvent les meilleures) ont permis la découverte à Saint Gilles de vases d'inspiration phénicienne. Et le musée de Noirmoutier possède des monnaies, une amphore, un vase assyrien, dragués au large depuis la dernière guerre mondiale. La toponymie apporte aussi une confirmation. Les marins donnaient alors des noms de chez eux, aux pays qu'ils fréquentaient. Ainsi Sion sur l'Océan n'est autre que Sidunum, c'est-à-dire Sidon, capitale de la Satrapie de Phénicie (vers -3000-322)... ».

Sidon, port du sud Liban maintenant, signifie « pêcherie ». La ville était construite sur un promontoire s'avancant dans la mer comme il en existait un dans notre région allant jusqu'au niveau de l'île d'Yeu.

- D'après nos anciens

Nos vieux marins du début du siècle dernier parlaient de vestiges d'une ville engloutie qu'ils apercevaient par temps clair au large des Cinq Pineaux et d'un puits sur l'un de ces rochers ! Vraisemblablement une autre légende.

Certains de « nos anciens » pensaient que le nom de leur village venait du brin d'osier, le « scion », qu'ils utilisaient pour la confection des paniers maraîchins et autres objets.

L'histoire est ainsi, allant de certitudes en interrogations, déductions, légendes...

L'anse de Sion

La première localisation de Sion apparaît sur la carte (ci-dessous) réalisée en 1690 par Michel Bégon, l'intendant de la marine au port de Rochefort et à la généralité de La Rochelle.

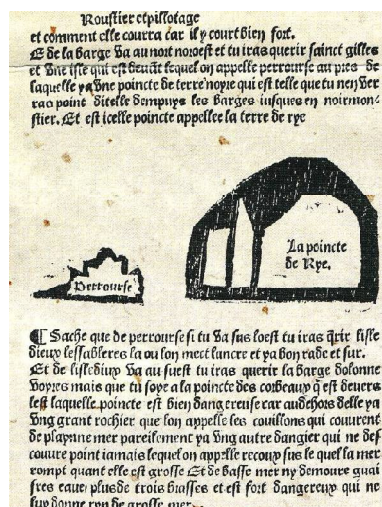
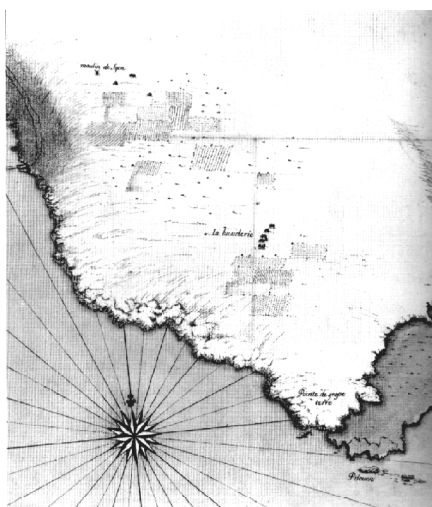
Nous reproduisons deux autres cartes représentant la côte : celle de Pierre Garcie dit Ferrande, originaire de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, parue dans « Le grant routtier et pillotage », édition de Poitiers de 1520 et celle réalisée en 1704 (page suivante), par Claude Masse, ingénieur du Roi installé à La Rochelle, chargé d'étudier les côtes du Bas-Poitou afin d'organiser la défense contre un débarquement ennemi.

Sur la carte Bégon, figurent seulement, de haut en bas : « moulin de Syon,

la bussolerie,

Pointe de grosse terre,

Pilours ».



- Coll. Joël Crestois : La côte rocheuse en 1690
Gilles-Croix-de-Vie : Le grant routtier et pillotage, édition 1520 de Pierre Garcie.

- Bulletin municipal, 2003 de Saint-Gilles-

² Jean-Luc Simon, Journal des Sables du 22-03-1985.

Dans « *Le grant routtier et pillotage* »

« ... Et de la barge va au nort noroest et tu iras querir saint gilles et une isle qui est devāt le quel on appelle perrouse au pres de laquelle ya une poincte de terre noyre qui est telle que tu nen verras point ditelle dempuys les barges iusques en noirmonstier. **Et est icelle poincte appelée la terre de rye** » - « Sache que de perrouse si tu va sus loest tu iras grir lisle dieux... »

Et de la Barge, va au nord nord-ouest et tu iras quérir Saint Gilles et une île qui est devant lequel on appelle *Pilours* au près de laquelle il y a une pointe de terre noire qui est telle que tu n'en verras point de telle depuis les Barges jusqu'à Noirmoutier. **Et cette pointe est appelée la Terre de Ryé.** Sache que de *Pilours* (Pill'hours, Pill'Ours...), si tu vas sur l'Ouest, tu iras quérir l'île d'Yeu...

Extrait de la « *Carte des marais de Mons, vulgairement appelé le pays des maraîchins.* » sur laquelle est décrit le rivage :



« **Fosse de la parré de Sion** : il n'y a point de descente à craindre dans toute l'étendue de cette coste excepté en cette anse où la mer se retire peu, estant profonde et assez bon mouillage. » - **Pointe et rochers de Sion - Pointe et rochers de Forge - Coste de Grosse Terre** : Les rochers de cette coste sont élevés de 15 à 16 pieds (pied = env. 30cm – soit 4,5 à 5 m) au dessus de la haute mer. Il y en a plusieurs qui sont destachés et presque de mesme hauteur, que l'on prend de loin pour des tours - **Pointe et rochers de Grosse terre** ».

Proche de la côte figure seulement le « m^{lin} de Sion » et le « Corps de garde de Tonille ».

Dans leur ouvrage traitant de « *La côte et les Marais du Bas-Poitou vers 1700* »³, les auteurs donnent les détails de notre côte décrite par C. Masse dans un mémoire de 1703 : « Cette côte est bordée de dunes vers la mer qui s'élèvent insensiblement vers l'intérieur des terres. Il y a quelques vallons par-ci par-là où habitent de pauvres malheureux dans des chaumières de terre, et les sables leurs couvrent insensiblement leurs terres labourables, et l'hiver ils sont incommodés par les eaux, depuis que le chenal de Besse s'est perdu et se perd actuellement, par où s'écoulaient les eaux d'une très grande étendue de pays, et surtout des Chaumiers.

Descente à craindre. **Il n'y a point de descente à craindre depuis l'embouchure de la rivière la Vie jusqu'au chenal de Besse, si ce n'est l'anse de Sion** qui est au nord-(ou)est de cette pointe. La côte est raide en cet endroit et la mer se retire peu. Il y reste de l'eau suffisamment en la plus basse mer pour faire flotter des bâtiments plats pour mettre à terre. On assure que la rade est bonne et qu'il y a du fond. Une batterie ou deux et des retranchements au rivage de cette anse ne

³ Cartes et Mémoires de Claude Masse ingénieur du Roi, *La côte et les Marais du Bas-Poitou vers 1700*. Présentation Yannis Suire avec la collaboration de Richard Levesque et Julien Boureau - Editions du CVRH, 2011.

seraient que très utiles pour prévenir une descente imprévue. A la vérité, le bord de cette descente est de dunes, mais pour peu que les assaillants tirassent au sud, ils trouveraient un pays de terres labourables dont le fond est ferme en toute saison, et pourraient pénétrer du côté de Saint-Hilaire et de Croix-de-Vie sans trouver aucun obstacle par la disposition du terrain ».

L'anse de Sion fait donc partie des petits havres naturels plus ou moins abrités de la côte vendéenne. Elle est située entre la dune et la partie rocheuse constituée par le prolongement de la *Corniche Vendéenne*. Au cours des soulèvements vendéens, elle servit de point de débarquement d'hommes et de matériels.

Deux cents ans après ces descriptions, elle est devenue un « mouillage saisonnier » pour des petites embarcations de pêche professionnelle dans un premier temps puis de pêche de plaisance dans un deuxième. La barrière de rochers sert de brise-lames mais elle ne peut qu'atténuer les fortes houles qui malmènent les petits bateaux d'autant plus lorsque soufflent des vents violents. Ce havre protégeait-il mieux autrefois avant que la corniche ne soit érodée et que l'homme intervienne par l'extraction des roches ?

Cette partie de la côte a été observée par Monsieur Berthelot durant 7 ans (1808/1815), alors qu'il était receveur de l'enregistrement à Saint-Gilles-sur-Vie.

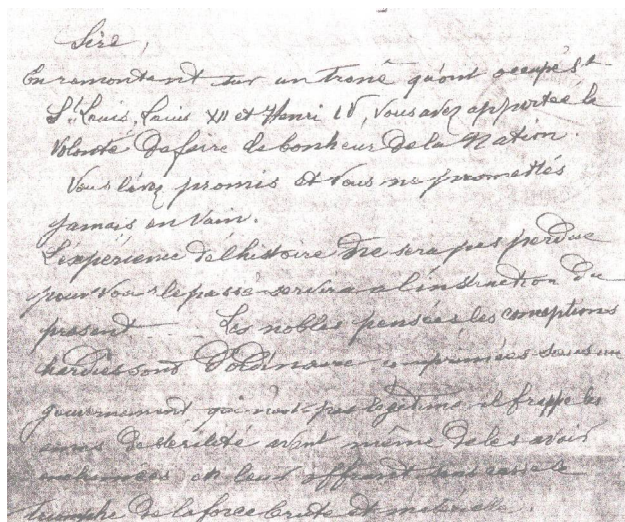
Il nous a paru intéressant de reproduire dans notre article certains passages de la description qu'il en a faite à « son roi » Louis XVIII qui venait de remonter sur le trône en 1815⁴.

« Sire,

En remontant sur un trône qu'ont occupé St Louis, Louis XII et Henri IV, vous avez apportée la volonté de faire le bonheur de la Nation.

Vous l'avez promis et vous ne promettés jamais en vain.

L'expérience de l'histoire ne sera pas perdue pour vous, le passé servira à l'instruction du présent... Les nobles pensées, les conceptions hardies sont d'ordinaire comprimées sous un gouvernement qui n'est pas légitime, il frappe les âmes de stérilité avant même de les avoir enchaînées en leur offrant sans cesse le triomphe de la force brute et matérielle.



Fac-similé partiel de la lettre jointe au mémoire.

Votre absence a aggravé nos maux ; elle a consterné tous les bons français. Mais votre retour vient nous consoler et votre présence ne va pas tarder à cicatriser nos plaies.

Je me propose de fixer votre attention sur l'état actuel du port de St Gilles en ce département. Je prendrai la liberté de vous entretenir de ses besoins, de ses ressources et du parti qu'il serait possible de tirer de son heureuse position.

Ce port a été, je dois le dire, constamment négligé jusqu'à ce jour par les divers gouvernements qui se sont succédés si rapidement ; l'ébauche que je me propose de faire sera tout à la fois, et autant que je le pourrai, courte et exacte.

Il serait injuste de m'accuser d'égoïsme, de partialité ou d'attachement aveugle en ce pays que je n'ai habité qu'en passant et par circonstance ; je ne suis pas né en ce département de la Vendée et je ne me propose pas d'y terminer mes jours.

Trop heureux si je puis Sire parvenir à vous intéresser en faveur de ce port de la contrée y attachant !!!

⁴ Archives communales de Saint-Gilles-Croix-de-Vie.

Je hazarderai aussi quelques réflexions sur les poissons et coquillages que l'on pêche communément sur cette côte. »

Dans son mémoire, il fait remarquer que :

« ... les côtes de ce département sont basses aux acores, si elles sont formées par des rochers, des dunes et des falaises. Que les vents soufflent le plus fréquemment dans toutes les saisons de l'année... ».

La côte de Saint Gilles à Fromentine *« est plate et basse dans toute sa longueur bordée de rochers ou brisans connus. P. Garcie les a figurés exactement sur les cartes.*

Les brisements que ces rochers occasionnent font parfois un bruit épouvantable. Il est entendu au loin dans les terres lorsque le vent vient de mer et qu'il souffle avec violence... Cette côte gît N.O et du Sud Ouest ou Siroe (sans doute suroît), elle est sablonneuse, j'en excepte cependant la partie de la côte qui s'étend depuis St Gilles jusqu'à l'anse de Sion distante d'une demi-lieue ».

Non loin de Sion, il est un rocher dangereux appelé *La Vigie* dont M. Berthelot nous en donne l'explication :

« ... il existe un écueil qu'il appartient aux navigateurs d'éviter avec soin. Il est sous l'eau, il avait constamment échappé à la connaissance de nos marins les plus exercés. Aucun routier ne le signale. L'avis de votre Majesté, La Vigie, commandé par M. Bouron, enseigne de vaisseau, passant en 1811 (30-12-1810)⁵ sur cet écueil inconnu jusqu'alors, s'y brisa. En basse mer, cet écueil est caché par 6 à 7 pieds d'eau (env. 2 m). Il est à désirer pour le salut du commerce que l'on fasse sur la table du golfe la reconnaissance précise de cet écueil dangereux. Ce travail appartient au bureau des cartes et plans du Ministère de la marine...

*Les vents de S-O et N-O soufflent avec force, poussent et rejettent violemment les dunes de sable dans l'intérieur des terres, **tel le village (St Gilles) était il y a 40 ans à la distance de ½ lieu de la mer qui se trouve aujourd'hui occupé sous les dunes ou montagnes de sable et qui en était jadis éloigné.***

Les vents de S.O-O et O N soufflent le plus fréquemment sur cette côte pendant l'hiver. L'on voit régner communément au matin les vents de N N-E et Est. L'air est vers le soir délicieusement rafraîchi par un doux vent de l'Occident équinoxial, appelé brise ou vent d'Abas (Ouest : ancien nom de ce point cardinal), souvent aussi cette même brise souffle de N-O ».

La pêche

Depuis que l'homme s'est installé sur notre côte, la pêche se pratique tant en mer que sur les rochers. En 1815, *Sion* est peu peuplé. Les habitants sont agriculteurs-pêcheurs à pied. Des préposés aux douanes, dont le « poste de *Sion* » figure sur le cadastre de 1830, y demeurent également. Ceux qui vont en mer partent s'installer à Saint-Gilles-sur-Vie et Croix-de-Vie. Ils sont marins sur de petites embarcations, les chaloupes, ou matelots sur des plus gros bateaux propriétés de riches armateurs venus principalement de la région de Nantes.

I - La pêche à pied

Toujours en 1815 :

*« L'ilote et le prolétaire leur doivent (aux mollusques) l'adoucissement de leur sort. **Les pauvres habitants de St Gilles et de Croix de Vie et de toute cette côte vont chaque matin à la pêche de ces mollusques.** Ils en apportent une quantité suffisante pour s'en nourrir et en vendre aux gens aisés. J'ai souvent été à même de faire ces remarques pendant les 7 années que j'ai résidé à St Gilles...*

Ces curieux rochers... sont le refuge de coquillages nombreux et variés. Le naturaliste trouve :

- des mollusques : les plus communs... sont les sèches, les poulpes, les calmars, les limaces et limaçons de mer, les méduses, les coches de mer et les oursins et quantité d'autres espèces qu'il

⁵ ARHIMS - Association de Recherche Historique Maritime et Sous-Marine, 1998 : *La Vigie*, goélette militaire, coulée au large de *Sion*, le 30 décembre 1810 (retrouvée). Elle a donné son nom au plateau où elle sombra.

serait beaucoup trop long de dénommer. L'anse de Sion contient entre autres des essaims d'*helix variabilis* (un genre d'escargot à coquille enroulée ?) et de *rhodonnista apperse* (?) ».

« L'on trouve une quantité de sèches échouées sur les côtes de St Gilles pendant les mois d'avril et de mai. La côte qui s'étend de St Gilles à Sion et St Jean de Monts, est couverte de sèches (margatte⁶) et de calmars pendant les 2 mois que je viens de désigner, ils deviennent alors la pâture d'une ruée de zoophages, sorte de mouches ou sauterelles qui sucent les corps des poissons échoués.

... Les rochers de Sion... servent de retraite à une espèce de grenouille de mer (famille de la morue)⁷.

Le naturaliste trouve des coquillages univalves, bivalves ronds et oblongs, des ostracées tels que : jambes (berniques), burgauds (bigorneaux), sourdons (coques), moules, huîtres, flions (pignons) etc.

Le pêcheur trouve une grande quantité de crustacés dans les rochers de Sion, de Croix de Vie et la Sausaix. Ils sont fort estimés.

L'on distingue sur cette côte les langoustes, les homars, les écrevisses, les poupars (dits aussi tourteau, dormeur, clos-paing, crabe de lune, gourballe), les cinères (espèces non déterminée), araignées de mer et notamment les chevrettes (crevettes roses, bouquets) renommées pour leur grosseur et la délicatesse de leur chair ».



Coll. CRHIP - Carte du plateau rocheux de Sion.

Pour revenir avec cette précieuse marchandise vivant dans le milieu rocheux, l'on se munissait de crochets, de balances (rets) avec leur appât, d'épuisettes (treillotes), de gorboïes (sorte de panier avec couvercle), de paniers, d'un couteau pour les berniques, de pelle usagée pour les palourdes...

Cette énumération nous montre la richesse des rochers de la Corniche et de Sion, il y a 200 ans. La pêche à pied n'a jamais cessé, mais, sans en avoir fait le bilan, nous pouvons dire qu'aujourd'hui, les gorboïes sont plus difficiles à remplir qu'à cette époque, comme disent nos anciens : « Y'a plus de berniques, plus de bigorneaux... Y'a plus rien ! ».

L'on pêchait aussi directement à partir du rivage au moyen d'une senne, d'un haveneau pour la crevette grise (bouc, boucaut), des anguilles quand il y avait du goémon...



Coll. privée – Edit. Ramuntcho, pêche aux « boucauts ».



Coll. privée – Belle de scène de pêche à la senne sur la grande plage Elle semble être pratiquée par une colonie de vacances.

⁶ L'auteur se souvient que son grand-père en ramassait dans les années 1960. L'os de seiche (bodiet) était vendu pour les oiseaux.

⁷ Internet : La grenouille de mer, *Raniceps raninus*, est une espèce de poissons marins appartenant à la famille des Gadidae. C'est la seule espèce du genre *Raniceps* - Plusieurs *Raniceps raninus*, appelées grenouilles de mer ont été capturées le long des côtes de Normandie, mars 2008 dans le port du Havre.

Dans les passages sablonneux séparant des zones de rochers, l'on pouvait aussi trouver des poissons plats, mais principalement dans le chenal du port de Saint-Gilles-Croix-de-Vie comme le dit le régisseur :

« ... pour pecher les soles, plies et autres poissons plats, au jusan, les femmes et enfants se promenant dans toute la longueur du canal pieds nus audacieusement muni d'un baton armé par le bout d'une pointe de fer. Ils talonnent avec leurs pieds et le baton et lorsqu'ils ont senti par l'effet d'un fretillement très actifs, ces sortes de poissons endormis sur le sable, ils fichent alors leurs pieux dans le corps de l'animal et l'enlèvent (se pratique encore à Noirmoutier).

Les personnes peu aisées trouvent une grande ressource dans la pêche. Les produits journaliers nourrissent bonne partie des habitants des côtes... ».

II - La pêche en mer

Selon les premiers recensements de 1836 et 1841, il y a quelques marins vivant dans des lieux évocateurs, *Mas/Mat Doré, Rée plate...*, situés le long de la route de la forêt. *Sion* deviendra un village de pêcheurs plus tard : 6 maisons seulement en 1830, pas de construction en bordure de la côte trop exposée au vent ; peu d'urbanisation : uniquement, 11 maisons en 1872 mais les villages aux environs se développent.

Vers 1870, des familles commencent à acheter, seules où à deux, des petites embarcations pour pêcher au large de la côte de *Sion*. Comme nous le verrons plus loin, l'activité sera plus spécifique. Mais avant de l'évoquer, nous nous devons de continuer l'énumération faite par Monsieur Berthelot concernant la pêche en mer :

« les pecheurs tendent chaque fois des filets de diverses mailles à une distance quelconque de la mer. Ils se servent de foene, sorte d'instrument de fer en forme de trident. Ils marquent des points de reconnaissance. 24 heures après, les marins vont lever leurs filets, ils étalent la marée (Se tenir au mouillage en dépit de la marée contraire), sans égard au mauvais temps et aux vents contraires. Ces mêmes pecheurs se servent encore de la ligne pour les merlans et autres poissons deheats (?). Ils amorcent avec une espece de ver ou chenille, qui se cache dans le sable appelé ligni-perda (sans doute famille des arénicoles ?). Ils vendent le surplus de la provision de leurs familles ».

L'on trouve *« le turbot piquant, le barbu ou carrelet, la sole. On en pêche une grande quantité.... La plie de mer, la raie bouclée, la raie torpilles, la torpille (tremblard), le maquereau, et, lorsqu'il est petit, le makerel (lisette, chimerlet, nom local). Le grondin est commun..., il est fort estimé ; le rouget, le barbarin ou surmulet (rouget barbet de roche), la loubine⁸. Ce poisson remonte la rivière de Vie jusqu'à 2 lieues dans les terres. Ce poisson est toujours cher à St Gilles !*

La lamproie, le congre, la murène, l'anguille... dans La Vie, les étiers. Le saumon et l'aloise que l'on pêche... sont de médiocre qualité. L'esturgeon, on en pêche... au moment où il tend à quitter la pleine mer pour s'engager dans l'eau douce,

Le merlan, ce délicieux poisson paraît à la belle saison ... ; le merlu... en toute saison, la morue, chaque année en juin, juillet, août, septembre, nos pêcheurs de St Gilles courant après la sardine en trouvent assez souvent dans les filets mais nos marins ne connaissent pas le degré de salaison, ni la manière de l'habiller.

... La pêche de la sardine est pour les habitants (riches ou pauvres) de St Gilles (26 chaloupes) et des Sables une mine féconde... ». Revenons maintenant à notre petit port de *Sion*.

III - La pêche saisonnière à *Sion-sur-l'Océan*

Nous ne savons pas précisément la date à laquelle l'anse de *Sion* a servi d'ancrage aux marins. Compte tenu de sa structure, les barques ne pouvaient rester amarrées à l'année d'où le nom de port saisonnier. Les pêcheurs se sont donc adaptés en pratiquant de mars à octobre une pêche côtière comme le faisait le Sionnais Jean Nicolas Morineau lorsqu'il s'est noyé en mai 1875. A ce moment là, il était *« à la crevette »* à bord de son canot (*canot*) l'*Autruche*.

En 1880, commence le développement de *Sion* qui deviendra très vite une station balnéaire connue sous le nom de *Sion-sur-l'Océan*. Son essor encourage les habitants de différents lieux de

⁸ Origine : bar = bar commun et bar tacheté, « loup » dans la région méditerranéenne.

Saint-Hilaire et d'ailleurs, à construire leur habitation et à s'installer professionnellement. La population estivale de Pâques à septembre demande de plus en plus les produits de la mer, alors une petite flottille de pêcheurs va se développer.

Avec le concours *La Livarde*, association qui conserve et valorise le patrimoine maritime, nous allons évoquer une saison de pêche.

1- La période de pêche commence en février

C'est au cours de ce mois que les marins préparent les bateaux et le matériel pour la mise à l'eau prévue début mars. La manœuvre la plus importante, c'est d'ancrer de nouveau l'embarcation sur son corps-mort. La solidarité est présente à ce moment-là.

2 - De mars à fin octobre, la pêche à la chevrette (crevettes roses)

Une nuit de 1915, la lune éclaire le petit port tandis que les habitants dorment. Mais voilà 5 heures qui arrivent, alors, dans les maisons des marins, on allume les bougies et les lampes à pétrole. On se prépare, et direction la côte « pour la chevrette », comme nous l'avait expliqué Madame Odette Champot, fille du marin Jean-Louis Méchin :



Artaud-Nozais, Nantes

45 - SAINT-GILLES-CROIX-DE-VIE (Environs) - Le port de Sion au clair de lune

Coll. Privée – Edition-Artaud - Nozais, Nantes – SAINT-GILLES-CROIX-DE-VIE (Environs) - Le port de Sion au clair de lune

« Mon père possédait le *Galilée*. Il partait tôt le matin avant le lever du soleil. Les hommes s'entraidaient pour transporter le matériel. Ils pêchaient sur les fonds rocheux ou sableux selon le type de pêche, chacun avec ses habitudes et dans une zone précise. Quand il n'y avait pas de vent pour naviguer à la voile, il fallait savoir « godiller, c'est-à-dire manœuvrer à l'aide d'un aviron placé à l'arrière et « nager » qui est l'action de propulser le bateau avec 1 ou 2 paires d'avirons ».

C'est un métier de drague qui se pratique avec un petit chalut à perche, le long de la côte de *Sion*. A bord, tout est mis en œuvre pour garantir une bonne ouverture du filet (en forme de « poche ») et commencer la pêche. Puis, « il fallait venir bout au vent pour lever le chalut, puis ouvrir le « cul » du filet pour le vider de la prise. Ensuite, c'était le tri des boucs (crevettes grises), des chevrettes, des encornets et des palradeaux (petits crabes blancs qui servaient d'appâts) », nous avait expliqué M. Moreau, fils de pêcheur.



Sion-Aut-l'Océan. - Retour de la pêche aux crevettes

15

Coll. privée – Edit. J. Robuchon, 1935 : La biche *Galilée* de retour de la pêche aux crevettes
A l'arrière, les perches pour fixer le chalut.

3 - Début mai à fin octobre, armement aux casiers

Ceux qui décident de changer de pêche enlève la drague et arment leur bateau aux casiers pour les crustacés : homards, crabes, araignées... Ces engins sont différents selon la prise. Ils sont posés au fond de la mer et accrochés à des filières reconnaissables par chacun par les couleurs variées de leurs bouées et de leurs fanions.



Coll. privée - Retour de pêche au casier dans un port non loin de Sion.

« Mon père avait jusqu'à 15 casiers, nous a dit M. Moreau. On mettait de l'appât (la boëtte) composé de tacauds, de têtes de sardines. Les rochers de Sion étaient très pêchants. Jusqu'après la Première Guerre mondiale, il était fréquent de sortir deux homards de chaque casier ».

« La pêche terminée, selon Madame Champot, il fallait l'écouler aussitôt. L'heure d'arrivée des marins était connue, alors femmes, enfants et clients assistaient au débarquement. Je me souviens qu'à l'heure du retour, maman et moi attendions papa sur la plage. La pêche était débarquée sur des petites embarcations : des plates (ci-contre) qui servaient à faire les allers et retours à bord des bateaux. Elles étaient remontées sur le haut de la plage où l'on pouvait voir aussi des casiers qui étaient empilés en attendant d'en avoir besoin.

Nous avions une brouette et des paniers pour ramener la pêche et le matériel. Dès son arrivée, la pêche commandée était livrée chez les particuliers et les commerçants, comme chez Frédéric. Chez Baranger, le patron était pêcheur. Puis, maman et moi faisions du porte-à-porte pour vendre le reste ».



Coll. privée : retour de pêche à Sion, l'arrivée sur la plage avec la plate.

4 - L'automne venu, c'est le désarmement

Les bateaux sont remontés sur la plage le plus haut possible (comme aux périodes de grande tempête), et particulièrement le long d'un ruisseau, *Le Coureau*, qui s'écoulait à la grande plage en passant entre deux grandes dunes (à la place du parking). Les marins se faisaient aider par leur *bourricot* pour les tirer. Certains les ramenaient chez eux, sur la terre ferme.

5 - L'hiver, il faut réparer les bateaux et le matériel de pêche

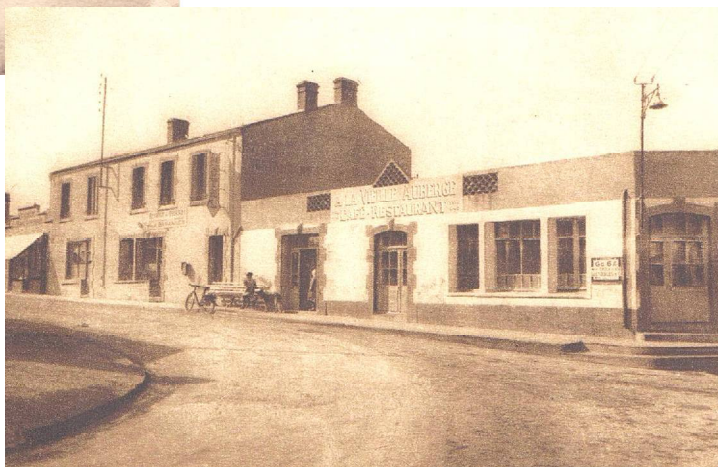
L'été, les filets abîmés sont ramendés et l'hiver il en est fait des neufs : on lace. Il faut passer les casiers au coaltar, vérifier le corps-mort. Pour faire le mouillage, il fallait prendre deux rondins de sapin, qui restaient bien verts grâce à l'eau salée, et les disposer en croix. Une chaîne était fixée à cette croix qui était recouverte de galets et que la vase avait tôt fait de venir cimenter.

Les deux restaurants de Sion, vers 1920



Coll. privée - Jules Robuchon, phot. Poitiers
L'auberge Frédéric avant de devenir un hôtel :
dégustation de *Langoustes, Homards, Crevettes* –
Sion – tél : 1.24

Coll. privée – J. Robuchon, phot. Poitiers
La Vieille Auberge, café-restaurant, futur
Hôtel des Touristes



IV - Autres modes de pêche

Une autre pêche ancienne se pratiquait vers les rochers de *Pineau*. C'est un acte notarié de 1837 qui nous le révèle par la vente de « *deux écluses situées sur la côte de Sion vis-à-vis Pineau, telles quelles se poursuivent et comportent sans réserve, ensemble le droit de pêche (à perpétuité) que les époux Guillard (douanier), possédaient au moyen du travail par eux fait* ». Une écluse était réalisée en pierres avec un (ou plusieurs) passage pour laisser l'eau se retirer à marée descendante, et devant lequel était installé un filet, une grille... permettant ainsi de récupérer le poisson.

Cliché, Fondation du Patrimoine : A *La Tranche-sur-Mer*, les bénévoles de l'Observatoire de l'Estran Tranchais ont oeuvré à reconstruire l'écluse à poissons de la pointe du Grouin du Cou. Après avoir mis en place, selon une technique précisément définie, les pierres, la nature a fait son oeuvre : les coquillages ont fixé l'ouvrage maçonné.



Il y avait aussi la pêche aux fagots, selon Sylvain Barreau⁹ : « *Autrefois, les civelles remontaient le ruisseau (Pineau) de la petite plage, t'avais des gars comme le père Morineau qui avait 7 à 8 fagots de vigne qu'il mettait dans le ruisseau, et bien, tous les matins il avait 2 ou 3 anguilles et que de la blanche mon gars !* ».

⁹ Un habitant du lieu-dit Le Haut-Pey, non loin de l'école de Sion - Bulletin municipal de Saint-Hilaire-de-Riez.

V – Et puis les viviers

Sur les rochers, on pouvait voir trois constructions appelées viviers : un petit et un grand (détruit en 2007) appartenant au propriétaire de l'hôtel *Frédéric*, et un petit vers la petite plage propriété de M. Luneau mareyeur à Croix-de-Vie. Aujourd'hui, un vivier (autre conception) est directement sur le lieu de vente de crustacés face à l'*Hôtel Frédéric*.

Sur la photographie (1938), Monsieur Pontoizeau, au centre, vient de retirer du grand vivier un superbe homard et une langouste qui avaient été mis à vivre après avoir été pêchés.



Coll. privée - En arrière-plan, le *Café de la Plage*.

VI - De la flottille des pêcheurs professionnels à celle des pêcheurs amateurs

Sur le cliché de 1915 (page 10), nous avons dénombré environ 28 embarcations. Dans les années 1930, il y en aurait eu une quarantaine au plus fort de la saison de pêche à la crevette. Chacun possédait son corps-mort.

Certains armements se reconnaissent à la couleur du jeu de cartes figurant sur la misaine : as de trèfle, de cœur, de pique et de carreau.

Les singularités de l'anse de *Sion*, avec l'apparition d'une certaine aisance chez les petits pêcheurs côtiers, vont donner naissance au début du XX^e siècle à un nouveau type d'embarcation locale : la *biche*. C'est un canot creux exclusivement côtier dessiné par Benjamin Bénéteau, constructeur à Croix-de-Vie. La biche a été le bateau emblématique de *Sion* : son étrave élancée, sa voilure composée d'un foc (avant), d'une grand-voile au tiers apiqué (incliné), d'un hunier et d'un tapecul à livarde (arrière).



Passionnée, réplique d'une biche réalisée par l'association *La Livarde*, mise à l'eau en 2000.

Monsieur Moreau :

« Je me rappelle de la construction des biches à Croix-de-Vie, dans le quartier de l'église Sainte Croix. C'est le père Bénéteau qui les construisait. Il travaillait dans la cour, en façade, avec un ou deux compagnons seulement. Le prix du canot se calculait au mètre linéaire. La biche de mon

père a été construite en 1920. Il a navigué pendant 15 ans avant de la vendre à un marin-coiffeur de l'Epoids, commune de Bouin, Vendée ».

A partir de 1940, les bateaux à voiles sont remplacés par des canots à moteurs. Puis, étant trop petits pour assurer une pêche à l'année, il en est construit de plus grands qui auront Saint-Gilles-Croix-de-Vie comme port d'attache. Ces embarcations vont progressivement laisser tout le port à des bateaux pour pêcheurs amateurs. L'arrivée de ces derniers a d'ailleurs provoqué quelques conflits quant aux lieux de pose des filets et des casiers.



Cliché vers 1965, deux canots motorisés de chez Bénéteau.
Edition Théojac



Coll. privée
Le port de pêche professionnelle vers 1930.



Coll. photothèque de la mairie de Saint-Hilaire-de-Riez.
Embarcations des pêcheurs amateurs en 2011.

Les familles de pêcheurs, leur vie

Les marins, du fait de cette pêche saisonnière, devaient chercher un autre revenu. L'hiver venu, ils devenaient journaliers, travaillaient en forêt domaniale ou comme menuisiers, maçons...

Monsieur Moreau : « *Le reste du temps, mon père s'occupait de sa vigne, dont il tirait chaque année douze barriques de pinard. Quand il n'était pas à la pêche, il cultivait des patates et des oignons* ».

Madame Odette Champot : « *C'était un métier au revenu très irrégulier. Nous vivions de la pêche, du jardin. Papa avait une activité complémentaire, l'extraction des rochers pour les maisons. Il faisait partie de ceux qui ont obtenu ce droit qui était très contrôlé* ».

Ce droit faisait l'objet de décret qui délimitait la zone, la quantité... : du rocher sud des Cinq Pineaux jusqu'à 250 mètres au nord du chemin de Saint-Hilaire à la mer, 500 mètres cubes par an (20 m³ maxi par personnes), tarif par enlèvement par terre ou par mer.

En 1900, M. Morineau, entrepreneur, a eu le marché pour aménager le chemin sablonneux longeant la mer allant de Sion à La Pelle à Porteau, en employant les galets que la mer apporte à certaines marées. Mais devant le manque de ce matériau, il « *sollicite l'autorisation d'exploiter les bancs de pierre schisto-quartzreuse de la côte de Sion pour l'empierrement* ». (Arch. communales)

On était marins dans les familles Pénard, Boucard, Avrilla, Avrillas, Baranger, Charrier, Simon, Guittonneau, Barreau, Burgaud, Moreau, Méchin, Baranger, Charrier ... Leurs bateaux ont eu pour noms : *Joseph, Etoile Polaire, Petit Gildas, Pas de Manière, Rédempteur, Rusé, Libre Penseur, Zouave, Galilée, Berceuse aux Etoiles...*

Madame Champot concluait notre entretien ainsi :

« La mer a fait vivre beaucoup de familles : j'en ai mangé du poisson, des crustacés, des coquillages que j'allais ramasser sur les rochers !

Je me souviens aussi de la récolte de goémon qui, une fois séché, était mis dans la cheminée pour éviter que le bois se consume rapidement et puis d'une algue blanche que l'on mettait dans le lait pour le transformer en dessert épais.

Le goémon procurait aussi un petit revenu à ceux qui allaient en livrer chez l'habitant qui l'utilisait comme engrais de jardin ».

Madame Champot évoque ici les utilisations des algues, domaine que nous avons découvert par son récit. Le sujet étant très vaste, nous l'évoquerons rapidement. Le goémon (algues, varech) est classé en trois catégories :

- **le goémon de rive** qui concerne l'ensemble des algues vivant sur les rochers découverts à marée basse et que l'on peut atteindre à pied sec (voir ci-après),

- **le goémon de fond** ramassé au large par bateau. Nous ne savons pas si cette récolte était pratiquée dans notre région, comme en Bretagne.

- **le goémon d'épave**, c'est-à-dire celui arraché par les forts coups de vents ou courants, puis déposé sur le rivage par la mer. Il fait l'objet d'une activité encore bien connue à *Sion* où l'arrivage de ces algues est important et provoque une certaine nuisance principalement l'été. Il est utilisé comme engrais pour la culture. A Saint-Hilaire, il a été utilisé pour en extraire la soude par brûlage, destinée aux verreries. La cendre était également très recherchée pour enrichir la terre.

En ce qui concerne le goémon de rive nous avons découvert un document très intéressant dans les archives communales. Il s'agit d'un arrêté du maire, Pierre Barotin, en date du 10 mai 1875, concernant « **la coupe du goémon de rive** ». Elle durait peu de temps, ici du 25 au 29 mai, sur les rochers de *Sion* et de *Pineau*.

Il s'agissait principalement

- du fucus vesiculosus qui est une algue noire présentant des vésicules remplies de gaz (on aimait les faire éclater).



- du fucus serratus de couleur vert noirâtre ou brun-vert.

Ils étaient autrefois utilisés comme source de nourriture pour le bétail et encore aujourd'hui, à des fins médicinales comme laxatif par exemple (les dragées Fuca).



- du chondrus crispus dit aussi, lichen, pioca, mousse d'Irlande, goémon blanc ...qui est en fait une algue rouge.

On la consomme après lavage et rinçage, puis séchage à l'ombre pendant 2 à 3 jours. Elle produit une substance stabilisante et émulsifiante (E407 : carraghenate de sodium) qui permet de réaliser les desserts évoqués par Mme Champot et ceux d'aujourd'hui.



- du gigartina stellata formé de lanières aplaties, bifides et pointues au sommet.



Il y a plusieurs années, ces deux dernières algues, utilisées pour les produits pharmaceutiques, étaient récoltées sur les rochers de *Pineau* par une famille de *Sion*. Une fois séchées, elles partaient pour les laboratoires.

La cueillette du chondrus crispus, appelé « frisée », se pratiquait vers La Chaume (près des Sables-d'Olonne) encore en 1993 (vendu 4,59 le kg séché ; article paru dans Ouest-France le 10 août) mais la récolte étant pratiquée par voie d'arrachage et non de coupe, il était demandé de l'interdire car « *c'est le lieu de ponte des crevettes et le garde manger des poissons* ».

Bar aux algues

Récolter du fucus vesiculosus ou du fucus serratus, le laver soigneusement et le faire tremper une bonne heure dans le l'eau douce. Le bar, non écaillé, est cuit 20 minutes environ à bon feu dans une poissonnière, entouré des algues.

Arrêté du maire du 10 mai 1875

Le Maire de la Commune
de Saint-Hilaire-de-Riez.

En le Décret du 8 février 1868 sur la
coupe du goémon de rive,

En aussi les prescriptions du décret du 31 Mars 1873
sur le même objet,

Arrête :

Art. 1^{er} La coupe du goémon sur les rochers de Tien
et de Pincen est autorisée depuis le mardi matin 25 mai,
jusqu'au Samedi Soir 29 du même mois.

Art. 2. - Cette récolte ne peut se faire que le jour fubineux.

Art. 3. Toutes les personnes qui sont domiciliées
dans cette Commune ont droit à cette récolte; toutefois ^{ensemble} ~~propriétaires~~
qui sont propriétaires dans cette Commune y ont également droit, à
la condition de n'employer à cette récolte que des ouvriers pris parmi
les habitants de cette Commune.

Et sera le présent Arrêté publié et affiché dans
cette localité, et copie du présent Arrêté sera remise à l'Administration
de l'Inscription maritime à Saint-Gilles-sur-Vie.

Maire de Saint-Hilaire-de-Riez 10 Mai 1875.

Le Maire,

Pour le Maire,



P. P. P. P.



Les deux illustrations ci-dessous nous montrent la récolte du goémon dit d'épave.



Coll. Privée – Chapeau (F), impa.
Edit de Nantes, env. 1910.
*CROIX-DE-VIE (Vendée) –
La récolte du Goémon (plage
du Boisvinet).*

Coll. Privée – Edition J. Robuchon,
phot. Poitiers - SION, près de Croix-
de-Vie - Le Grand Café de la Plage
La remontée du goémon d'épave.



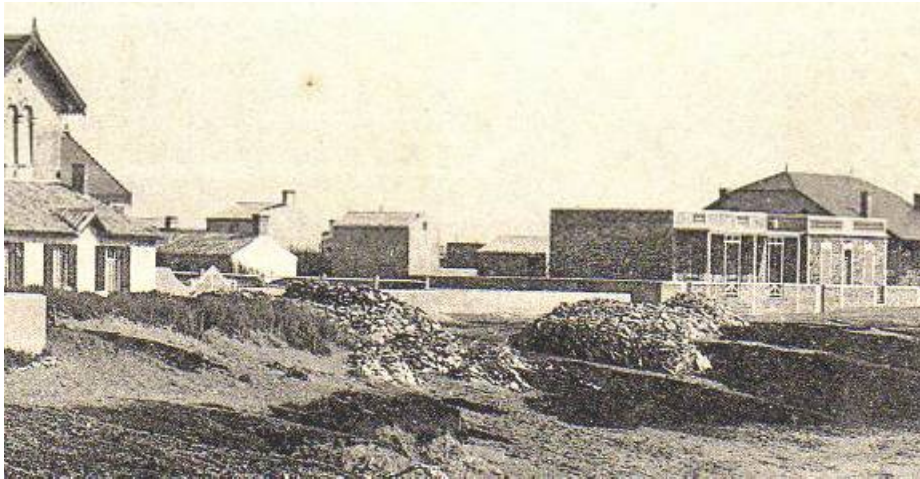
L'extraction du gravier pour les parpaings et autres



Coll. Privée – N°319 collection J.
Robuchon – Monsieur Pageot en pleine
activité à Pineau dans les années 1930.

+Tas de « pierres de rochers » qui servaient pour la construction.

Extraits agrandis de cartes postales



Coll. privée - Sion, près de Croix de Vie – « La Plage à Marée haute » n°96 de la collection Boutain, Croix de Vie, vers 1913.



Coll. Privée - N° 132 – Sion-sur-L'Océan (Vendée) – Les Chalets
De gauche à droite : *Face aux Flots* (devenu un immeuble), *Le Rivage* (maison de pays agrandie), *Ste Anne et Cali(x)te* (sans x suite à une erreur de gravure, existe toujours), *Sans Soucy* (devenu l'immeuble *La Felouque*).

Et puis, nous empruntons à nouveau le récit de Monsieur Berthelot :

« Dans les rochers de Croix de Vie qui se prolongent à plus d'une lieue dans le N.O., je me plaisais surtout à m'égarer dans les cavernes ténébreuses que forment les 2 pointes de terre appelées l'anse de Sion. »



Coll. privée - J. Robuchon, phot. Poitiers, *La Roche percée* et *Le Chaos*.

Elles sont profondes et divisées en chambres taillées dans le roc ; les sons s'y réfléchissent distinctement, quoique d'une manière sourde et effrayante ; l'oreille est soudainement frappée par un bruit qui se prolonge autant de temps qu'il vous plaist de marcher, de parler, d'éternuer. L'on croirait pour ainsi dire que ces cavernes ont été construites avec le secours de l'échométrie. Elles sont tout simplement l'effet prolongé du raf et flux sur les creux de rochers plus exposés pendant les tempêtes violentes. L'eau a miné ces rochers et a produit à la suite de plusieurs siècles ces voûtes curieuses. Elles sont garnies en dedans de coquillages et de saxatiles (se dit des plantes qui poussent sur les rochers ou des poissons vivants parmi les roches) ».



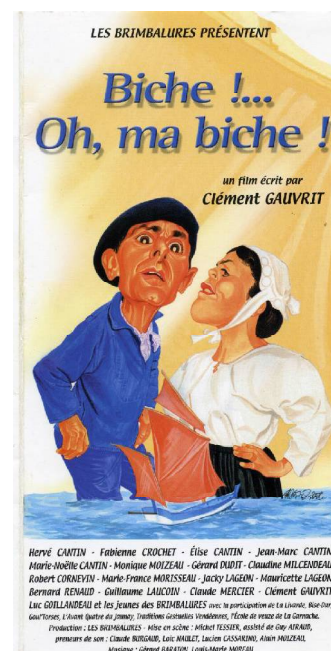
Coll. Privée. Edition du Grand Bazar Parisien, Croix de Vie - De Croix-de-Vie à Sion (Vendée) - La Corniche.
 Cette vue, prise juste avant d'arriver à la plage de Pineau, représente-t-elle les rochers appelés « Dames de Sion » ?
 Votre aide peut nous être utile pour une identification plus sûre.

Et enfin, nous ne pouvons vous priver de cet agréable ballet : « Les marsouins au nombre de 30, 40 et 50 se réunissent en compagnie. Ils contrarient le reflux et entrent pêle-mêle dans la rivière de Vie. Parvenus assez avant dans la darsine, ils jouent, plongent, paraissent et replongent. Puis, au moment du reflux, se décident alors à aller contre marée et rentrer dans la mer. Ils paraissent sur nos côtes de la Vendée plus souvent en hyver qu'en été ».

Sauvegarde du patrimoine

En 1993, pour garder la mémoire maritime de *Sion*, l'association *La livarde* a été fondée. En 1992, ses membres avaient déjà remis à l'eau, après restauration, un grand canot en bois, *Yvonne*, datant de 1941 et ayant eu uniquement *Sion* comme port d'attache. C'est l'association *Arts et Traditions populaires* de Saint-Hilaire-de-Riez qui en est à l'origine.

Puis, *La Livarde* réalise la réplique d'une biche. A l'aide des plans d'archives de la famille Bénéteau, des conseils de l'architecte François Guilbaud et du savoir-faire de charpentiers de navire, *Passionnée* a vu le jour et est béni en l'an 2000.



Coll. privée

- La grande plage de *Sion* par une belle journée d'été.

Editeur Bergerin qui créa aux environs de la Première Guerre mondiale sa propre maison d'édition à La Rochelle. Les premières cartes postales éditées par ses soins sont de couleurs bleues ou vertes, sur un papier présentant un gros grain et ne sont pas signées. Raymond Alphonse Bergerin dans les années 1920, choisit le pseudonyme "Ramuntcho" (1920-1945).

- La biche, le bateau emblématique de *Sion*, est devenu le titre d'un film écrit par Clément Gauvrit. Il est sorti en 2005, peu de temps avant son décès.

Colette Gengoux avec la participation de l'association *La Livarde*

ANNEXE

Document remis par Gérard Moreau, petit-fils d'un marin de *Sion* qui a composé ce chant au cours de son service militaire en 1902. Une pensée à tous les marins décédés, en mer comme sur terre.

VILLE DE SION

(d'après cahier de chanson de Jean-Louis GUYON (*)
à bord du croiseur LATOUCHE TREVILLE vers 1902)

1er couplet

Quittant sa petite maison chérie
Quand un gars de chez nous s'en va
Servir à son tour la patrie
Sur un bâtiment de l'Etat
Le bon petit gars
Fredonne tout bas

Refrain

*Tricotant près de sa fenêtre
Une belle fille m'attend
C'est la douce à qui je veux être
La promise que j'aime tant*

2è couplet

Tout d'abord sa vie est bien dure
Le métier s'apprend lentement
Il faut grimper dans la mature
Connaitre à fond tout le grément
Mais le petit gars
Fredonne tout bas

3è couplet

De garde au fond de la grande hune
Il faut passer plus d'une nuit
Mais le marin songe à sa brune
Son souvenir charme l'ennui
Quand le petit gars
Fredonne tout bas

4è couplet

Mais un matin l'on crie aux armes
Avant partons vers l'inconnu
Plus d'un marin cache ses larmes
Seul le gout en n'est pas ému
Car le brave gars
Fredonne tout bas

5è couplet

Dans la rivière ou dans la brousse
On marche durant bien des jours
On se lamente on se couronne
Seul le petit JEAN-LOUIS toujours
Et le brave gars
Fredonne tout bas

6è couplet

Puis le gars de SION s'élance
Sur l'ennemi blanc, jaune ou noir
S'il est blessé d'un coup de lance
Pour guérir il a l'espoir
Car le petit gars
Murmure tout bas

7è couplet

Si bien que par un beau dimanche
Au fond de SION reste vainqueur
Il a deux galons sur la manche
Et son amour au fond du coeur
Et le pauvre gars
Fredonne tout bas

(*) Jean-Louis GUYON (dit "capitaine") né le 18 avril 1881 à Saint-Hilaire de Riez (La Pège)
domicilié à Sion, 5 enfants, mort pour la France le 3 octobre 1915



Coll. privée - Edition : J. Barranger, Marée, Restaurant, Buvette, Location Villas : retour de pêche.

MARCHANDS D'ETOFFES EN 1825 DANS LE BOURG DE SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ

En parcourant les actes notariés déposés aux Archives départementales de Vendée (ADV), nous avons lu plus attentivement celui de l'inventaire réalisé en 1825, après le décès d'un marchand d'étoffes, Pierre Grenivet époux de Jeanne Cornevin. Avant de découvrir ce qui était à vendre, nous vous présentons Saint-Hilaire-de-Riez et la famille Grenivet à cette époque.

Saint-Hilaire-de-Riez en 1825

En 1825, la population est estimée à 2 000 habitants sachant, que le premier recensement complet datant de 1836 nous indique qu'il y avait 468 foyers pour 2 263 Hilairois répartis dans 168 lieux-dits habités.

Saint-Hilaire-de-Riez bénéficie d'une grande superficie (49 km²) et d'un sol diversifié. De nombreuses fermes emploient domestiques et journaliers, tandis que les marais salants font vivre beaucoup de familles de sauniers et de préposés aux douanes (*gabelous*) en grande partie chargés du contrôle de la circulation du sel sur lequel est prélevé un impôt, la gabelle.

La mer procure peu d'emplois mais de la nourriture : les habitants dits pêcheurs sont ceux qui pratiquent la pêche à pied et font du porte-à-porte pour vendre le produit de leur pêche ; la plupart de ceux qui vont en mer sont installés à Croix-de-Vie. Le port saisonnier de *Sion* n'est pas encore en activité.

La commune est administrée par le maire, Pierre Bremaud, et le conseil municipal dont Honoré Renaud est le premier adjoint. Pierre Dupont exerce la fonction de garde-champêtre. Le curé François Billet, demeurant à la maison curiale (mairie aujourd'hui), gère la paroisse assisté d'un vicaire, du sacristain François Etienne Dupont, d'une domestique et de son conseil de fabrique pour la gestion des comptes : Pierre Bremaud propriétaire, François Guittonneau, Joseph Gibouleau, Jacques Toub blanc, Guillaume Moreau et François Péault. La sage-femme est Madame Pauline Blay, épouse d'un douanier.

Les enfants reçoivent une éducation donnée par Mademoiselle Marie, Gracieuse Bouquard, l'institutrice privée des filles, et par René Papon, l'instituteur public des garçons, également chanteur. Il existe un Bureau de Bienfaisance qui aide les indigents.

Et puis, il y a aussi le percepteur, Nicolas-Joseph Lardet né en 1772 à Chiry en Picardie, lieutenant d'infanterie en retraite, chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, époux de Marie-Antoinette Renou.

Le bourg de Saint-Hilaire est très animé, à en juger par le nombre de petits commerces en activité. Dans la *Grande Rue*, la rue *Beauregard* (nom de la ferme toute proche) et celle qui va de l'église au cimetière sont installés :

- des commerçants tels que les marchands d'étoffes et de mercerie (Grenivet, Guyon), de poterie, de quatre-saisons, le camelotier (François Bréand) et des épiciers. On y trouve aussi le boucher (Rivalin), le boulanger (Guesneau), le marchand de volailles (Béthus), le farinier (Cornevin), plusieurs cabaretiers (Renaud, Rivalin) dont un qui a des pensionnaires : voyageurs et marchands de passage (camelotiers, rhabilleur de poêles comme celui qui est décédé chez l'aubergiste et qui venait d'Auvergne),

- des artisans comme le charron, le maréchal-ferrant (Guesneau), le maréchal-taillandier (Burgaud, spécialisé dans la fabrication des outils), le serrurier (Morineau), les maçons (Camus, Monneron), les menuisiers (Chevrier, Rablot), le charpentier (Guillon), le sabotier...

- un tailleur d'habits (Jean Moreau), des lingères, des tailleuses, des fileuses, des tisserands (Raballand, Chevalleau, Abillard, Sochard).

- des sauniers, des cultivateurs, des journaliers, des domestiques,
- et enfin une quinzaine de douaniers célibataires qui logent dans une maison dite caserne, tandis que ceux en famille sont installés chez des propriétaires.

Suite à la Révolution de 1789 et aux guerres de Vendée, presque tous les grands notables et seigneurs sont partis. Parmi ceux qui sont restés, il y a :

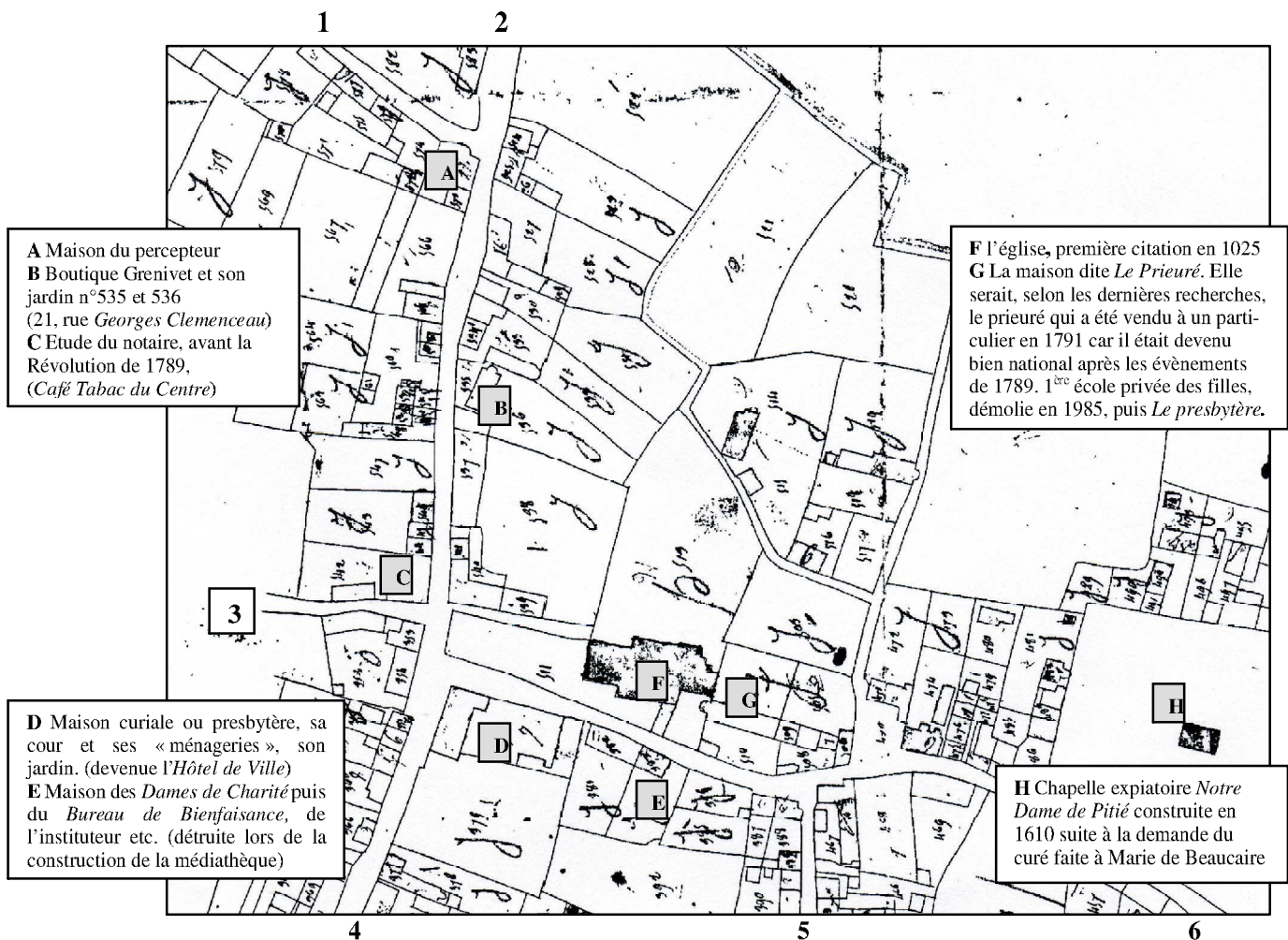
- le négociant Charles Collinet de la Charrault et sa famille, propriétaire du domaine de la *Bardonnerie*, premier maire de Révolution (nom donné à Saint-Hilaire-de-Riez après 1789) de 1793 à 1799 ; un fils, Romulus, le sera également de 1830 à 1840.
- le notaire Jacques Naulleau qui devient adjoint à la mairie, époux d'une fille Gandemer du quartier du *Bois Juquaud*.
- « l'officier de santé » Gautier, également adjoint,
- Jacques Clément des Grondinières, président du syndicat des marais, et son épouse

Saint-Hilaire-de-Riez en 1830, selon le cadastre napoléonien

Noms des chemins figurant dans les actes notariés et les principaux édifices (appellations actuelles entre parenthèses)

1 Chemin du calvaire qui mène à Saint-Jean de Monts (*Rue Georges Clemenceau*)

2 Chemin qui conduit de la place de l'église au *Grand Bourg* et aux *Marchais* (*Rue Georges Clemenceau* et *Avenue du Marchais*)



3 Chemin qui conduit à la mer où aux moulins des Guérets.

4 Chemin qui conduit à Croix-de-Vie, puis rue *Beauregard*

5 Chemin du marais

6 Chemin qui va de l'église au cimetière, puis du bourg au *Bon-Puits*

(*Rue des Pins*).

(*Rue Georges Clemenceau*)

(*Rue des Paludiers*)

(*Rue de l'Égalité*)

Tout autour du bourg se sont installées des familles dans des quartiers qui portent tous un nom. Nous ne citerons que les plus proches :

- dans ce qui a été délimité comme étant le bourg, se trouvent : *La Mazure*, *Le Grand Bourg* avec sa maison « *La Corbinière* », *La Ringerie*, une maison appelée *L'Echelle*, *Bel Air*, *Le Saunereau* (rue du Sonnereau), *Le Bardonneau*,

- entourant le bourg :

- **au Nord** : *Le Faix aux Chiens*, *Les Marchais*, *Les Fosses Jaunes*,

- **à l'Est** : *Gelinette* dont une mesure dite *La Chapelle* donnant sur les marais salants, *Le Bon Puits* et *La Hutte*, lieux où vivent principalement des familles de sauniers.

- **au Sud** : plusieurs *Fief Prieur* et *Le Chapitre*, grandes superficies ayant appartenu certainement au prieuré, *Les Vallées*, *Le Puits Crottet* et *Le Puits Neuf* (rue des Paludiers) où Pacifique Sochard est **tisserand-perruquier**,

- **à l'Ouest** : *La Baritaudière*, *Beauregard*, *Le Vignaud*, noms des fermes d'anciens seigneurs,

Plus en retrait, les habitants voient tourner les ailes du *Petit Moulin*, du *Grand Moulin*, de *La Bardonnerie*, de *La Fenêtre*, des moulins des *Guérets*...

C'est dans ce cadre que vivent les marchands d'étoffes qui vont faire l'objet principal de notre article. Qui sont-ils et qu'ont-ils à vendre ?

Pierre Grenivet et Jeanne Cornevin marchands d'étoffes

Pierre Grenivet est né à Saint-Jean-de-Monts de Pierre Grenivet et de Françoise Chevrier qui sont dits cabaretiers à *Orouët*. Pierre est marchand à Saint-Jean-de-Monts, puis marchand colporteur à Saint-Hilaire-de-Riez. Jeanne Cornevin est née à Commequiers de parents meuniers.

Nous ignorons la date de leur mariage et celle de leur arrivée à Saint-Hilaire. Nous savons seulement qu'un premier enfant naît en 1808 et décède à l'âge de 2 ans dans la commune de Saint-Hilaire-de-Riez. Les parents sont qualifiés de marchands : en effet, ils ont ouvert un petit commerce d'étoffes et de mercerie tenu par Jeanne alors que Pierre sillonne la région pour vendre ses articles. Un deuxième enfant naît en 1818, Pierre Théodore, qui n'a que 4 ans lorsque son père décède en 1822. Un conseil de famille est constitué puisque l'enfant est mineur. La mère est la tutrice légale et Mathurin Guyon, cultivateur à *Orouët* et oncle paternel de l'enfant, devient le subrogé-tuteur.

Analyse de l'inventaire après le décès de Pierre Grenivet

Après le décès de son époux, Jeanne garde son commerce. En 1825, elle veut se remarier et pour cela un inventaire des biens doit se faire pour déterminer la part revenant à son fils. Pour organiser cette formalité, le conseil de famille se réunit le 21 juin 1825 et décide de procéder à l'inventaire qui sera consigné dans l'acte du 11 juillet.

Première partie de l'acte : présentation des premières formalités

« *L'an mil huit cent vingt cinq le onze juillet sur les neuf heures du matin*

Nous Jean Eugène Deausse, notaire & Isidore Renaud aussi notaire, le premier à la résidence de Croix de Vie & le second à celle de St Gilles Sur Vie... Nous sommes transportés au dit bourg de St Hilaire de Rié, en la maison de la dite veuve Grenivet...

Que par le même procès-verbal, le sieur Mathurin Guyon,... a nommé pour expert aux fins de l'inventaire,... le sieur Joseph Guyon marchand (d'étoffes également) au dit bourg..., lequel a par le dit procès-verbal déclaré accepter la dite commission et promis par serment de bien et fidèlement s'en acquitter ; ... En conséquence, nous avons à l'instant procédé à l'inventaire des meubles et effets mobiliers de la communauté ... ».

Après ce texte, s'ensuit la liste des articles vendus dans cette « boutique » dont des étoffes (référence, nom, quantité, prix). La plupart d'entre elles ayant été identifiées, nous avons essayé d'en **connaître leur fabrication et leur utilisation**.

Deuxième partie de l'acte : l'inventaire

1- Quelques explications préliminaires

Le nom de l'étoffe est reproduit tel que nous l'avons lu, puis suivi éventuellement de l'écriture usuelle. **Les exemples de leurs utilisations sont rédigés en italique et dans l'écriture d'origine, donc avec ses fautes d'orthographe.**

Les tissus sont généralement mesurés en aune. Il y a quelques variantes selon les régions de France et les pays étrangers. Celle de Paris a 3 pieds 7 pouces 10 lignes et vaut 118,8844 cm⁹. Elle est divisée en demi-aune, tiers, quart, huitième, etc. Pour former la transition de l'ancienne aune au mètre, on a introduit en 1812 une aune de 1,20 m. La largeur dépend de la dimension du métier à tisser de 0,80 à 1,20 m, mais aussi de la réglementation des étoffes sur le plan national.

Les définitions sont issues de dictionnaires, d'un ouvrage passionnant qui traite en grande partie de l'histoire des étoffes, tant de France que de l'étranger (réglementation très stricte quant au nombre, à la grosseur et la qualité des fils, à l'armure de tissage..., au contrôle de fabrication, de circulation, d'imposition, d'exportation, d'importation...) ainsi que de lexiques des tissus consultés sur Internet¹⁰. Ces explications sont anciennes, il est donc évident que la confection des étoffes dont les noms sont encore en usage, a évolué.

Pour nous approcher le plus près possible de la réalité, au sujet de **l'utilisation** des tissus dans notre région, nous avons cherché aux Archives départementales dans des centaines d'actes notariés (1772-1830), ceux dits « inventaire après décès », car souvent y sont répertoriés la literie, le linge de maison et plus rarement le linge de corps. Il est inutile de dire les précieux renseignements qu'ils nous ont fournis.

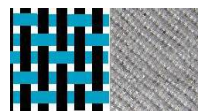
Par contre, c'est un acte de baptême de **1649 qui nous fait débiter l'histoire de l'étoffe** pour Saint-Hilaire-de-Riez. En effet, le père du baptisé, Maître Jacques Achard, époux de Dame Marie Moreau, **est dit marchand de draps**. Le mot drap, du bas-latin drappus, est le nom générique de toutes les étoffes en laine, tant unies que croisées.

Initialement le tissage comprend **3 armures de base** : *« On donne le nom d'armure à l'ordre de croisement des fils de la chaîne (sens de la longueur) avec la trame (sens de la largeur). Ce croisement s'obtient par la levée des fils dans un ordre donné au moyen des lisses et de l'insertion de la trame dans l'ouverture formée par les fils qui ont été levés et ceux restés en fond, c'est à dire au repos ».*

- **l'armure toile** : la plus ancienne et la plus simple ; la toile est obtenue en soulevant alternativement les fils pairs et les fils impairs de la chaîne, pour laisser le passage au fil de trame. **Elle n'a ni envers ni endroit.**



- **l'armure sergé** : le fil passe une fois dessous et deux fois dessus. Cela donne un décalage à chaque passage et un effet d'oblique sur l'endroit ; **l'endroit et l'envers sont donc différents.**



- **l'armure satin** : donne une étoffe fine, **brillante à l'endroit et mat à l'envers.**



Ensuite, des petites armures ont été ajoutées à ces premières et ont fait toute la différence des étoffes dont le nom est souvent issu de celui de l'inventeur ou du lieu d'origine.

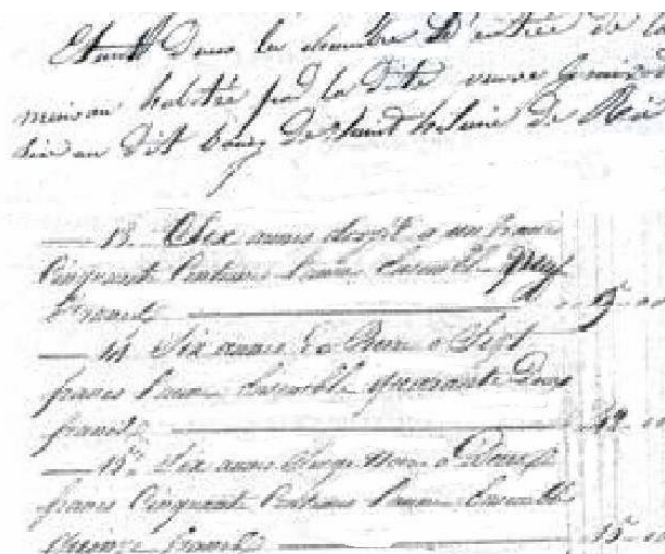
⁹ Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts – M.N. Bouillet - édit L. hachette - 1855 2^e éd.

¹⁰ Item 1 ; « Métiers oubliés de la ville et de la campagne » d'Albine Novarino (ADV BIB 6440 t 3 et 4) ; Nicolas Baudeau (1730 Amboise-1792) : 1783 Commerce - Business & Economics.

2 - Revenons à l'inventaire de 1825

La deuxième partie de l'acte débute ainsi :

« Etant dans la chambre d'entrée de la maison habitée par la veuve...il s'y est trouvé... ».



Fac-similé d'un extrait de l'acte, mais de très mauvaise qualité.

Nous avons classé les étoffes selon leur utilisation plutôt qu'une simple énumération. L'orthographe des noms de tissus écrite en gras est celle figurant dans l'acte et en maigre celle dite usuelle. Les citations en italiques correspondent à celles relevées dans les documents d'archives.

La literie

Dans l'inventaire privé de Mme Grenivet, les **articles 82 et 83** détaillent la literie contenue dans **deux lits à quenouilles**, chacun ayant : une **paillasse**, une **couverture d'étoupes** et un **oreiller** estimé à 60.00 fr. chacun. La mère et le fils dorment donc uniquement sur une paillasse définie comme étant un : « *amas de paille enfermé dans de la toile, qu'on étend sur un lit entre le bois ou le fond sanglé et le matelas* ». La garniture d'une paillasse est faite aussi de bourre, de crin, de foin, de balle d'avoine (écorce du grain) ou toutes autres matières pouvant apporter un peu de confort. Ce dernier aurait été plus grand pour cette famille s'il y avait eu en plus le lit de plume dont on vend le *coëtis* pour le confectionner :

- **coëtis** (coutil), art. 59 : 4 aunes ½ à 1.75 fr. et art. 21 : 13 aunes de **coëtis pur laine** à 3.20 fr. Nous constatons que les étoffes en laine sont les plus chères. Le coutil est une « *espèce de toile faite de fil de chanvre ou de lin, qui est lissée et fort serrée : coutil de Flandre. Coutil de Bruxelles, etc.* ». Il peut être de laine non grossière comme citée ci-dessus. « *Le règlement du 7 avril 1693, art. 1, veut, que les coutils soient composés d'une même nature de fil, de pareille filure, sans aucune altération, ni mélange* ».

Il est particulièrement utilisé pour fabriquer des poches plus ou moins grandes que l'on garnit de plumes pour faire :

- la couette de lit ou le lit de plume : « *une couette de plumes d'oye ensouillée de couitty ; coïte à petites rayes ; couette de couestiz ; une couette de balle...* ».

- le traversin et l'oreiller : « *mauvais traversier de vieux coutis ; traverslit vestu d'une souille de lin ; traverses ; un orillier ausy de balle ; oriller et sa souille de toile de brin (qualité du fil) presque neufes...* ».

Notre marchande pose donc ses draps directement sur sa paillasse. Elle possède, d'après l'article 87, **10 draps d'étoupes** estimés à 54.00 fr., soit 5.40fr. l'un.

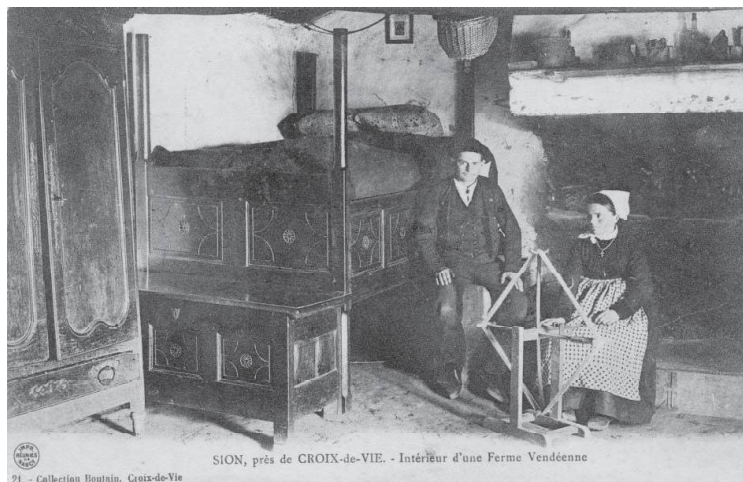
L'étoupe est la partie la plus grossière résultant du travail du chanvre, du lin et de la laine. Son contact n'est pas spécialement agréable quand il reste des morceaux d'écorce de la plante. Les anciens disaient que « *les défauts étaient atténués en utilisant la toile pour le battage au fléau du blé* ».

ou des fèves »¹¹. Ici, est employé le mot drap, mais nous trouvons régulièrement celui de *berne* et de *linceul*.

Puis, elle termine son lit par une couverture également d'étoupes. Selon l'article 58, Mme Grenivet vend une étoffe **d'étoupes barrées** (rayées) à 0.90 fr. (14 aunes).

Chez une autre famille hilairoise, la literie est complète : « *lit composé de son bois à quenouille, lit de plumes dans sa poche en coutil, paire de draps en étoupe, traversin, oreiller, couverture en laine et étoupe verte* ».

Collection Boutain, Croix-de-Vie
Intérieur de la grande ferme du
Grand Bois près de Sion qui a fait place au
lotissement « Le Val de Sion ».
La carte postale a été écrite en 1906.



Dans le milieu plus aisé, on y ajoute « *mante, langeul de laine verte, lodier garni de filasses* (1606 : *Est une espece de couverture de licts, qui est farcie de... entre deux layes... contrepoincées.*), *courtepointe de meslinge* (similaire au lodier), *couvre pied de gros bazin croisé* ».

Toute cette literie est installée dans un bois de lit dit aussi « *châlit* » (*charlit, chaslit*) qui est parfois absent dans d'autres foyers. Celui de Jeanne est à *quenouilles*, mais sans ses rideaux appelés *ciel de lit*. Cette tenture garnissait d'autres modèles de lits comme : « *lit à lange ou couchait le défunt, ou lit à l'ange, lit d'Ange* » qui est un « *tour de lit dont le bois n'a point de quenouilles* (ou colonnes) & dont les rideaux sont retroussés » (suspendus en l'air) ; « *bois de lit à colonne de noyer, foncé dessus et dessous* » ; lit à tombeau (le ciel suspendu est plus élevé vers la tête que vers les pieds), lit à baldaquin, lit à la Duchesse...

Pour confectionner ces rideaux, l'on trouve chez notre marchande certaines étoffes citées dans des inventaires :

- **bazin** (basin), art. 71 : 5 aunes à 2.40 fr. C'est une étoffe à armure **sergée** dont la grosse trame donne un effet de côte et qui à l'origine devait être uniquement de **coton**. Le basin fait partie des textiles réglementés. Il s'en fabrique beaucoup en France mais il est aussi importé de Hollande, des Indes...

- **cadis**, art. 17, 18, 19, 23, 48 : 57½ aunes à 2.60 fr. et 2.70 fr., en noir, bleu ou brun et 3 aunes à 5.00 fr., en noir. Le cadis est un **sergé** mais de **laine**, allant de la laine grossière à la plus fine pour les vêtements.

En 1737, le curé de Saint-Hilaire-de-Riez demeurant à la maison curiale, dormait « *dans un lit foncé dessus et dessous* » (donc à colonnes avec un plafond), garni d'« *un mathelat, travers et oreiller, courte pointe de couleur verte* ». Quant au curé de 1789, il avait une chambre aux « *rideaux de cadis vert* ».

Le linge de maison

Le linge de maison apparaît plutôt dans les familles aisées. Chez Mme Grenivet, il se résume à « *3 nappes, 2 torchons* » et dans un autre foyer à : « *six nappes, trois essuie-mains* ». Ces articles sont souvent faits avec les parties grossières des matières premières locales que l'on porte chez le tisserand.

Echantillon d'un torchon tissé vers 1900 où l'on remarque les écorces de la fibre de lin.

¹¹ A.V.P.L. « TRADIS » Saint-Jean-de-Monts

Toutefois, certaines toiles sont proposées à la clientèle pour en confectionner, comme celle nommée **Morlaix** : art. 38, 39 : 13 aunes à 1.65 fr. et 1.85 fr., qui fait partie de la catégorie des *toiles de Bretagne*. Celles venant de la ville de Morlaix sont particulièrement renommées : « *elles étaient de fil de lin écriu, d'un meilleur usage que celles dont le fil a été blanchi avant d'être travaillé sur le métier ; fines, moyennes ou grosses elles s'emploient en draps, nappes, serviettes...* ».

Les vêtements

Dans la boutique, il s'y est trouvé uniquement : art. 54, 4 **bonnets** blancs, rouges et noirs à 2.25 fr. l'un et art. 88 : 18 **chemises** à 2.00 fr. l'une, puis les articles suivants :

- **bure**, art 14 : 6 aunes à 7.00 fr. La bure est l'étoffe faite à partir de la laine du mouton noir. Ce dernier donne une laine rousse qualifiée de grossière car elle est grosse, longue, dure, raide (*roide*). Elle forme l'habillement des gens de campagne et des religieux. Elle donne le nom au bureau car la table à écrire est recouverte de bure.

En 1772 et 1774 à Saint-Hilaire et Notre-Dame-de-Riez, les hommes portaient : « *un habit de bure ; une veste de bure de grosse laine grise ; une chemise de chanvre* » qui n'est pas d'un toucher agréable. En 1825, la qualité de la bure doit être tout autre car le prix est le plus élevé de tous les articles.

- **étamine**, art. 28 : 6 aunes en noir à 4.00 fr. et art. 31 : 2 ½ aunes *gorge pigeon* à 3.75 fr. L'étamine est une **toile de laine grossière** qui existe depuis fort longtemps et son nom a été donné à l'habit des Bénédictins. Toutefois, avec la plus fine, on réalise la tenue des dames car la laine provient des meilleurs endroits de la toison. La qualité est différente aussi selon que la laine est cardée uniquement ou cardée et peignée. Gorge-de-pigeon, se dit d'une couleur mélangée à reflets changeants selon les points de vue.

- **espagnolette** brune, art. 45 : 8 aunes à 3.25 fr. Elle est de **laine** au tissage **croisé** dont le poil frisé est tiré en dehors et fixé de manière à former de petits grains. Elle se fabrique en Espagne et a été imitée en France.

Certaines femmes sont habillées dans ces deux étoffes : « *une brassière d'étamine brune ou noire, une chemise, une jupe d'espagnolette noire, une jupe et un tablier de laine ou une devantière noire d'étamine* ». Pas très colorés ces vêtements !

Les deux catégories qui suivent sont très courantes :

- **serge**, art. 15, 22, 27, 49 : la serge est d'un prix différent selon la teinture : noire, 6 aunes à 2.00 fr. ; gris fer : 8 à 2.25 fr. ; gris bleu : 8 à 3.00 fr. ; bleu : 5 à 3.00 fr. Elle est à **armure oblique** et réputée en Poitou : « *En 1669, Fontenay (le-Comte) fabriquait des serges drapées grises en laine du pays, dont la pièce, large d'une aune sur 12 aunes de long, était vendue 36 à 38 sous l'aune* ».

- **sargette** noire, art. 46 : 10 aunes à 1.40 fr. La sargette, sarge ou sergette est une serge de laine étroite.

- **drojet** (droguet), art. 13, 61, 62, 74 : 15½ aunes de 1.50, 2.10 et 2.40 fr. Le droguet est une **serge** qui se fabrique spécifiquement dans le Poitou. Il est le second et pratiquement le dernier type d'étoffe qui se tissait à Parthenay. Il est de laine ou laine et fil, orné d'un dessin produit par un effet de poil obtenu au moyen d'une chaîne supplémentaire. Ses couleurs habituelles alternent le bleu et le noir : tabliers, jupes...

En 1783, une femme de Notre-Dame-de-Riez est habillée dans d'autres variantes de droguet et porte « *une devantière de dauphine, une brassière de pinchina bleu, 1 mauvaise jupe, le derrière de dauphine noire et le devant détoupe et laine, une mante noire doublée de rouge* » :

- **daufine** noire (**dauphine**), art. 44 : 6 aunes à 2.70 fr. Les **laines** dont la dauphine (origine du Dauphiné) est composée, sont **teintes et mélangées avant d'être** cardées puis filées. La dauphine est « *façonnée à fond pékiné (bande longitudinale), base cannetille (par groupes de fils), à petits motifs floraux* »¹². Elle est de la famille des droguets.

- **pechinat** (pinchinat), art. 20 : 10 aunes à 2.70 fr et art. 16 : bleu gris 13 aunes à 2.75 fr. C'est la principale étoffe qui se fabriquait à Parthenay. En 1777, il est dit qu'elle se fait depuis un temps immémorial. Également appelée petit drap, il s'agit d'une grosse étoffe de **laine croisée ou non**,

¹² Dictionnaire Trévoux

généralement de grande qualité, et très résistante. Cette ville a été réputée pour sa production textile : pinchinat, droguet, calmour, pinchinat ratiné, cadisé ordinaire et campe croisée à quatre marches...

Dans une autre famille, la femme porte des « *jupes de fleur dor rouge ou bleu*, » probablement cette étoffe dite fleur d'or que vend notre marchande :

- **fleur d'or**, art. 47 : 5 aunes à 2.60fr. Il peut s'agir de brocart « *une étoffe de soie rehaussée de dessins brochés d'or et d'argent* ».

Jeanne propose également :

- du **ras noir**, art. 29 : 5 aunes à 4.25fr. C'est un **sergé croisé et uni**, dont le poil ne paraît pas, fait de laine et destinée aux vêtements (ras de Saint-Lô, de Saint-Maur...). Dans un inventaire de Luçon, en 1782 : « *Un habit de femme de ras bleu, un habit complet de ras noir, une jupe de dessous de ras* ».

- de la **frise** grise ou noire, art. 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12 : 131 aunes valant 1.00 fr., 1.35 fr., 1.50 fr., 1.60 fr., 1.70 fr., ou 1.75 fr. Le nom viendrait de la province de Frise en Hollande et désignerait une **toile de laine à poil frisé** : « *manteau doublé de frise ; la nage est une jupe en toile de frise noire portée par les veuves vers 1590* ». La frise comporte 6 prix et une quantité importante ; la variété de valeurs dépend peut-être de la largeur ?

Dans la boutique se trouvent quelques étoffes moelleuses, légères comme :

- la **flanelle**, art. 60 : 6 aunes à 4.10 fr. A l'origine en laine cardée et maintenant en coton. Elle est fine, tirée à poil, peu serrée, douce au toucher et bien agréable pour les habits. Par ailleurs, il existe plus spécifiquement de la flanelle pour ceinture et de la flanelle de santé (pas d'explication précise).

- le **molton** (molleton), art. 6, 5, 34 : 23 aunes (1 de couleur brune) à 2.00 fr., 2.50 fr. ou 3.00 fr. Il est fait de coton, de laine ou de soie, tiré à poil. Il est chaud, doux, très moelleux et utilisé pour les doublures, les caleçons (anciens), les vareuses, la literie : « *Une camisole de molleton, une veste doublée de molleton* ».

- la **mousseline** et la **percale**, art. 72, 1 lot pour 12 fr. Ce sont des toiles de coton dont la première est de fils fins entrecroisés séparés par des jours qui la rendent légère, souple et transparente. Elle convient au voilage et aussi pour les : « *cravates et tours de cou* ». La deuxième est rase, très serrée et sert à confectionner voilage, linge de maison. Elle est appréciée en literie pour son toucher lisse, soyeux et doux. Chez Mme Grenivet, son emploi était certainement réservé à de plus petites surfaces, telles que des compléments dans l'habillement.

Il y a aussi les **toiles** très communes comme :

- celles à base de **coton** noir ou bleu, art. 24, 25, 32, 50 : 21 aunes de 1.20 fr., 1.30 fr., 1.50 fr. et 2.00 fr. ; art. 26 : gorge pigeon, 3 aunes à 1.80 fr. Toile très employée dans la confection dont voici quelques particularités : « *2 cols blancs de coton, 2 cols coton avec un panier* » (que nous avons compris « avec baleines » ?). Les chemises de l'époque n'ont pas de col.

- la **toile** noire, art. 66, 67, 69, 70, 100 : 44 aunes à 0.75 fr., 1.40 fr., 1.60 fr., 1.80 fr. et 2.50 fr. L'éventail des prix de la toile provient du fil utilisé (lin, chanvre, laine) et de sa qualité qui donnent de la grosse toile, de la toile fine, de la toile de ménage ou commune... mais que de noir ! Seulement une variante à l'article 63 : 7½ aunes à carreaux à 0.90 fr.

- la **toile pour chemise**, art. 65, 68 : 17½ aunes à 1.90 fr. et 2.60 fr. Selon les inventaires, les chemises étaient souvent confectionnées en chanvre mais dans ce cas la toile est certainement de coton ou de lin.

- la **toile à trois pas**, art. 64 : 6½ aunes à 1.90 fr. Le pas ou foulée est l'espace ou l'angle formé par les *fils de chaîne* pairs et impairs soulevés et abaissés par les *lisses* . Cet espace permet à la *navette* de passer d'un bord à l'autre du métier. A l'endroit paraît les deux tiers de la trame et à l'envers l'autre tiers.

Pour compléter leurs tenues vestimentaire nos gens du pays ont aussi : « *paire de bas blancs de laine neufs ou mauvais, bas d'étain, bonnet, bonnette ou calote* (petit bonnet rond ne couvrant que le sommet du crâne), *bonnet de nuit* », (comme en portait le curé en 1737) et sans oublier la coiffe.

Pour les bas, Jeanne peut proposer le **pressis étain**, art. 40 : 10 aunes à 3.25 fr. Le mot **pressis** ne semble pas connu. Par contre, pour le mot **étain** ou **estain** nous avons comme définition : du latin *stamen* fil, laine longue et fine tirée au peigne. **Estame** est le nom de cette même laine filée et également d'un ouvrage de fils de laine passés, **enlacés par mailles** les uns dans les autres. L'**estain** forme aussi la chaîne des tapisseries.

Pour les coiffes, l'étoffe est bien spécifique, la **batiste pour coiffes**, art. 73 : 1 lot pour 26.50 fr. La batiste, qui viendrait du nom de son inventeur Baptiste Cambray, est une toile de lin fine serrée et toujours appréciée. On en fait aussi des fichus, mouchoirs, surplis etc. Compte tenu du prix du lot, il doit y avoir un choix de batiste de petites dimensions. Par contre à Saint-Hilaire on trouve aussi : « *coifes de **coton**, coiffes de nuit, grande coiffe ou capot de **coton*** ». Au XVII^e siècle, la coiffe désigne la doublure des perruques, des chapeaux et des bonnets de nuit.

La lingette art. 36 et 37 : 1 aune à 3.00 fr. et 1 à 2,50 fr puis art. 33 : 5 quarts pour 3.50 fr., serait peut-être de la même famille que la batiste car c'est le nom d'une coiffe de deuil ?

Et enfin **les mouchoirs** :

- **mouchoirs**, art. 51, 52, 55 : 25 mouchoirs valant à l'unité 0.90 fr., 1.00 fr., 1.10 fr., tels que : « *2 petits mouchoirs, 3 mouchoirs **d'indienne**, 1 mouchoir bleu, 1 mouchoir rouge* ». L'article 53 nous indique quelques coupons d'indienne pour 11.55 fr. Cette étoffe est une cotonnade peinte ou imprimée généralement dans les tons rouges dus à la plante utilisée, la garance. Elle était initialement importée des comptoirs des Indes.

- **mouchoirs de col**, art. 56 : 11 à 1.20 fr. Aujourd'hui, le mouchoir le plus connu est celui en tissu dit « de poche », mais détrôné par celui en papier. A l'origine, le terme mouchoir désigne une pièce de coton carrée ou rectangulaire. Il prend un qualificatif selon son usage : mouchoir de nez, de tête, de col, de cou (fichu pour les dames), mouchoir à tabac couleur brun.

Nous avons aussi :

- **les articles sans explication** : art. 35, **badis** : 5½ aunes à 3.00 f. (seulement nom d'un poisson originaire des Indes) ; art. 1, **bâtinne** large : 9 aunes à 0,75 fr. Nous avons vu sur Internet : bâ-tine, de bât, scelle rembourrée recouverte d'une grosse toile ; art. 2, **noiront** : 1 pièce à 17.00 fr. Nous nous rappelons avoir entendu dire qu'il était utilisé pour confectionner la soutane des prêtres ? ; art. 57, **petit bleu** : 15 aunes à 1.50fr. Certainement une toile teinte pour vêtement de travail ? Expression connue : « mettre son bleu de travail » ; art. 42, **chamoise** : 8 aunes à 1.25 fr. ; elle nous fait penser à la peau de chamois utilisée pour les gants, les guêtres... mais rien ne nous le prouve. Il existe une toile dont le nom se rapproche : la **siamoise** faite de fils teints, la chaîne en **lin** et la trame en **coton**, imitant l'étoffe de soie et coton fabriquée au Siam. Il en a été employée pour faire : « *un mathelat de laine couvert de scyamoise à rayes bleue, rouge ; une robe* ».

- **les articles divers** : art. 77, **mercerie** : plusieurs articles d'une valeur de 103.30 fr. ; regrets de ne pas avoir de détails ; art. 79, **cordes** : 15 livres à 0.50 fr. ; art. 80 : 3 **sangles** pour 1.80 fr. ; art. 78 : plusieurs **colliers de chevaux** pour 2.20 fr. ; art. 75 : 18 **maïns** (à 25 feuilles) **de papier commun** à 0.35 fr. ; art. 76 : 22 **cahiers de papier à lettre** à 0.12 fr. ; art. 102, **boteaux de lin** : 7½ à 0.75 fr. l'un. Pas de définition : peut-être écheveaux ?

Et tout cela se vendait sur *un coffre de chêne valant 7.50 fr.* sur lequel étaient posés *une balance et ses 4 livres de poids estimés à 2.50 fr.*

Des actes consultés sur Internet concernant différentes régions de France nous apprennent que beaucoup de noms d'étoffes vendues à Saint-Hilaire-de-Riez ne sont pas spécifiques à notre région ; il en existe certainement, mais à ce jour, nous n'avons pas trouvé d'inventaire de tisserands hilairois pouvant nous renseigner.

La plupart des familles récoltaient les matières premières et les transformaient en fils. Nous avons seulement la liste des produits issus des plantes textiles et de la laine, selon les phases de transformation, c'est-à-dire entre la récolte et le filage, tels : « *fagot à maillocher* », poignée, étoupe, fillasse, fil délié (fil fin)... ainsi que les outils de travail tels que la braie pour broyer la tige du chanvre, une variété de peignes à carder, le fuseau, la quenouille, le rouet, petit ou grand (plus rare), la travouil qui est le dévidoir pour mettre le fil en écheveaux qui étaient ensuite portés chez le tisserand.

Troisième partie de l'acte et fin : inventaire de la partie privée

Comme nous l'avons écrit plus haut, l'inventaire débute dans la « chambre d'entrée » qui sert de boutique. Dans la partie privée se trouvaient, en plus de la literie : « 1 mauvais cabinet à une porte, 2 coffres en chêne, 1 garde manger, 1 mauvais chandelier, 4 chaises, cuillères, fourchettes, pots, 3 pots à beurre, 6 bouteilles, 1 verre, 2 pots à eau, une cruche, 1 pétrin, 2 pelles de four, 1 fer à repasser, 1 gril, 2 trépieds, 1 crémaillère, 1 chaudron de fer, 1 petit chaudron, 1 mauvaise marmite, 1 poêle à lessive, 1 poêle à frire, 2 dévidoirs, 1 braye, 1 baille, 1 pelle, 1 fourche, 1 scie, 1 cage à volailles, 1 quarteau (quartaut de vin ? 70 litres), 3 barriques vides, tamis, 1 brouette ». La maison est certainement équipée d'un four à pain car à l'une de ses extrémités apparaît une forme arrondie qui désigne généralement l'emplacement d'un four.

Puis, les notaires terminent l'énumération du patrimoine par :

« Ce sont tout les meubles et effets mobiliers que nous avons trouvé dans la dite maison, et à l'instant la dite veuve Grenivet a présenté un sac contenant 320 pièces de 6 livres et une de deux francs donnant le tout en francs 1800.

Ce sont tous les meubles et effets et deniers que la dite veuve Grenivet a présenté au dit expert (Jean Guyon) et qu'elle nous a dit dépendre de la dite communauté qui existait entre elle et le dit feu Grenivet son mari et se trouver monter au total à la somme de 3690,92 francs.

Déclare la dite veuve Grenivet qu'il n'est rien dû par la communauté et qu'il ne lui est rien dû et ce d'après l'interpellation que nous notaires lui en avons faite.

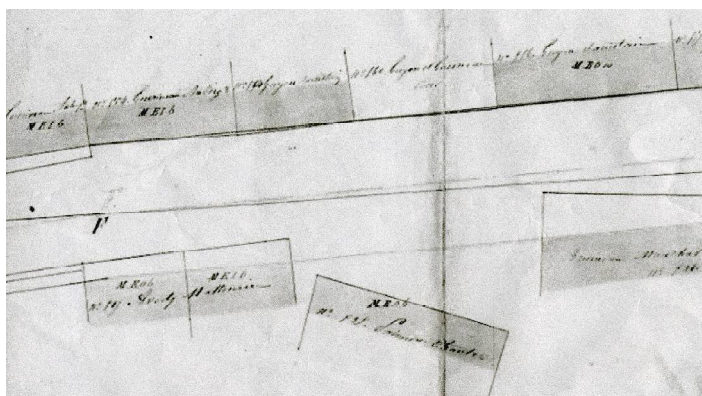
La dite veuve Grenivet déclare formellement qu'elle n'a aucun papier susceptible d'être inventorié.

Déclarant et affirmant... par serment la main droite levée devant nous notaires qu'elle ne connaît point d'autres meubles, effets mobiliers dépendant de la dite communauté dont il s'agit que ceux portés et déclarés au présent inventaire, qu'elle n'en a détourné ni qu'il en ait été détourné et ce sous les peines de droit qui lui ont été expliqué par nous dits notaires, de tout quoi nous lui avons donné acte

Fait... en la dite maison de la veuve Grenivet... ».

La famille Grenivet après le remariage de Jeanne

Jeanne Cornevin se remarie donc en 1825 avec Alexis Allais âgé de 51 ans, né au Clion (Loire Inférieure), préposé aux douanes demeurant au bourg de Saint-Hilaire-de-Riez. Elle poursuit son activité jusqu'à son décès survenu en 1831 à l'âge de 56 ans. Son mari continue ce commerce avec l'une de ses nièces, là où est actuellement le *Bar de l'Hôtel de Ville*.



Puiroux chantré

Plan réalisé en 1872, lorsqu'il a été procédé à un alignement de la rue. La boutique Grenivet, puis Puiroux, charron et chantré, a été démolie et remplacée par une construction alignée sur les autres. Aujourd'hui, elle correspond au numéro 21 de la rue *Georges Clemenceau*

Cliché de droite : Coll. privée - Au fil des temps, cette nouvelle maison a abrité différents commerces : charronnerie, cordonnerie, plusieurs boulangers dont M. Robin, M. Arnaud (dans les années 1940, ci-contre), puis MM. Blanchard, père et puis le fils Jacques qui a cédé son activité il y a quelques d'années.



Quant au fils unique de Jeanne, Pierre Théodore, à 21 ans il épouse en 1839 à Croix-de-Vie, Rose Groisard, ramendeuse, originaire de Challans. Leur union est de bien courte durée car le jeune marié, marin d'Etat, décède l'année suivante. Il est mort bien loin de son pays comme attesté dans son acte de décès enregistré à Saint-Hilaire-de-Riez, le vingt cinq novembre mil huit cent quarante :

« ... nous, Henry Alexandre Emmanuel Benoît de Guilhermy, lieutenant de vaisseau embarqué sur la corvette « L'Alomène », commandant un détachement de marins français employés à la garde de Martin Garcia...

Déclarons et attestons après avoir constaté l'identité du cadavre que le nommé Grenivet (Pierre Théodore), né le treize octobre mil huit cent dix huit à Saint Hilaire de Riez... fils de feu Pierre et de feu Jeanne Cornevin... marié... à Rose Groisard... embarqué sur la canonnière « La Tactique » en qualité de matelot de troisième classe et laissé en subsistance comme malade sur l'île de Martin Garcia par le dit navire, domicilié avant l'embarquement à Croix de Vie département de la Vendée, est décédé hier minuit (15 juin 1840) à l'hôpital de Martin Garcia ». (voir annexe page 36-37 : copie intégrale de l'acte de décès et pourquoi sur l'île de Martin Garcia).

Que reste-il de tout cela aujourd'hui ?

Beaucoup de marchands dits colporteurs, comme l'était Pierre Grenivet, partaient vendre dans les villages, les fermes retirées, de petits articles dont ceux pour la confection. La marchandise était disposée dans une hotte plus ou moins « sophistiquée » : le rouennier vendait des étoffes de toutes sortes, des torchons... et le mercier, passementerie, fils, lacets, aiguilles, boutons, rubans, dentelles... La tâche était allégée lorsqu'ils possédaient une brouette ou qu'ils pouvaient se faire aider d'un âne chargé de marchandise dans ses bâts... Le colporteur partait souvent plusieurs jours.

Ces marchands devaient se réapprovisionner très souvent. Celui qui disposait d'une charrette ou carriole tirée par l'âne, le chien ou le cheval, avait plus de choix et en plus grandes quantités. Ce type de vente était dit « *faire la chine* ». La chine s'est prolongée très longtemps dans les campagnes, jusqu'au milieu du 20^e siècle malgré l'ouverture dans les bourgs de boutiques, comme celle de M. et Mme Grenivet, et plus tard des premiers magasins de prêt-à-porter. Dans certains cas, la chine est associée à la vente en boutique tenue par l'épouse. Le mot magasin supplante au XIX^e siècle le mot boutique, surtout lorsque l'établissement est important. Dans la deuxième moitié du 20^e siècle, avec l'arrivée des véhicules motorisés, s'installe dans beaucoup de domaines, tout un circuit de vente à domicile. Des services au particulier perdurent encore.

Quelques vues du colportage en France



Commune Le Ban sur Moselle



En pays d'Escoulin dans la Drôme



Site d'Ethni'Cité de Saint Rémy sur Creuse

Nous n'avons pas trouvé de cartes postales illustrant cette activité en Vendée

Nous avons vu que M. Allais continue à exercer son activité avec l'une de ses nièces. En 1834, un autre inventaire a lieu et nous avons remarqué la présence de nouveaux tissus dont parmi eux : circassienne¹³, reps (taffetas), toile batée, breluche (droguet), calicot (coton grossier), royal noir (soie), lange gris de laine, redin bleu ?, coton à raie de jong ?, coton éclari ? trali ?, revêche, drap de St Eloi.

Nous apprenons également le nom de quelques marchands où s'approvisionnaient Mme Grenivet : Mourant des Sables, Migné et Guery de Challans, Guillaume de Nantes, Merveau de St Gilles, Gautre, Libert, Le Fart.

A notre époque, dans les « grandes surfaces » nous trouvons beaucoup d'articles, mais la vente de tissus reste spécialisée. Malgré l'arrivée du prêt-à-porter, c'est un domaine très important tant la variété d'étoffes est grande. Aujourd'hui, il est facile de connaître l'identité des tissus puisqu'il suffit bien souvent de lire l'étiquette qui est fixée sur nos vêtements.

En 2012, il y a un seul magasin de lingerie et maillots de bain dans le bourg.

Ci-dessous, nous présentons une petite rétrospective sur l'activité relative à l'habillement, au cours de la première moitié du siècle passé. Dans le recensement de la population de 1911, nous découvrons les commerces existants, puis ceux après 1930 grâce à Monsieur Guy Briand qui a fait d'importantes recherches sur l'histoire des maisons du bourg. Son collectage nous permet d'illustrer cet article.

En 1911, il y avait :

- Jean Louis Michineau (cliché ci-dessous), Amand Burgaud et Pierre Bernard (page suivante), marchands de tissu et divers,
- Amélie Vrignaud veuve Michineau, commerçante en rouennerie, rue de l'Egalité dont la maison a été démolie avec d'autres,
- Elie Jolly, tailleur.
- Louis Milcendeau, cordonnier



Coll. Privée – J. Louis Michineau, maintenant 28 rue Georges Clemenceau, supérette Vival.

¹³ Armure sergé à 4 liaisons, réversible, créée sur le tissu en lignes diagonales d'un angle de 45°. Cette armure est souvent utilisée dans des tissus en laine faits à partir de fils cardés et peignés : robe circassienne inspirée de la Circassie (Nord du Caucase).

Vers 1935, se trouvaient plusieurs « *petites surfaces* » où l'on pouvait y acheter diverses sortes de marchandises.



Coll. privée - 15 rue Georges Clemenceau
La famille Bernard tient l'« *Epicerie, Rouennerie et Mercerie* », aujourd'hui maison d'habitation



Coll. privée - 18 rue Georges Clemenceau
Le fils de M et Mme Guyon devant leur boutique où il demeure aujourd'hui. La devanture a gardé le même aspect.



Coll. privée - cliché vers 1940, n° 27 rue Georges Clemenceau
Monsieur Anselme Péault pose devant sa boutique *Chapellerie Parfumerie Coiffeur* – Salon de coiffure pour Dames (Indéfrisable sans électricité) et Messieurs (... *Antidef-risable*...). Monsieur Péault a été « l'artificier » de la commune.

Petit exposé sur la mode vestimentaire 1900-1950 selon les souvenirs (2011) de Luce Pilet, née en 1939 à Saint-Jean-de-Monts.

Luce vit à Saint-Hilaire-de-Riez depuis 1960. Elle est notre spécialiste en coiffes locales. En juin 2011, Nadine Boisseleau a recueilli son témoignage :

« Luce, pouvez-vous parler des habitudes vestimentaires sur la période 1900-1950 ? ».

« Le phénomène de mode a été beaucoup plus important après 1945. Au tout début du XX^e siècle, on restait dans la tradition. Ensuite on a copié, surtout les bourgeois et les gens de "Paris" qui rapportaient de nouveaux vêtements et accessoires qui se portaient dans la capitale.

La base des tissus est moins variée que ceux que vous avez énumérés, mais je retrouve bien ceux portés par mes parents. Ils étaient de qualité moins grossière et puis la soie était plus employée ».

La tenue de l'homme

« Cent ans après l'inventaire cité, on peut dire qu'en général l'homme portait :

- un maillot ou tricot de corps en laine, tricoté par l'épouse ou les filles de la maison

- une grande chemise en toile de chanvre et de lin, avec ou sans col (item 1825). C'est une pièce importante dont on rabattait les pans entre les cuisses et cela servait ainsi de culotte. Ces pans étaient frottés et lavés fréquemment, donc rapiécés assez souvent.

- une blouse de travail de couleur différente selon la profession ; un paletot boutonné par devant, à poches plaquées, généralement assez court,

- la semaine, un pantalon (la « t'chulott' ») souvent bleu indigo et parfois avec des god liss (surplis),

- le dimanche, un costume composé d'un pantalon à pont, d'une veste en serge et d'un petit gilet en serge et soie,

- une ceinture de flanelle de 20 cm de large, très longue pour pouvoir faire plusieurs fois le tour de la taille,

- une lavallière qui est un carré de soie qui se mettait autour du cou,

- des sabots garnis de foin ou de chaussons et parfois des souliers avec des chaussettes pour les grandes occasions, mais souvent pieds nus,

- un chapeau de paille, ou chapeau feutre ou casquette ».



Coll. privée, Sionnais et Croix d'Viot en costume.

La tenue de la femme

« La femme est devenue un peu plus féminine, mais au tout début de 1900, la tenue de ma grand-mère reste traditionnelle. Je constate que le nom des vêtements n'a pas changé :

- une chemise, toujours aussi longue,

- une brassière ou une camisole (chemisier),

- un caraco près du corps, avec de la passementerie au col et au poignet. On n'allait pas au marché ou à la foire sans le mettre,

- des jupons de nombre variable (3 voire 4) ce qui donnait des rondeurs à la taille : le jupon de bas (dessous) était recouvert du jupon barraïe (barré) en lin et chanvre. En été, on supprimait des cotillons, le jupon barraïe restait de rigueur,

- le dimanche, la tenue était plus coquette avec la devantière (d'avantère). C'est un tablier avec une bavette, souvent de soie ou de satin broché, parfois agrémenté de velours,

- un collet de soie et de perles pour agrémenter, une collerette pour les fillettes ou les femmes aisées,

- des chaussons pour les sabots, des bas de laine presque toute l'année. Les jeunes filles se promenaient rarement les jambes nues,

- un bonnet pour la semaine et la coiffe pour les « grandes occasions ». Elle était représentative du rang social ».



Coll. Privée - Habits du « dimanche » à Saint-Hilaire : avant 1900

en 1916

Quelques vêtements portés la semaine



Coll. privée - Hilairoise dans les années 1930
Bonnet, collerette, tablier qui cache les jupons...



Coll. privée - Couple hilairois devant sa bourrine vers 1950.

« Le tricot existait pour les chaussettes, les chaussees réalisées avec le jeu des 5 aiguilles, les flanelles, les maillots de corps, les maillots de bain, les barboteuses... Le crochet était plus important, on faisait des pèlerines (petite cape avec capuche, pour l'hiver...) »

Il se portait différentes sortes de pèlerines ou foulards ; la bachelique est une pèlerine en laine, avec capuche et pompons.

En ce qui concerne les coiffes et les bonnets, c'est un vaste domaine. On retrouve les mêmes tissus que dans votre article. La coiffe va commencer à disparaître à partir de 1925 et les toutes dernières dans les années 1960. En 1925, la femme a commencé à se faire couper les cheveux et porter des foulards, des chapeaux... ».

Les bébés et les enfants

« Le bébé était habillé d'une chemise, d'une brassière pour le haut et pour le bas, d'une protection en tissu (un draper') fait dans un vieux drap. Il était emmaillotté dans un linge. On lui mettait toujours un bonnet (jusqu'en 1960 voir 1970) avec un ruban bleu ou rose suivant le sexe.

Les jeunes enfants portaient des barboteuses, des robes, filles comme garçons ; le port de la première culotte (la pantalonnade) pour les garçons, le cotillon pour les fillettes, marque une étape dans l'éducation...

Je me rappelle aussi qu'avec la mode des pantalons, souvent les filles continuaient à porter les robes ou les blouses par-dessus ; je compare cela avec la mode actuelle ».



Coll. privée – Cliché hilairois en 1930.

Quelques dessous féminins

« Vers 1920, apparaissent les dessous féminins dont voici quelques modèles :



- un body de 1920, fait d'une seule pièce de sous-vêtement,
- une culotte fendue portée également à cette époque. Elle est ouverte jusqu'à la taille, pas d'élastique mais des boutons. Ces culottes rivalisent de dentelles, broderies, festons... Celles de deuil étaient noires. Dans certaines familles, ces dessous étaient plus rustiques.



Il y avait aussi, avec le corset, les jarretières destinées à retenir les bas (ancêtres des bas-de-chausses). Les paysannes portaient des bas munis d'attaches ou de cordons se nouant à ceux pendant du corset, puis ce fut le système de la jarretelle ».



Qu'est devenue la jeune veuve Grenivet ?

Cette branche Grenivet n'a donc pas eu de descendant, mais la jeune Rose Groisard, veuve du fils Grenivet, se remarie. En 1841, elle épouse le charron de Saint-Hilaire-de-Riez, François Alexis Puiroud dont une des filles prend pour époux le cordonnier de Saint-Hilaire, Louis Milcendeau, en 1871. Ces deux familles vivront dans la maison Grenivet.

Et puis, un fils, Louis Milcendeau (1873-1947), aussi cordonnier, épouse en 1900 Marie Valérie, la fille de l'épicier Prosper Troussicot. Ils ont comme descendants deux petits-enfants, Louis Milcendeau et sa sœur. Louis est le mari de Madame Caiveau qui nous parle de son quartier *Le Pissot* (page 70).

Colette Gengoux avec la participation
de Nadine Boisseleau, Luce Pilet et Guy Briand

Annexe : Le décès de Pierre Théodore Grenivet dans l'île Martin Garcia.

Copie :

« L'an mil huit cent quarante le vingt cinq novembre à quatre heures du soir par devant nous Honoré Renaud premier membre du conseil municipal de la commune de Saint Hilaire de Riez canton de Saint Gilles département de la Vendée nous a été transmis l'acte de décès qui suit. »

« Ce jourd'hui le seize du mois de juin de l'an mil huit cent quarante à dix heures du matin étant dans l'île de Martin Garcia au confluent de Luraguay et du Parana, Nous Henry Alexandre Emmanuel Benoit de Guilhermy lieutenant de vaisseau embarqué sur la corvette "L'Alomène" commandant un détachement de marins français employés à la garde de Martin Garcia (dépendant de l'Argentine) et remplissant dans cette île où il n'existe pas de consul de France les fonctions d'officier g... ? de l'état civil en vertu de l'article quatre vingt au titre deux chapitre quatre, du code civil en présence des nominés Marchand Christophe âgé de vingt sept ans embarqué sur la corvette l'Alomène en qualité de quartier maître canonnière de première classe domicilié avant son embarquement à Lambezellec arrondissement de Brest département du Finistère. Et Broquard

Etienne âgé de vingt six ans embarqué sur la frégate l'« Atalante » en qualité de matelot de troisième classe domicilié avant son embarquement à Toulon arrondissement du même nom département du Var.

Déclarons et attestons après avoir constaté l'identité du cadavre que le nommé Grenivet (Pierre Théodore) né le treize octobre mil huit cent dix huit à Saint Hilaire de Riez département de la Vendée fils de feu Pierre et de feu Jeanne Cornevin marié le dix sept juin mil huit cent trente neuf à Rose Groisard inscrit au quartier de Saint-Gilles folio soixante quinze ... cent quarante huit embarqué sur la canonnière « la Tactique » en qualité de matelot de troisième classe et laissé en subsistance comme malade sur l'île de Martin Garcia par le dit navire domicilié avant l'embarquement à Croix de Vie département de la Vendée est décédé hier minuit à l'hôpital de Marin Garcia. En foi de quoi nous avons dressé le présent acte de décès qui a été signé après lecture par nous et par nos deux témoins Marchand et Broquier (Broquard au début ??).

*Sur l'île de Martin Garcia les jours mois et an que dessus
Signé Emmanuel de Guilhermy, Marchand et Broquier*

*Pour copie conforme à la minute de l'acte de décès qui restera annexé au rôle d'équipage de la canonnière « La Tactique ». Lequel acte délivré par nous Henry Alexandre Emmanuel Benoît de Guilhermy pour être déposé au consulat de France à Montevideo.
Vu et certifié par le consul de France de Montevideo le sept juillet mil huit cent quarante*

Signé : *Honoré Renaud, membre du conseil municipal »*

A la lecture de l'acte de décès, nous comprenons bien la situation professionnelle de ce jeune hilairois (marin d'Etat) et son embarquement pour l'île *Martin Garcia*. Mais pour quelle raison la France y a-t-elle détaché une flottille ?

Découverte en 1516 par Juan Diaz de Solis, l'île porte le nom d'un marin de l'expédition décédée en cours de route. L'île Martin Garcia est par la suite témoin de nombreux combats.

Les différends entre la France et la République Argentine dataient de loin. Dès l'arrivée au pouvoir en 1827, le général Rosas qui voit les Français prendre un grand ascendant dans le pays, eut l'idée pour y remédier de soumettre les étrangers à des lois spéciales, contraires au droit international.

En 1838, les tensions deviennent très fortes entre les deux pays. Un jour les chaloupes des corvettes françaises l'*Ariane* et la *Sapho* canonnent et poursuivent un cotre jusque sous les murs de Buenos-Aires. Il s'ensuit une fusillade assez vive et les canots français doivent prendre le large avec plusieurs blessés. A partir de ce jour, les relations sont interrompues et le dictateur Rosas décrète un monopole commercial sur Buenos-Aires qui contrarie fortement le commerce français.

C'est pour cela que le 11 octobre 1838, une escadre française établit un blocus sur le Rio de la Plata en occupant le lieu stratégique qu'est l'île argentine Martin Garcia. En effet, elle est située à l'entrée de deux affluents du Rio de Plata, l'Uruguay et le Parana. Tant que perdure la situation, la France envoie régulièrement des flottilles notamment celle dont fait partie *La Tactique*, canonnière sur laquelle était embarqué Pierre Théodore. Voici celle qui a appareillé en décembre 1839 et dont la composition est un peu différente de celle de juin 1840, au regard de l'acte de décès.

	Canon.		
Frégate	54	<i>Atalante.</i> . . . capitaine	Vaillant.
Corvette	30	<i>Triomphante.</i> . .	Ponand (Charles).
	10	<i>Sylphe.</i>	Ducoudré de Kergoualer (Cb.).
Brig	8	<i>Bordelaise.</i> . .	de Lalande Culan.
	4	<i>Eglantine.</i> . . .	Blaisot.
	4	<i>Tactique.</i> . . .	comte Pouget.

LES ECOLES DE SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ : LEUR HISTOIRE

Depuis fort longtemps, il apparaît qu'à Saint-Hilaire de Riez on se préoccupait de l'éducation des enfants.

L'enseignement sous l'Ancien Régime

Dans les archives concernant l'*isle de Rié* qui comprenait Notre-Dame-de-Riez, Saint-Hilaire-de-Riez et Croix-de-Vie, nous avons découvert que :

- **avant 1614**, l'enseignement est diffusé dans la baronnie de Rié. En effet, Marie de Luxembourg, baronne de l'isle de Rié depuis le décès de sa mère Marie de Beaucaire, suite au désordre qui a régné durant les guerres de religion ayant entraîné des abus commis par les habitants¹⁴, rédigea en 1614 des ordonnances dans lesquelles on trouve à l'article VII : « **Les escolles ne seront tenues aux églises ny chapelles fors pour le cathécisme** » (les écoles ne seront pas tenues dans les églises ni dans les chapelles sauf pour le catéchisme).

- de **1682 à 1706**, selon les registres paroissiaux, René Dant, époux de Marie Guittot (sept enfants connus), est notaire de la Baronnie de Rié, **régent** et chantre de Saint-Hilaire-de-Riez jusqu'à son décès survenu le 23 octobre 1706. Il est certainement le maître d'école uniquement pour quelques enfants favorisés voire aussi pour des adultes. Leur fils René est également régent à Ryé (Notre-Dame-de-Riez) en 1708,

- en **1736**, Charles Aimé Coitard, originaire de Saint-Jean-de-Monts, **régent** de la paroisse de Saint-Hilaire-de-Rié, se marie avec Marie Angélique Renaudineau de Saint-Révérend, fille du notaire et procureur de Saint-Gilles-sur-Vie,

- en **1752**, un acte nous révèle qu'une institution dite *Dames de Charité* existe à Saint-Hilaire dont Saint Vincent de Paul (1581-1660) est à l'origine : « *Profondément touché par la pauvreté et la souffrance autour de lui, il forma de nombreuses associations de personnes laïques aisées, en particulier les Dames de la Charité (1617), d'abord sur Paris, puis à travers toute la France. Il les persuada de consacrer une partie de leur temps et de leur argent pour aider les pauvres* ». **Ces dames avaient pour mission** de soigner les malades et d'**enseigner gratuitement aux jeunes filles pauvres**. Nous pensons que cette dernière mission était accomplie à Saint-Hilaire-de-Riez. En 1752, étaient dames de Charité :

- **Anne Louise Robert de Lézardièr**e veufue du seigneur Dubreuil, Claude François de la Rochefoucault, seigneur du Breuil, de Beaulieu... Ils vivaient au domaine de Beaulieu à Saint-Hilaire-de-Riez où ils eurent plusieurs enfants,

- **Marie Viaud**, épouse de Guillaume Moreau, propriétaire du grand domaine de la Bardonnerie à Saint-Hilaire-de-Riez,

- en **1793**, période qui a suivi la Révolution de 1789¹⁵, Dabbayes, **régent et chantre** à Saint-Hilaire-de-Riez, était devenu capitaine de paroisse et dirigeait donc les Hilairois royalistes contre les Républicains.

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur l'éducation sous l'Ancien Régime.

¹⁴ Cote 1 E 941 fonds de la baronnie de Rié - ADV.

¹⁵ Ch. L. Chassin : *la Vendée patriote*. Tome III.

L'enseignement après la Révolution de 1789

Après la Révolution, le système de scolarisation se met en place. Les enseignants sont dits *instituteurs* et *institutrices*. Depuis la création du Comité d'Instruction publique en 1794, le curé fait partie du comité de surveillance local.

En 1833, la loi Guizot conserve cette disposition : elle oblige chaque commune à entretenir une école pour recevoir garçons et filles. Les cours d'instruction morale et religieuse y sont dispensés ; des religieux peuvent en être chargés. Mais bien des curés ont souhaité instituer eux-mêmes une école paroissiale pour les filles et ce fut le cas à Saint-Hilaire-de-Riez.

La loi votée en 1850 définit l'enseignement dans le chapitre III, article 17. Elle « *reconnaît deux espèces d'écoles primaires ou secondaires* :

1° *Les écoles fondées ou entretenues par les communes, les départements ou l'Etat, et qui prennent le nom d'écoles publiques* ;

2° *Les écoles fondées et entretenues par des particuliers ou des associations, et qui prennent le nom d'écoles libres* ».

Cette loi, due au comte Alfred de Falloux, ministre de l'Instruction publique, supprime de fait le monopole de l'État dans l'enseignement établi par Napoléon 1er.

Selon le texte du « *Titre II : de l'enseignement primaire ; Chapitre premier : dispositions générales ; article 23 ; L'enseignement primaire comprend : l'instruction morale et religieuse, la lecture, l'écriture, les éléments de la langue française, le calcul et le système légal des poids et mesures* et, pour les filles, les travaux d'aiguilles ». D'autres matières sont plus destinées aux garçons.

Les lois de Jules Ferry rendant l'enseignement, successivement, gratuit (1881), obligatoire (1882) et laïc (1886), marquent un grand tournant dans l'éducation.

Les sources de l'histoire des écoles de Saint-Hilaire-de-Riez, proviennent essentiellement des archives communales (AC) et paroissiales (AP).

A - L'enseignement privé, les écoles libres à Saint-Hilaire-de-Riez

1 - L'école des filles de la paroisse

En 1828, le nom de la première institutrice connue, Mademoiselle Marie Gracieuse Bouquard, apparaît dans un acte notarié.

En 1835, nous trouvons d'autres éléments qui attestent de l'existence de cette école de filles grâce au registre des dépenses tenu par la fabrique (association de gestion des biens paroissiaux). Il est noté qu'il est versé à Marie Trichereau, 23 ans (†1837), nièce du curé Renaud, la somme de 40 francs « *pour entretien des autels et traitement d'institutrice* ».

Puis en 1839, Marie Pairaudeau reçoit « *une indemnité de logement en qualité d'institutrice* ».

En 1851, l'abbé Guérineau, curé à Saint-Hilaire-de-Riez depuis 2 ans, crée l'école des filles. En effet, d'après l'acte notarié du 12 décembre 1851, il crée sa propre école en achetant aux familles Thomazeau, Babu et Grondin : « *Une maison avec cour et jardin, servitudes et dépendances, nommée le Prieuré et un pré y joignant d'une contenance d'environ vingt quatre ares, le tout proche de l'église, touchant [...] au couchant à la sacristie de l'église [...]* ». Ensuite, il fait construire au sud de l'église quatre salles de classes. Afin de supprimer les différents conflits qui existent avec les institutrices laïques donc non religieuses, le curé confie la direction de l'école des filles à la Communauté de l'Union Chrétienne de Fontenay-le-Comte reconnue par l'Etat.

En 1868, les registres des visites pastorales nous apprennent que l'école *est dans un état prospère*.

Le 3 août 1874, l'abbé Guérineau quitte Saint-Hilaire et de ce fait vend l'école à la Communauté. En 1889, l'établissement « *reçoit la majorité des petites filles de la commune* » et en 1897, elle « *réunit 130 filles de la paroisse contre 20 à l'école publique* ».

Le 12 juin 1906, la Communauté revend l'établissement aux enchères à l'abbé Guittonneau. L'ensemble comprend maintenant : « *quatre salles de classes, une maison d'habitation appelée le Prieuré se composant d'un rez-de-chaussée de quatre pièces, d'un étage formé de trois dortoirs dont l'un est divisé en trois parties ; deux cours et un jardin, servitudes et dépendance* ».

L'enseignement est confié de nouveau à des institutrices laïques.

A partir du 28 février 1914, le registre des curés nous révèle les relations tendues qui existent entre les représentants de la paroisse et ceux de la municipalité¹⁶. Ce jour-là, l'arrivée détaillée du curé Durand nous le prouve :

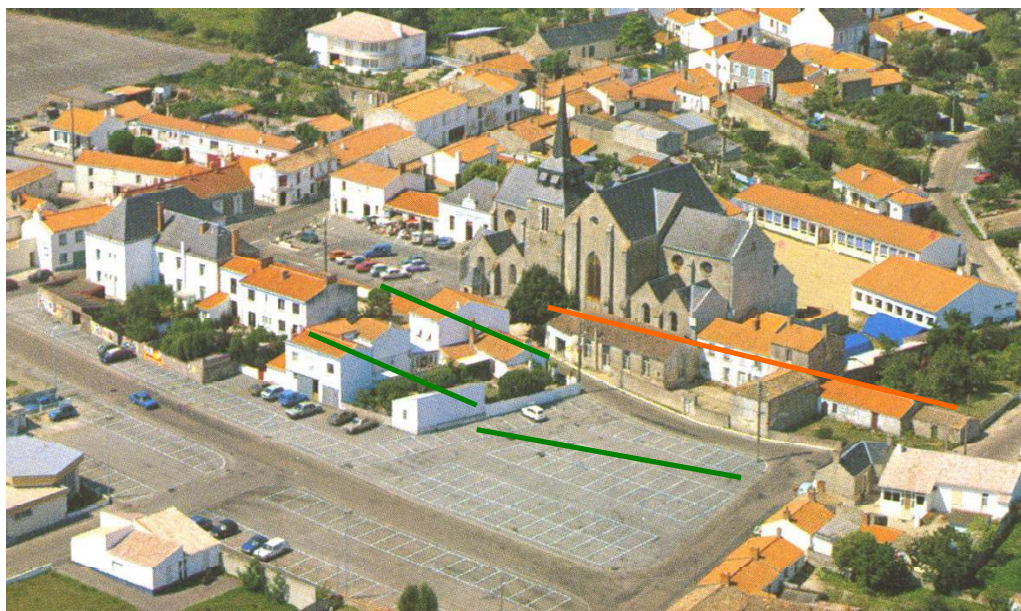
« En raison des difficultés du Maire, avec l'abbé Félix Gâteau, à qui je succédais comme curé, il fut préférable que je descendis à la gare de N.D. de Riez, où M. l'abbé Henri Poussin, vicaire de St Hilaire de Riez vint à ma rencontre avec M. Joseph Gibouleau du "Grand Bourg" qui voulut bien offrir sa voiture (certainement à âne ou à cheval) pour me conduire jusqu'à Saint Hilaire de Riez ».

Puis M. le curé poursuit : *« A mon arrivée, il y avait une école de filles dirigée par Mlles Rognié, trois sœurs »*. C'est en 1910, qu'Yvonne Rognié a déclaré son intention d'ouvrir une école privée primaire élémentaire pour les filles, avec des cours d'adultes. (AC)

« Au mois de juillet 1914, elles abandonnaient la direction de cette école qui ne put s'ouvrir qu'à la fin d'octobre avec Mlle Fonteneau. Différents ennuis surgirent dans le cours de l'année. C'est alors qu'on vit cette chose extraordinaire : deux écoles libres dans la paroisse, l'une dirigée par Mlle Fonteneau (voir document page suivante) qu'après avoir donné sa démission, s'installa chez Mlle Vrignaud, villa Notre Dame des Pins (grande maison située au début de la route des colonies, nommée avenue des Mimosas), avec sept ou huit élèves (un document atteste qu'Augustine Fonteneau, après avoir remis les clefs à M. le curé, déclare ouvrir une école primaire laïque, privée), et l'autre, la vraie et l'officielle, dirigée par Mlle Billé, succédant à Mlle Fonteneau (elle aussi créera son école avec classe enfantine en 1916).

En 1920, l'école changea encore de titulaire et fut confiée en des mains plus sûres. L'Union Chrétienne reprenant enfin cette école. Le changement fut merveilleux à tous points de vue ». En 1922, Sœur Sainte Thérèse (Mlle Claire Guillet) dirige l'école et restera 46 ans.

Après l'ouverture en 1967, d'un nouvel établissement scolaire construit sur un terrain situé au nord de l'église, l'ancienne école est abandonnée. Durant l'été, elle a hébergé pendant plusieurs années des colonies de vacances. En 1974, l'ancien bâtiment est vendu à la commune qui le fait démolir en 1985. Le logement des religieuses subira le même sort et sera remplacé par une nouvelle cure.



Coll. privée – Edition Pierre Artaud et Cie, Saint-Herblain : extrait d'une vue aérienne du centre de Saint-Hilaire-de-Riez vers 1980. Sous le trait rouge, constructions démolies -l'école privée des filles située le long de l'église et les maisons d'habitation- pour faire place au presbytère actuel et élargir la route. En arrière-plan, l'actuelle école maternelle privée : *Le Marais Bleu*.

Sous les traits verts, les zones des constructions progressivement détruites pour l'aménagement actuel : un grand parking dont une partie est occupée par la médiathèque et récemment création d'un espace naturel à la place des maisons.

¹⁶ Archives paroissiales

La déclaration d'ouverture de l'école primaire laïque privée de Mlle Augustine Fonteneau

Déclaration d'ouverture
D'UNE
ÉCOLE PRIMAIRE ÉLÉMENTAIRE
LAÏQUE, PRIVÉE

de (1) filles
avec Cours d'Adultes

(2) classe enfantine
pour filles

Du durant le mois
An d'affichage

Je déclare établir mon domicile
à Fontenay-le-Comte

Les clefs de l'école ont été remises
à Mlle la mère

Signature du déclarant,
Fonteneau Augustine

L'an mil neuf quatorze, le huit du mois de septembre
Nous, soussigné, Maire de la commune de St Hilaire de Riez,
canton de Saint Gilles, arrondissement des Salles d'Allier,
département de la Vendée, avons reçu de M^(e) Mlle Fonteneau Augustine
demeurant à Loix, la déclaration dont la teneur suit :

Je soussigné, (3) Fonteneau Augustine, née
(4) Fonteneau Jean et de Charpentier Eulalie
le 7 du mois d'août, de l'an mil huit cent soixante six
à St Florence, canton des Ossards,
arrondissement de la Roche-sur-Yon, département de la Vendée,
ai l'honneur de déclarer à Monsieur le Maire de St Hilaire de Riez
que je suis dans l'intention d'ouvrir une école primaire élémentaire, laïque,
privée de (1) filles, cours d'adultes (2)
dans la commune de St Hilaire de Riez,
canton de Saint Gilles, arrondissement des Salles d'Allier,
département de la Vendée.

Je fais cette déclaration en conformité de l'article 37 de la loi du
30 octobre 1886.

En foi de quoi je signe la présente déclaration.

A St Hilaire de Riez, le 8 SEPT. 1914
SIGNÉ : La DÉCLARANTE
Fonteneau Augustine

Nous, Maire de la commune de St Hilaire de Riez, certifions que la présente déclaration
a été inscrite sous le numéro _____ au registre tenu à cet effet à la mairie, conformément à l'article 138 du
décret du 18 janvier 1887 et signée par le déclarant et par nous. En outre un exemplaire de la sus-dite déclaration
a été affiché ce jour à la porte de la mairie et trois autres requis par la loi ont été remis à la déclarante.

Le registre est signé :

La DÉCLARANTE
Fonteneau Augustine

LE MAIRE,
Blanc

9 SEP 1914
Déclaré receu
Vait à la mairie de St Hilaire de Riez, le 8 SEPT. 1914
La DÉCLARANTE
Fonteneau Augustine

LE MAIRE,
Blanc

Pour copie certifiée conforme, à Saint-Hilaire-de-Riez, le 8 SEPT. 1914
LE MAIRE,
Blanc

Cachez de la Mairie.

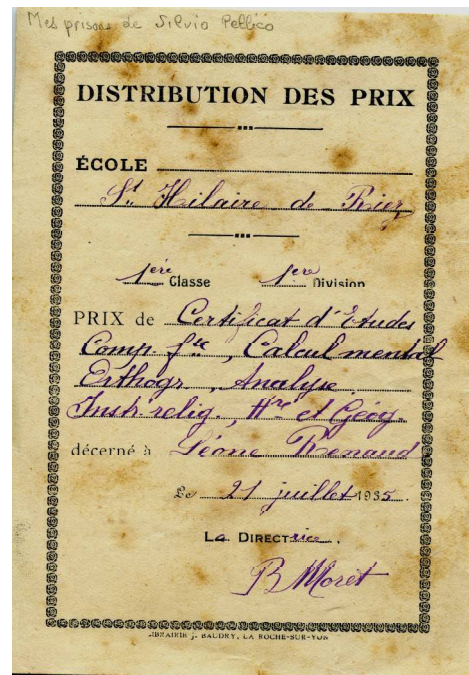
(1) Garçons ou Filles.
(2) Et classe enfantine pour garçons, filles ou mixte.
(3) Nom et prénoms.
(4) Nom et prénoms du père et de la mère.



Coll. privée - Cliché année scolaire 1930-1931, Mlle Jousseume et ses élèves. L'institutrice était religieuse mais à cette époque, elle n'avait pas le droit de porter une tenue religieuse.



Coll. privée - Photo souvenir d'école, 1907-1908 : Alexina Moreau, 8 ans, mère de Clément Gauvrit.



Coll. privée - 1935, diplôme du certificat d'études de la mère de l'auteur, 13 ans.



Coll. privée - Démolition de l'école privée des filles en 1985.

2 - L'école des garçons de la paroisse

Il ne semble pas y avoir eu d'école libre de garçons avant 1937 car, toujours selon le curé Durand :

« La création de cette école est toute providentielle. La chose paraissait impossible : vu le manque de ressources dans une population peu fortunée. Au cours d'une réunion..., le projet fut abordé mais sans conclusion prochaine. Une dizaine de jeunes gens et d'hommes mariés se mirent en mesure d'étudier le projet pour le réaliser. Mr le curé leur promit une modeste somme : vingt mille francs environ... ». En réalité, par manque de moyens, seulement une salle de patronage est envisagée.

Le projet d'une salle patronale se réalise

L'abbé Durand poursuit :

« Il fallait trouver un terrain. Mais où ? La Divine Providence donna la solution du problème et inspira à Mr Pierre Brémaud et à Mlle Jeanne Brémaud, sa soeur du bourg, d'offrir (pour 20 francs) une pièce de terre, située au « Grand Bourg » (rue du Marchais).

Le plan de la salle du patronage fut établi par Mr Louis Milcendeau, menuisier qui avait fait la maquette de la construction qui fut exposée à la réunion du premier de l'an 1936...

Le 20 Janvier 1936, commencèrent les travaux... Une souscription fut ouverte, puis de tous les coins de la paroisse on se rendit à la Pège sur les bords de la mer tirer des cailloux pour les transporter sur le chantier. Ce n'est pas exagéré que d'affirmer que plus de quatre-vingt mètres cubes de cailloux de mer furent conduits pour la construction. Des équipes de jeunes gens du bourg, de la Rive, de Loisson, pendant près de deux mois se relevant chaque jour, fabriquèrent plus de 2 500 parpaings. ... en un mot, toutes les bonnes familles catholiques voulurent contribuer d'une façon ou d'une autre à la construction de cette salle de patronage... »

Puis, d'une salle prévue, on en fait deux : l'école de garçons voit le jour en 1937

Le curé Durand continue son récit :

« Cette école, soutenue par les souscriptions des habitants et les ressources provenant des différentes oeuvres -kermesse, séances récréatives, quêtes-, s'ouvrit le 20 septembre 1937, sous la direction de Monsieur Jolly comme directeur. Elle débuta avec 44 élèves...

Son excellence Mgr Gustave Lazare Garnier vint la bénir le Dimanche 10 Octobre 1937... Les deux crucifix furent fixés au clou de chaque classe par Monsieur Henri Avrilla du bourg, insigne bienfaiteur des oeuvres paroissiales, appelé le saint homme tant il fait l'édification de la paroisse par sa foi et sa piété et son honnêteté !... »

Le curé conclut en expliquant combien la tension était grande entre les instituteurs laïques et monsieur le Maire.

La maison des instituteurs est construite après 1945 et lors des travaux d'agrandissement, un morceau d'emballage de ciment portant la signature des artisans est trouvé dans un parpaing de la cheminée.



Coll. privée- L'école privée des garçons mais restructurée depuis son origine - rue du 8 Mai, cliché 2011.

Messieurs Remaud (1945-1962) et Retailleau (1962-1993) ont succédé à M. Jolly le premier instituteur.

L'école s'agrandit d'une classe en 1953 et d'autres suivront. L'aménagement est fait de façon à pouvoir transformer les classes en une grande salle de spectacle grâce à des cloisons de bois amovibles. Les répétitions de la célèbre clique de musique, *La Joyeuse*, se faisaient là.



Coll. privée - Cliché pris sous le tilleul de la cour, 1967-1968, instituteur : M. Retailleau.

Réorganisation des deux écoles privées

La paroisse possédait donc une école des filles et une école des garçons. En 1970, l'éducation devient mixte et aujourd'hui, le bâtiment des filles est devenu la maternelle et le bâtiment des garçons celui de l'élémentaire. L'ensemble a été baptisé : *Le Marais Bleu*.

3 - L'école publique de garçons

Dès le début du XIX^e siècle, les registres d'état-civil nous révèlent les noms des instituteurs car ils étaient souvent témoins à la déclaration des nouveaux-nés ou des personnes décédées. Le premier mentionné est Gilles Gandemer, décédé en 1815.

C'est un très jeune instituteur qui lui succède : René Papon marié en 1812 à l'âge de 20 ans à Jeanne Barbereau. Il est né à Soullans d'un père forgeron. La famille s'installa par la suite à Châlans. Les relations avec M. le curé et la municipalité devaient être bonnes puisqu'en 1836 il est qualifié de chantre de la paroisse. Il a d'ailleurs fait toute sa carrière à Saint-Hilaire. Il décède en 1836.

En 1830, l'instituteur Charles Bret de *Loisson*, époux de Françoise Joli, décède à l'âge de 30 ans.

En 1836, Henri Collinet, célibataire de 28 ans, fils d'une famille très connue dans la région (voir page 22), avait déjà remplacé M. Papon.

En 1833, probablement suite à la loi Guizot, **la municipalité achète un terrain** (1000 francs) donnant place de l'église (voir plan page suivante). Le maire demande dans une lettre adressée au Préfet le 22 novembre 1833, une aide de 3 000 fr., « ... *somme indispensable aux premiers besoins de construction de notre école mutuelle* ».

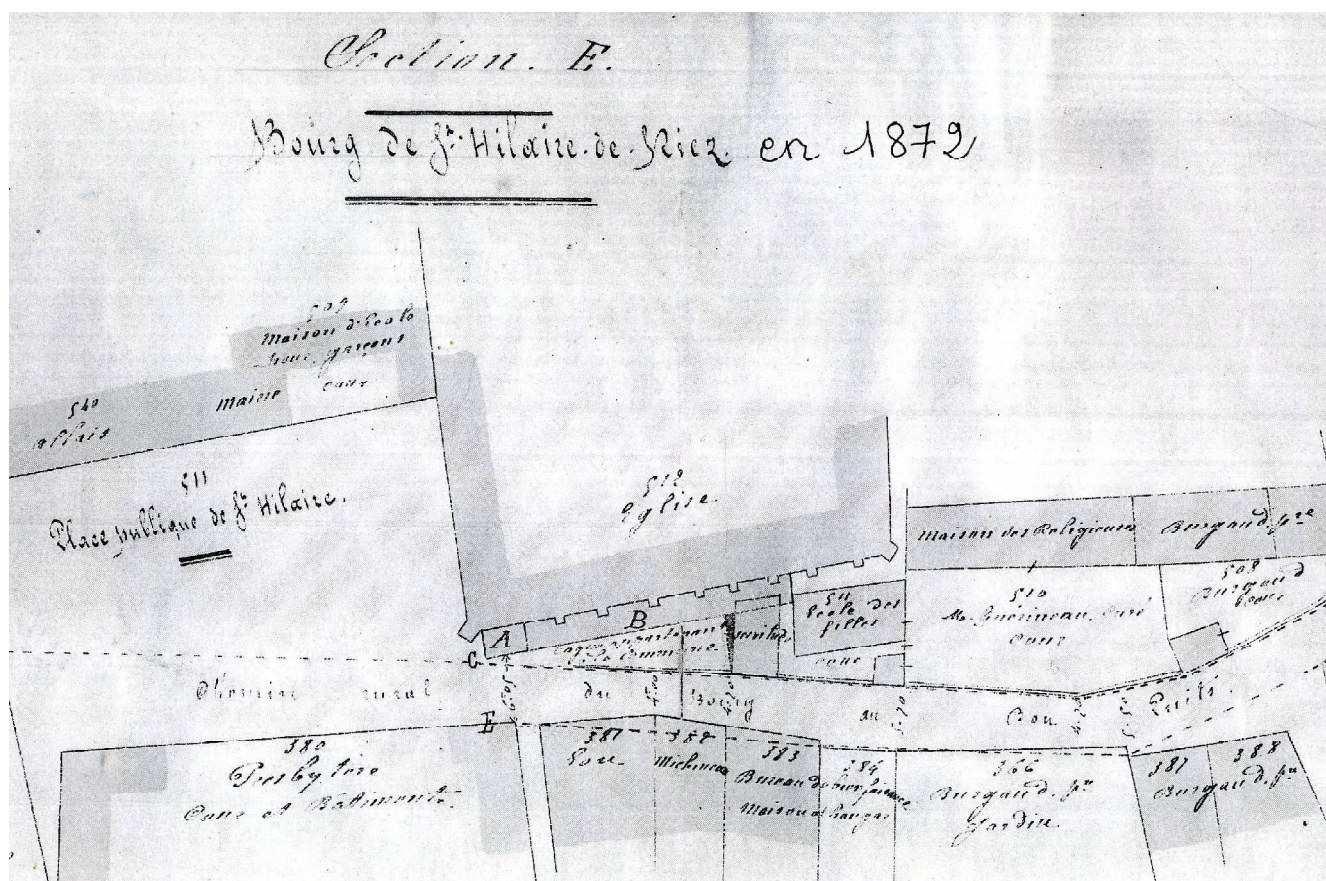
Le courrier de M. Collinet révèle d'autres détails : « *Notre oeuvre d'instruction gratuite est commencée de lundi dernier à la mairie en attendant que l'édifice s'achève. Nous y comptons 25 élèves et dans quinze à vingt jours ce nombre doublera. C'est tout ce que nous pouvons prendre jusqu'à ce que notre salle d'école soit prête* ».

Le 9 mars 1840, Henri Collinet donne sa démission, et c'est Pierre Verrière, qui a déjà exercé à Coëx puis à La Chaize-Giraud, qui est nommé instituteur par délibération du Conseil municipal du 9 mai 1840. Les communes riches ne se privaient pas d'appâter les meilleurs candidats en leur offrant des salaires plus élevés et des logements plus confortables. Pourtant, Pierre Verrière ne reste pas longtemps : il démissionne en août 1841.

Il est remplacé par René Baud « *vu les lettres de Mr l'inspecteur des écoles primaires de ce département qui constatent que le sieur Baud joint, à une instruction solide et suffisante, la meilleure moralité* ».

En 1852, le bail du logement de l'instituteur n'est pas renouvelé car le propriétaire veut l'habiter. Il n'y a qu'une seule habitation convenable, mais il faut l'acheter : la commune investit donc. Le maire, Louis de Goué est fier de son école : « *La salle d'école qui est une des plus belles, des plus vastes et des mieux meublées. Elle fut l'une des premières ouvertes dans les environs* ».

Nous retrouvons trace de cette école sur un plan d'archives de la commune de l'année 1872. Elle forme avec la mairie une sorte de U dont la cour intérieure est orientée place de l'église. Après désaffectation de l'école, la mairie et l'administration des PTT (facteur-receveur) y installeront leur bureau durant plusieurs années. Actuellement, après une transformation en 1923, suivie d'une reconstruction, le bâtiment sert d'annexe à la mairie.



En haut à gauche, la maison d'école pour garçons et la mairie et au sud de l'église, l'école (privée) des filles

Le 16 août 1877, les locaux scolaires étant devenus trop petits et vétustes, le maire, Pierre Barotin, après de nombreuses démarches administratives, obtient l'autorisation de construire une nouvelle maison d'école de garçons. Pour cela, la municipalité achète à Marie Fortin, veuve de Pierre

Moreau, demeurant au *Grand Virgourd*, un terrain situé au *Bardonneau*, le point le plus haut du bourg (angle des rues de *La Touche* et *Georges Clemenceau*).

Le plan de 1881 montre un bâtiment avec trois classes, un autre à étage pour le logement des instituteurs et une pièce pour la mairie, le tout avec des dépendances.

Une quatrième classe sera ajoutée en 1903. Nous pouvons voir encore aujourd'hui ces bâtiments occupés par l'école de musique, des associations et des locataires.



Coll. privée – Cliché de 1934 : une des classes de l'école de garçons – âge 7 ans ?
Le port du sarreau et des sabots à cette époque est vraiment flagrant.

4 -L'école publique de filles

C'est seulement en 1876 qu'un projet de construction d'une école publique pour les filles est à l'étude, mais il ne sera réalisé que beaucoup plus tard. En attendant, une maison de M. Morineau est louée : l'école compte 20 élèves en 1874, 19 élèves en 1889, donc pas d'augmentation en 15 ans. Cette situation s'explique peut-être par le fait que les parents préféraient que leurs fillettes aillent à l'école religieuse ou parce que la municipalité n'avait pas les moyens d'avoir une école communale.

Le bien fait de l'enseignement des filles est analysé en 1850 par René Rendu dans son « *Traité sur l'éducation des filles* » dont nous avons retrouvé quelques lignes citées dans le *Traité de l'administration temporelle des congrégations et communauté religieuses* écrit par A. Calmette, chef de Cabinet du Préfet de l'Hérault¹⁷ : « *La mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes. ... On l'a dit, et il faut le répéter, chaque jeune fille qu'on instruit devient, aussitôt qu'elle est mère, le moniteur de la famille. L'instruction d'un père ne profite souvent qu'à lui seul ; celle d'une mère se retrouve toujours dans la personne de ses enfants. Instruire les filles, c'est donc ouvrir une école au sein de chaque famille* ».

En 1903, le bail de location de l'école (400 francs en 1900) indique qu'elle était située également au *Bardonneau*, comme celle des garçons, et composée de « *8 pièces avec jardin et toutes ses aisances et dépendances* ».

¹⁷ Edition le Puy, imprimerie MP Marchessou, 1857, page 192.



Coll. privée – Séance photo dans la cour de l'école communale des filles - année scolaire 1912/1913.

C'est en 1912, que la municipalité fait l'acquisition de deux pièces de terre, dites *La Faix du Prieur*, face à l'école des garçons, coté opposé dans la rue Clemenceau. Elles appartiennent à Mesdames veuve Martineau et veuve Gibouleau et ses enfants. L'adjudication pour la construction de « *la maison d'école communale pour les filles* » a lieu en août 1913.

En septembre 1914, l'inspecteur primaire demande si l'école sera prête pour la rentrée d'octobre, mais la guerre 1914-1918 entraîne une interruption des travaux. En juin 1919, l'architecte réclame au maire du secours pour continuer les travaux. Enfin, en août 1921, l'inspecteur primaire invite le maire à faire procéder à la réception définitive et à lui communiquer la date d'occupation de l'école. La rentrée se fait en octobre 1921.



Coll. privée - Cliché année 1931 - Le temps de la pause repas : une salle de classe est transformée en cantine pour les enfants ne retournant pas chez eux. C'est l'hiver, le poêle est allumé et sert à procurer un plat chaud, probablement un potage. La grandeur des serviettes est à remarquer.

Au début des années 1970, les deux écoles publiques deviennent des écoles mixtes. Elles sont abandonnées suite aux constructions nouvelles : en 1974 l'école maternelle *Henry Simon* est inaugurée et l'école élémentaire en 1994.

Les anciens bâtiments des deux écoles sont occupés actuellement par des associations.



Coll. privée - En 1931 ou 1932, la fête de Noël à l'école publique.

5 - L'école de hameau de la *Fradinière*¹⁸

L'originalité majeure de cette nouvelle *maison d'école* c'est que, contrairement aux autres écoles publiques de la commune, elle n'est pas une oeuvre voulue et financée par la collectivité locale. En effet, elle a été bâtie sur ordre du Préfet de Vendée, représentant le pouvoir central, qui avait décrété en 1882 la construction de 50 écoles de hameau en Vendée. Le chantier a été financé par un crédit spécialement accordé par Paris, sur ordre du Ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry. Cette école était nécessaire compte tenu de l'éloignement des enfants des écoles du bourg et des difficultés de s'y rendre surtout l'hiver par des chemins boueux ou carrément inondés et nécessitant l'utilisation de *yoles*.

Dès le 14 juillet 1882, M. François Crochet, propriétaire à la *Fradinière*, et son épouse Catherine Guyon signent une promesse de vente d'un terrain de 20 ares pour la somme de 20 francs. La nouvelle école, composée d'une classe et de deux cours - une pour les garçons et une pour les filles - ouvre ses portes à la rentrée de 1883.

Quelques dates :

- 1887, l'instituteur demande la création d'une classe pour les filles mais reçoit un refus car il y a l'école libre et puis un projet d'école communale est à l'étude,

- 1895, subvention pour allocation due à la maîtresse de couture,

- 1900, ouverture d'une deuxième classe : une pour les garçons, une pour les filles. Pour diriger l'école, il est nécessaire de nommer un ménage enseignant et de remplacer M. Bobinet qui sera recommandé car « *ce maître continue à nous donner satisfaction. Je ferai tout mon possible pour lui faire attribuer en raison de ses charges de famille un poste de titulaire avec secrétariat* », écrit le 13 février M. le Préfet à M. le Maire de Saint-Hilaire.

- 1926, suite à la demande de l'instituteur et de l'institutrice et en accord avec les parents, la coéducation (classe mixte) est acceptée par le maire et son conseil, « *sachant qu'elle favorise les études* » (délibération du Conseil municipal),

¹⁸ Détail complet de sa création dans « *Les cahiers de Rié* », numéro 3.

- 1927, achat d'un poste cinématographique pour cette école et celle des garçons du bourg,
- 1930, l'association « *L'Hygiène par l'exemple* » offre 115 casiers vestiaires, puis 5 lavabos, 1 appareil de douches, 4 pommes, 1 chaudière, 1 pompe, 1 groupe motopompe. Le ministère de la guerre demandera si ce matériel a été détérioré durant l'Occupation allemande,
- 1933, achat d'un terrain pour agrandissement de l'école,
- 1935, arrivée de l'électricité.

Selon des documents et des témoignages allant de la création de l'école à l'année 1940, les instituteurs et institutrices donnèrent satisfaction tant aux élèves qu'aux parents et à la municipalité. Pour les enseignants, seulement 4 ans après sa construction, ils étaient confrontés à des problèmes matériels concernant l'état de l'école, comme en fait part l'instituteur Dorey :

- en 1886 : dans un local construit dans la cour, il est impossible de « *loger du vin, la porte d'accès étant trop étroite pour le passage d'une futaille* » et le jardin manque de protection « *contre les maraudeurs et les volailles* ».

- en 1888 : « *... l'eau a fini par percer les plafonds en plâtre à un tel point qu'il pleut dans nos chambres à coucher à un tel point qu'il nous est arrivé l'hiver dernier d'être obligé de sortir de nos lits, des carreaux dans les classes sont brisés...* ».

Selon quelques témoignages recueillis il y a plusieurs années, d'anciens élèves se souvenaient de Monsieur Grolleau, instituteur sévère, strict sur l'hygiène (lavage des mains, brossage des dents) mais dévoué. Les douches installées par lui-même pour les élèves, servaient aussi aux parents qui venaient le samedi matin.



Coll. privée, mauvaise qualité - Monsieur Grolleau instituteur, année scolaire 1931-1932 ;
sur le grand tableau, *Hymne à la République*, sur celui de droite, des notes musicales.

« *Pour financer les sorties, nous ramassions les escargots et les champignons pour les vendre aux particuliers, nous pêchions les sangsues pour le pharmacien : pour cela, nous allions dans les mares et attendions qu'elles se fixent aux jambes pour les attraper. L'instituteur organisait des pièces de théâtre, des kermesses...* ».

Et puis d'autres souvenirs qui sont les mêmes que dans les autres écoles : distributions du lait, de l'orange aux vacances de Noël accompagnée parfois de quelques boules de chocolat, d'un chausson ou pain au chocolat à la fin de l'année scolaire et puis *la remise des prix* à la fin des études pour les meilleurs élèves...



Coll. privée – Année scolaire 1946-1947, instituteur Monsieur Roger : animation.



Coll. privée – 1965 ? La classe de Mme Angibaud pose dans un cadre où la nature est présente.

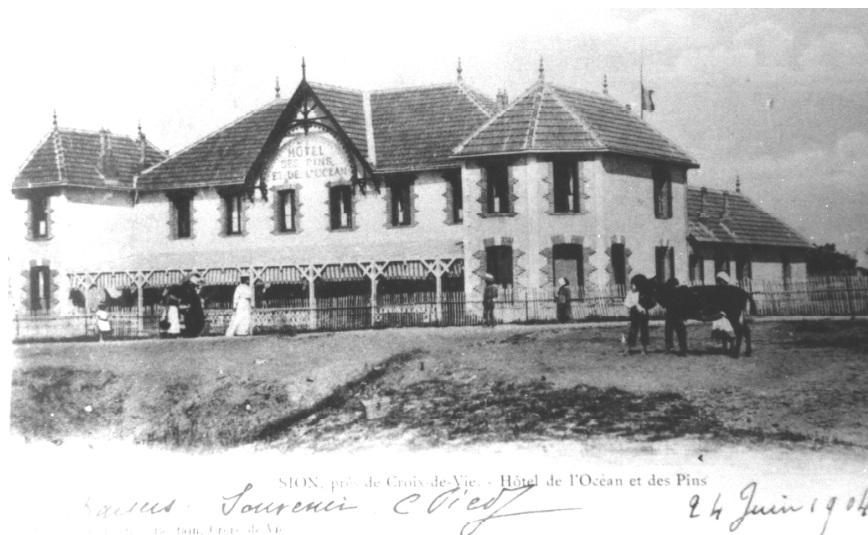
L'école de la *Fradinière* est devenue un superbe groupe scolaire mais, la veille de la tempête de décembre 2011, une mini-tornade lui enleva son toit.

6 - L'école de *Sion-sur-l'Océan*

Comme le secteur de la *Fradinière*, celui de *Sion-sur-l'Océan* et ses très proches voisins sont loin du bourg. Les habitants ont bien demandé, eux aussi, la création d'une école de hameau, mais n'ont pu en bénéficier n'étant pas éloignés de celles du bourg d'au moins 3,5 km.

En 1936, grâce à l'insistance de Pierre Avrilla de *Sion*, leur réclamation est prise en considération. C'est ainsi qu'il est prévu d'ouvrir un groupe scolaire à la rentrée de 1939, rue de l'Yser, non loin de la chapelle de *Sion*. En attendant, *Sion* voit sa première école s'installer pour trois ans au rez-de-chaussée de l'ancien *Hôtel de L'Océan et des Pins*, bâtiment baptisé aujourd'hui *Ancien Casino*, qui pouvait accueillir 80 élèves¹.

¹ Détail de son histoire dans « *Les cahiers de Rié* », numéro 5



Coll. privée - Edition Boutain, Croix de Vie, carte écrite en 1904.
 Sion près de Croix de Vie - Hôtel de l'Océan et des Pins -
 L'entrée dans les classes se faisait de ce côté ouest, là où se trouve la terrasse.

La réalisation de la nouvelle école a été très longue et compliquée par suite du manque de financement puis des événements de l'époque : la mobilisation de certains entrepreneurs et l'Occupation allemande.

C'est une imposante construction composée : d'un rez-de-chaussée où se trouvent une classe enfantine avec son coin propreté, son vestiaire et ses lavabos, une petite cantine pour les jours de mauvais temps, une classe pour les filles et une autre pour les garçons avec leurs vestiaires et leurs lavabos et deux préaux ; d'un étage avec deux logements ; d'une grande cour avec les w.c. Les entrées sont séparées pour les garçons et pour les filles. Chaque classe peut recevoir 36 élèves. Des douches et la chaufferie étaient prévues au sous-sol, mais compte tenu de la nappe d'eau découverte lors de la construction, le projet est modifié.

La rentrée des classes de 1939 a bien lieu dans le nouveau bâtiment, par contre, la construction des logements est interrompue, les entrepreneurs ne sont pas payés (en 1945 ils réclament encore).

L'instituteur Georges Brachet et l'institutrice Mlle Boucher trouvent des logements pour lesquels ils recevront une indemnité de la commune.

En 1940, les dépendances de l'école sont occupées par les Allemands (préaux pour les chevaux et une partie de la cours). Ces derniers, en août 1944, font évacuer les maisons en bordure de la côte dont celle de l'instituteur, *Ker Jehanne*. Selon un courrier adressé au maire, le propriétaire de la villa *Ker Providence* située à *Sion* a eu sa villa réquisitionnée pour l'instituteur et c'est « *sous la contrainte des Allemands que madame Morineau dût lui porter les clefs, encadrée par deux soldats armés* ».



Coll. privée - Cliché pris par les Allemands en 1944, peu avant leur départ.

En 1945, après la Libération, chacun veut retrouver ses biens. Monsieur Brachet refuse de retourner à *Ker Jehanne* et un conflit s'installe. Une autre solution doit être trouvée et ce sera la villa *La Pibole*, sise tout près de l'école, qui sera choisie (août 1946) par l'administration française.



Coll. privée - Ecole de *Sion* - Monsieur Brachet, en « blouse grise », et ses élèves en 1945.



Coll. privée - Ecole de *Sion* - Mademoiselle Pin et ses élèves en 1946.

Enfin, en juillet 1947, les logements sont habitables mais des travaux restent encore à réaliser : les matériaux et les finances (les dépenses sont à la hausse) manquent, des artisans démissionnent. C'est seulement en 1957 que les entrepreneurs recevront le solde de garantie.

En 1952, grâce à Mademoiselle Pin (cliché page précédente), directrice de l'école de *Sion*, la mairie de Villeneuve-Saint-Georges¹⁹ fournit gratuitement à la ville de Saint-Hilaire 40 tables d'écoliers suite à un changement de mobilier.

Au fil des années, l'école bénéficie d'aménagements, d'agrandissements. Depuis 1988, elle accueille seulement les élèves de l'élémentaire et suite à une proposition des élèves porte le nom de « *La Mer et le Vent* ».

A cette date, une école maternelle est ouverte près de la chapelle de Sion sous le nom de « Ecole maternelle publique *Robert Desnos* »²⁰

Effectif des écoles de Saint-Hilaire-de-Riez en 2011²¹

A la rentrée 2011, l'effectif scolaire chiffré à 703 élèves, se répartit ainsi :

Ecoles publiques *Henry Simon*, au bourg
 - Maternelle 66
 - Elémentaire 139

Ecoles privées *Le Marais Bleu*, au bourg
 - Maternelle 144
 - Elémentaire 89

Ecole publique *Robert Desnos* à *Sion*
 Maternelle 75
 Ecole publique *La Mer et Le Vent* à *Sion*
 Elémentaire 116

Ecole primaire publique *La Fradinière*
 Maternelle 28
 Elémentaire 46

Colette Gengoux

Annexe : Les bataillons scolaires, un épisode insolite de notre histoire de France.

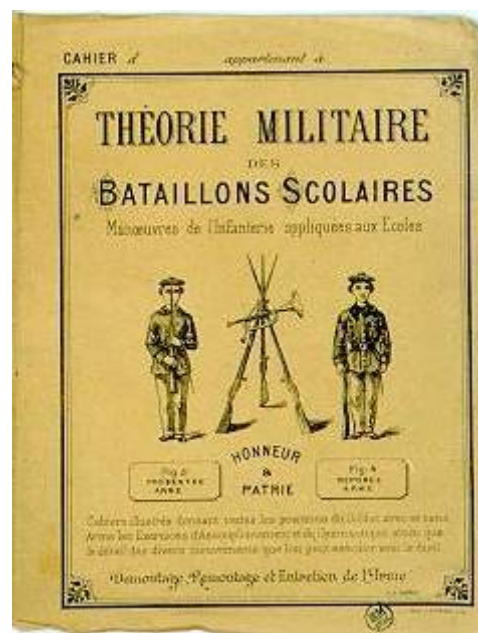
Après la perte de l'Alsace et de la Lorraine, en 1871, pour préparer la future revanche, Paul Bert crée en 1882, les Bataillons scolaires, au sein desquels les enfants de 12 ans et plus doivent se préparer à être soldats.

Il s'agit d'inculquer des rudiments de gymnastique, discipline et exercices militaires. Des cahiers sur la « théorie militaire » sont imprimées pour permettent aux instructeurs et aux instituteurs d'entraîner correctement leur troupe.

L'équipement est tout à fait militaire : un uniforme, qui copie l'uniforme des bataillons parisiens - le béret à pompon est emprunté aux marins- le fusil, le tambour et la trompette.

Cet entraînement sera arrêté en 1892.

Cliché Internet : Théorie militaire des bataillons scolaires, Bibliothèque municipale de Lille, fonds Humbert, XXXV, 207.



¹⁹ La ville de Villeneuve-Saint-Georges (Seine et Marne) a installé une colonie de vacances en forêt domaniale.

²⁰ Poète français et autres activités, né le 4 juillet 1900 à Paris et mort du typhus le 8 juin 1945 au camp de concentration de Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Il est enterré au cimetière Montparnasse à Paris.

²¹ Bulletin municipal, automne 2011.

LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE PITIÉ (1610-2010) A SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ

Voici 400 ans que la chapelle vieux cimetière, dresse la façade orientale vaste étendue des marais salés. Sa construction, en 1610, est due à des propriétaires de l'isle de Rié. Depuis cette date, la chapelle a fait l'objet de plusieurs restaurations dont la dernière s'est achevée en 2009.



Notre-Dame de Pitié, érigée dans le de son chevet plat (ci-contre) vers la truction, en 1610, est due à des propriétaires de l'isle de Rié. de plusieurs restaurations dont la

Elle se devait être belle pour fêter ses 4 siècles.

Les fondatrices

En 1610, l'isle de Rié appartient à celles que l'on appelle « les baronnes de Rié », c'est-à-dire à Marie de Beaucaire veuve de Sébastien de Luxembourg et à leur unique fille, Marie de Luxembourg, duchesse de Mercoeur, veuve également²². A cette date, elles reçoivent des rapports sur la gestion de leur domaine par le procureur fiscal en charge, Estienne Lugreteau.



B.N. de Paris – Marie de Beaucaire et sa fille

Origine et destinations de la chapelle

1 - Origine

Le premier document connu relatant l'origine de la chapelle Notre-Dame de Pitié est le procès-verbal²³ du curé Renaud rédigé suite à la bénédiction de la chapelle qui a eu lieu en 1843, après sa restauration. Il qui débute ainsi :

« Une chapelle, dont on ignore l'origine, existe depuis bien des années dans le cimetière de cette paroisse. Sa construction paraît plus ancienne que celle de l'église. On pense généralement que c'est le premier édifice religieux qui est été élaboré en St Hilaire qui n'était, il y a quatre cents ans (donc vers 1450 ?), qu'un village de Riez. Elle a dû servir longtemps de Chapelle Rurale aux habitants de ce village ».

Son histoire commence donc par un doute, d'autant plus qu'en 1882, M. Simoneau écrit dans sa « Notice sur la chapelle Notre Dame de Pitié au cimetière de Saint-Hilaire-de-Rié²⁴, que c'est : **« Sur la demande du vénérable curé J. Daulins²⁵ et de messire Ch. Judry, son vicaire, Marie, qui depuis la mort de son époux était dame titulaire de Rié, fit construire en 1610, au milieu du grand cimetière de Saint-Hilaire-de-Rié, la chapelle actuelle, sous le vocable de Notre Dame de Pitié ».**

La demande a eu lieu à la même époque que la restauration de l'église faite en 1609, date qui figure sur le contrefort sud de cette dernière. C'est la période où les propriétaires remettent en état leurs édifices religieux qui ont été endommagés au cours des guerres de religion successives que vient de connaître la France.

²² Leur histoire dans « Les cahiers de Rié », numéro 8.

²³ Archives paroissiales.

²⁴ Annuaire départemental de la Société d'Emulation de la Vendée – 1882 – 29^{ème} année – 3^{ème} série, volume 2, pp. 91-93.

²⁵ Jean-François Tessier, *Chronique de Saint Hilaire de Riez*, essai historique, 1981 : « L'orthographe Daulins sur la notice de 1882 est sans doute une erreur typographique. La famille D'Aulnis est bien connue en Bas-Poitou au XVI^{ème} siècle et disparaît au XVII^{ème} siècle. » - En 1640, un Mathurin Daulnis y est curé.

Toutefois, des éléments nouveaux ont été mis en évidence, en ce qui concerne cette date de construction, par Monsieur Billon, architecte patrimoine de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, dans son « étude préalable à la restauration générale de la chapelle » réalisée en 2004 :

« Nous ne contestons pas la date de 1610 pour la réalisation des murs pignon et du mur gouttereau Nord existant. Seuls les éléments en granit taillés et sculptés, portail d'entrée et baie occidentales, baie orientale, contreforts angulaires et chevronnières nous paraissent antérieurs. Et nous pouvons qualifier ces éléments comme un réemploi en provenance d'un édifice ruiné ».

C'est ce que nous verrons dans la partie restauration. Nous regrettons donc de ne pas avoir trouvé l'acte de création cité par Monsieur Simoneau car il nous aurait apporté certainement de précieuses informations.

2 - Destinations

La chapelle était à l'origine destinée à prier pour les défunts comme il l'a été demandé par les fondatrices. A chaque construction d'édifices religieux financés par les seigneurs, ces derniers exigeaient que des messes soient dites pour eux et pour leurs morts. Malheureusement, la aussi, les archives nous manquent, mais nous citerons celles exigées par les baronnes de Rié pour la chapelle *Sainte Croix* de Croix-de-Vie construite deux ans après sur les bases²⁷ de celle de Saint-Hilaire-de-Riez : trois messes par semaine, de *Sainte Croix*, de *Notre Dame*, de *Saint Sébastien*, particulièrement pour le repos de l'âme de son mari (ci-contre). Après la mort de Marie de Beaucaire, les prieurs de Saint-Hilaire-de-Rié y célébrèrent jusqu'en 1790, et tous les trente jours, une messe en leur honneur²⁸.



Musée Condé, Chantilly

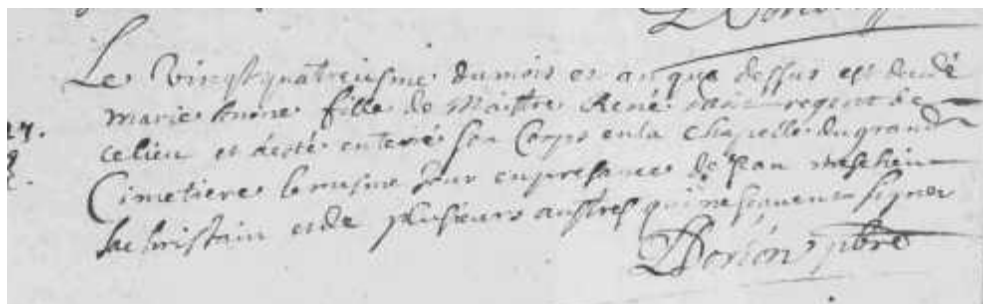
Pendant une période, de très jeunes enfants y étaient enterrés comme le relate M. Simoneau :

« Cette chapelle était le lieu de sépulture de la plupart des jeunes enfants des familles de Saint-Hilaire. C'est en 1620, qu'on y remarque la première inhumation, celle d'un fils de Louis Guesdon, sieur du Doyenné, et de dame Anthoinette Polly, son épouse. Quelques années après, en 1647, une fille d'Isidore Vincent, sieur de la Billourde, y reçut les honneurs de la sépulture. En 1650 et en 1690, plusieurs enfants de Nicolas Polly, seigneur de la Baritaudière, avocat au Parlement, et de Charles Violeau, sieur des Jonchères, y furent également déposés, ainsi que beaucoup d'autres dont l'énumération serait trop longue. Depuis 1720, on n'y fait aucune inhumation ».

Ce lieu de sépultures était destiné uniquement aux enfants des familles nobles, par exemple :

« Le vingt quatriesme du mois et an que dessus (24 août 1691) est décédé Marie Anne fille de Maître René Dant régent de ce lieu et hesté enterré son corps en la chapelle du grand cimetière le mesme jour en présance de Jean Meschin sacristain de plusieurs austres qui ne savent signer.

Dorion pbre »



Acte de sépulture du 24 août 1691 d'une fille de 7 mois du notaire, régent et chantre.

²⁷ Nous n'avons rien trouvé sur la fondation de la chapelle *Notre-Dame de Pitié*, à l'inverse de celle de Croix de Vie. En effet, l'acte de 1612 donne les détails de son édification qui aurait été réalisée sur le modèle de celle qui se trouve « dans le grand cimetière de Saint Hille ». Certains auteurs ont transcrit Saint-Gilles-sur-Vie ; nous pensons qu'il y a erreur car la chapelle de Saint-Gilles, qui tombait en ruines, a été détruite peu de temps après. Les deux édifices sont donc de la même époque et devaient se ressembler.

²⁸ Archives paroissiales.

Comme beaucoup de monuments, cette chapelle a souffert de la guerre et particulièrement lors de celles qui suivirent la Révolution de 1789 : des combats eurent lieu dans le cimetière en 1793, lieu de rassemblement des royalistes. Elle a servi un moment de magasin à fourrage.

Elle reste à l'état de ruine jusqu'en 1843, époque où elle est restaurée (voir page suivante).

Vers 1860, selon l'abbé Aillery, « *On y disait la messe, elle sert maintenant de but pour la procession* »²⁹.

En 1912, durant des travaux effectués dans l'église, la messe y était également dite mais les fidèles ne pouvaient pas être tous à l'intérieur.

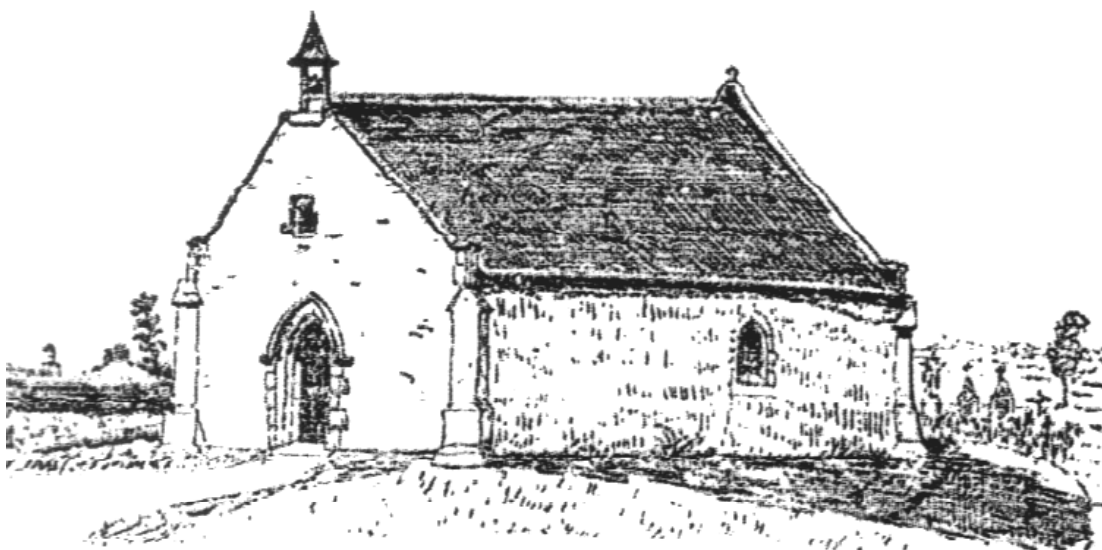
L'édifice a été remanié à plusieurs reprises, au gré des changements de fonction et d'affectation.

Avant les travaux de 2007, « *la chapelle servait de dépôt lapidaire au mobilier religieux en provenance de l'église paroissiale voisine, et de stockage de matériel d'inhumation pour le vieux cimetière* ».

Son architecture

En 1882, Monsieur Simoneau écrit : « *Bien qu'elle soit aujourd'hui dépourvue de tout ornement architectural, on reconnaît néanmoins que son style primitif était ogival* ».

A - Présentation extérieure et les différentes restaurations



La chapelle : orientation Ouest-Est

La première illustration que nous ayons de la chapelle est celle de 1937 parue dans le livre d'Henri Renaud de la Faverie : *Saint-Gilles-Croix-de-Vie et environs*³⁰. Elle venait juste d'être restaurée l'année précédente.

Les différentes descriptions sommaires retrouvées, nous montrent un monument rectangulaire dont les dimensions moyennes intérieures actuelles sont de 10m.59 sur 5m.43.

Elle est dite à chevet plat tourné vers l'Est, donc parfaitement orientée. En architecture religieuse, le chevet plat désigne l'extrémité d'une église, d'une chapelle... qui est droite donc sans abside -partie arrondie en hémicycle qui termine le chœur-.

²⁹ Abbé de Aillery, *Chroniques paroissiales* (lettre manuscrite), Canton Saint-Gilles-Croix-de-Vie)

³⁰ Henri Renaud de la Faverie, avocat, « *Saint-Gilles-Croix-de-Vie et environs* », Roche Jourdain, 1937, pp.94-96. Dessins inédits de A. Schell, ancien agent voyer et en retraite dit architecte.

1843, première restauration connue sous le curé Renaud et le maire Jacques Burgaud

Après une longue période d'abandon, c'est le curé Renaud, desservant de la paroisse de Saint-Hilaire-de-Riez, qui soumet à son diocèse en 1842, un projet de restauration (non retrouvé). Le 13 février 1842, il reçoit l'autorisation de son vicaire général.

Cette rénovation a créé un conflit entre le curé et la municipalité, à en croire l'extrait ci-dessous de la réunion du Conseil municipal du 17 septembre 1843³¹ :

« L'an mil huit cent quarante trois le dix sept septembre sur les midi, le conseil municipal de la commune de Saint-Hilaire-de-Riez, extraordinairement assemblé, en vertu de l'autorisation de Mr le sous-préfet des Sables d'Olonne en date du 13 courant.

Furent présents M.M. Péault, Averty, Bonnin, Morineau Pierre, Morineau François, Toubanc, Bremaud, Bonnin Nicolas, Moreau, Berthomé Paul, Moreau Etienne.

Mr le maire Président ouvre la séance en donnant lecture de la copie de la lette en date du 5 septembre courant adressé par Mgr l'Evêque de Luçon à Mr le curé de cette commune et tendant la dite lettre à obtenir.

1° de la fabrique un traitement pour le vicaire de la commune

2° à ce que le conseil municipal s'engage à faire un traitement supplémentaire, soit sur les fonds de la commune, soit par un boisselage.

La discussion est immédiatement ouverte.

1° Le conseil tout d'abord, reconnaît qu'il n'entre pas dans ses attributions, de s'occuper sous le rapport pécuniaire du traitement demandé à la fabrique ; cependant dans la position exceptionnelle ou peut se trouver plus tard la commune relativement à la fabrique, il croit devoir entrer du moins dans quelques considérations morales et de chiffres, qui feront ressortir la mauvaise administration des revenus de la fabrique, ce qui plus tard si cela continuait, nécessiterait de nouveaux sacrifices pécuniaires à la commune pour les réparations de l'église dont la charpente est en très mauvais état depuis longtemps et à laquelle l'on ne fait aucune réparation, les fonds sont employés malgré les murmures des habitants en choses inutiles ou en réparations à la cure.

En effet, cette année même, Mr le curé a jugé à propos de faire une dépense de 800 à 1000 francs à une vieille chapelle située dans le cimetière, laquelle était à peu près abandonnée parce qu'elle était et sera inutile ; Mr le curé a donné pour motif que c'était pour « dire des messes pour les personnes enterrées dans ce cimetière ; ce n'est pas au conseil municipal à rappeler à Mr le curé que Dieu est partout, et que les prières dites dans l'église, valent bien celles qu'il pourra dire dans la chapelle ».

Le conseil croit devoir signaler cette dépense inutile entre tant d'autres ; parce qu'elle a eu plus importance, mais rien ne peut arrêter Mr le curé dans ses dépenses lorsqu'il a résolu d'en faire. Plusieurs fois l'on avait réclamé un meilleur entretien de l'église et notamment l'achat d'une bannière pour les processions. Ces dépenses utiles ont toujours été ajournées sous divers prétextes ; pour employer l'argent en futilités, ou du moins en choses étrangères à l'Eglise.

Le revenu de la fabrique est de dix-huit-cents francs au moins, voila quatorze années ou à peu près que Mr le curé est dans la commune, ...

Le conseil soumet à l'autorité supérieure tant ecclésiastique qu'administrative, ces simples réflexions et il pense qu'il lui suffira de signaler ces abus pour qu'ils ne se renouvellent plus.... »

Nous avons page suivante, selon le registre de la fabrique en date du 21 novembre 1843³², les raisons de l'intervention de Monsieur le curé :

³¹ Archives municipales.

³² Archives paroissiales.

*Renaud desservant de la paroisse de St Hilaire de Riez
A Monseigneur Illustrissime et Révérendissime, Evêque de Luçon*

Une chapelle, dont on ignore l'origine, existe depuis bien des années dans le cimetière de cette paroisse. Sa construction paraît plus ancienne que celle de l'église. On pense généralement que c'est le premier édifice religieux qui est été élaboré en St Hilaire qui n'était, il y a quatre cents ans, qu'un village de Riez. Elle a dû servir longtemps de Chapelle Rurale aux habitants de ce village.

La bénédiction terminée, Monsieur l'abbé Garnier, curé de Bretignolles, du milieu du cimetière a adressé à un nombreux auditoire une touchante instruction sur le purgatoire, des larmes de pitié ont arrosées les cendres des morts. L'instruction finie, une messe solennelle a été célébrée dans la dite chapelle par Monsieur Viaud curé de St Gilles.

Signatures : *Renaud curé*
et les membres de la fabrique : *Guyon, Gibouleau, Peault, Morineau*

« La signification particulière du vocable de la chapelle, Notre Dame de Pitié, est un sentiment qui rend sensible aux souffrances et aux malheurs d'autrui. Des tableaux et des sculptures représentent Notre Dame de Pitié ou vierge de Pitié, ou Piéta, éplorée avec le corps du christ reposant sur ses genoux après la descente de la croix. On peut admirer dans l'église Sainte Croix de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, une Piéta œuvre du célèbre peintre local Charles Milcendeau, réalisé en 1895 et offerte par l'artiste à la paroisse ainte Croix, le jour du mariage de sa sœur ».



1896, deuxième restauration connue sous le curé Pierre Lelièvre et le maire Louis Marie Morineau

Lors des campagnes de restaurations successives, entre 1843 et les années 1970, son architecture d'origine a été peu respectée.

En 1896, la toiture, gravement endommagée, menace de s'effondrer et les murailles compromises depuis longtemps, ne tarderont à s'écrouler. Sur l'initiative de Monsieur le curé Lelièvre, une souscription dans la paroisse est ouverte. Avec le produit et l'aide de Monsieur Morineau, maire de la commune et entrepreneur dans les matériaux de construction, on fit une restauration très convenable³³.

1970, troisième restauration connue sous le curé Jean Merlet et le maire Louis Caiveau

Dans les années 1970, Monsieur Marc Barreteau, menuisier charpentier, a réalisé l'actuelle voûte en berceau avec des lames de tillage industrielles ainsi que la charpente, constituée de lambourdes assemblées par clouage, formant fermes. Monsieur Amédée Béthus a refait entièrement la couverture en ardoises.

Le mur de la façade Sud, après effondrement, la pierre a été remplacée par une double épaisseur de parpaings de 15 cm et un vide d'air de 30 cm. Cet ensemble a été enduit avec un "riche" mortier au ciment³⁴.

2007/2009, dernière restauration sous les curés Papin puis Gaborit et le maire Jacques Fraisse

Une première phase de travaux a débuté en 2007. Elle comprend la réfection extérieure : reprise de la toiture en ardoise, des enduits, des menuiseries extérieures, des parties archéologiques modifiées, du traitement de la charpente et la création d'un clocheton.

La deuxième phase, commencée en 2008, concerne l'intérieur : remplacement des lambris, reprise des enduits, du sol, des baies et vitraux, installation de l'électricité et pour le mobilier : restauration du retable et de l'autel tombeau.

C'est seulement par la description faite en 1882 par Monsieur Simoneau, que nous avons les premiers détails de l'aspect de la chapelle. Nous allons les utiliser pour faire la comparaison avec ceux de Monsieur Billon relevés en 2004 et la restauration 2007-2009.

Le curé Renaud serait heureux de la voir restaurée de nouveau, et de plus à l'initiative de la municipalité.

Les travaux de restauration

A - Restauration extérieure



Coll. privée - Les quatre façades de la chapelle avant les travaux de 2007 : Sud-Est et Nord-Ouest.

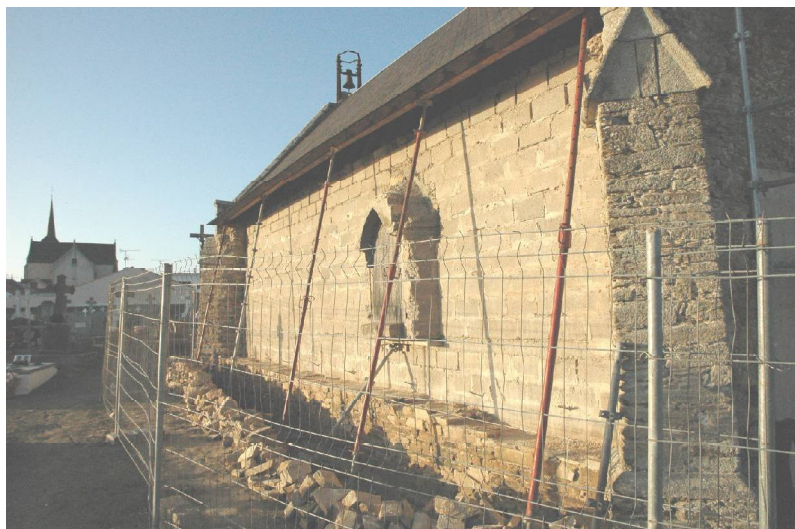
³³ Bulletin municipal de Saint-Hilaire-de-Riez – n°24 – Juillet 2006.

³⁴ dito

Les murs

Les murs extérieurs Ouest, Est et Nord sont constitués en maçonneries de pierres schisteuses vertes hourdées avec un mortier de sable argileux. Les anciens enduits ont été piochés puis remplacés et badigeonnés au lait de chaux grasse ocrée.

Le mur sud, refait en parpaing en 1970, est doublé d'un autre mur en maçonnerie de pierres avec la même finition que les autres.



Coll. privée - Mur Sud : le nouveau mur en cours d'élévation.

Ceux de l'Ouest et du Nord porte les traces de trous de boulin (ci-dessous) qui expliquent les techniques d'échafaudage des constructions anciennes.



Trou de boulin



Coll. privée - La chapelle « dévêtue » de son enduit, montre ses pierres schisteuses.

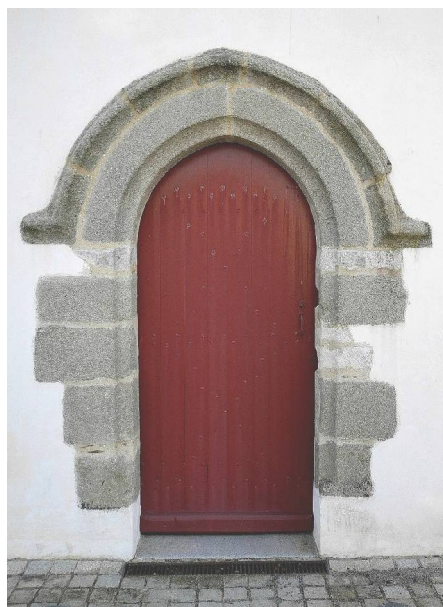
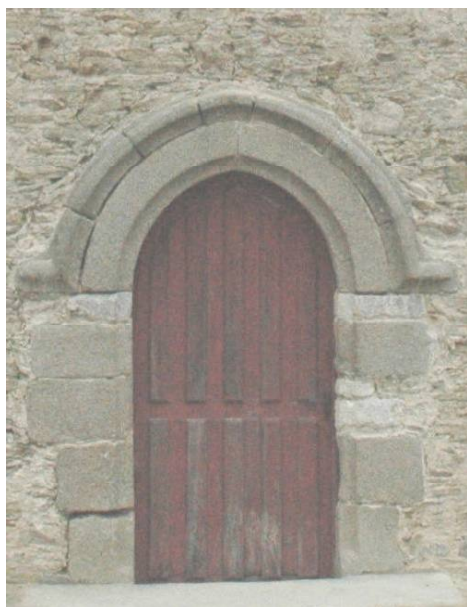
Les quatre contreforts dits « *hardis (?) et terminés en triangles* » par M. Simoneau, sont qualifiés de contreforts massifs angulaires gothiques dont les têtes sont constituées de glacis en granit.



Coll. privée - Contrefort gauche de la façade Ouest : avant et après restauration.

Le portail d'entrée positionné sur la façade occidentale, est composé d'un arc extradossé à deux rouleaux en granit, dont l'arc est brisé et légèrement surbaissé. Les piédroits formant jambages sont en assises de granit parementé à la pointerolle.

Quant à « ... la porte d'entrée qui était striée » qui n'est pas d'origine, elle a été remplacée par une menuiserie plus simple en lames de chêne bouvetées verticales d'inégales largeurs à joints vifs.



Une **nouvelle toiture** en ardoises H1 qualité Monument Historique a remplacée celle de 1970.

Le clocheton, qui n'était pas d'origine, surmontait la porte d'entrée :



1



2



3



4

1 - dessin 1937 par M. Schell,

2 - ce qui reste du précédent jusqu'à la restauration de 2007,

3 - il est remplacé par un fleuron en granit,

4 - la pierre sommitale Est conservée.



Un nouveau clocheton a été bâti. Il est composé de la chambre de la cloche formant beffroi surmonté d'une flèche.

Extraits de photographies privées.

Les baies « *depuis longtemps murées, étaient trifoliées* » nous dit M. Simoneau (ouvertes depuis). Elles sont appareillées en majorité de granit dont voici quelques détails relevés par M. Billon.

- **La petite baie axiale Ouest** est située au-dessus du portail d'entrée est d'allure romane. Elle est couronnée d'un linteau monolithe taillé en arc de cercle surbaissé. La menuiserie en bois, peinte en rouge sang de bœuf était remplie d'un verre blanc industriel martelé (cliché gauche).



Avant et après restauration

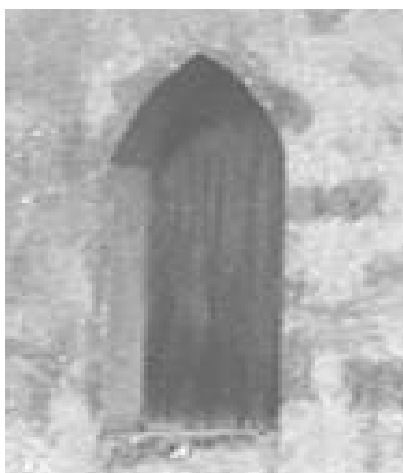
- **La baie Sud** a été reconstituée au moment de la construction du nouveau mur en pierre, avec une partie des claveaux en granit de la baie d'origine retrouvés au pied des fondations, à l'extérieur de la chapelle. Les parties lacunaires de cette baie ont été réalisées en calcaire pour bien marquer la différence entre les claveaux d'origine et les claveaux neufs.



- **La baie axiale du chevet plat oriental** est faite en partie haute d'un remplage (assemblage de pierres) trilobé ou tréflé, dont le lobe supérieur est un arc outrepassé (ou arc en fer à cheval) qui dessine un arc de cercle plus grand que le demi-cercle.



- **La baie Nord**, qui n'est pas d'origine, est surmontée d'un arc brisé qui se termine dans son extrémité supérieure par un arc infléchi (ou en accolade).



Les ébrasements de cette baie ont été réalisés en moellons de schiste avec un réemploi ponctuel d'anciennes pierres funéraires, parentées et réalisées en calcaire. On remarque d'ailleurs sur les jambages, la présence de graffitis dessinés à la pointerolle (ci-dessous), dont une ancre marine.



Coll. privée - Cliché pris sur les ébrasements de la baie Nord.

Les façades restaurées

Façades Ouest et Est



Façade Sud



Façade Nord



B - Restauration intérieure

La voûte

Selon M. Simoneau, deux styles se seraient succédés : « *Bien qu'elle soit aujourd'hui dépourvue de tout ornement architectural, on reconnaît néanmoins que son style était ogival. Ses contre-forts sont hardis et terminés en triangles ; ses fenêtres, depuis longtemps murées étaient trifoliées. Des rinceaux de feuillage, des modillons variés décoraient autrefois les chapiteaux qui supportaient une voûte formant le plein cintre* ».

En 2004, Monsieur Billon écrit : à la naissance de la voûte berceau ou vaisseau « renversé » lambrissée actuelle, est réalisée une corniche moulurée en bois sur laquelle s'appuie les culots des pieds des couvre-joints . Ce décor est positionnée sur les faces Nord et Sud. Ce voûtement dont l'arc est brisé est qualifié de style ogival.

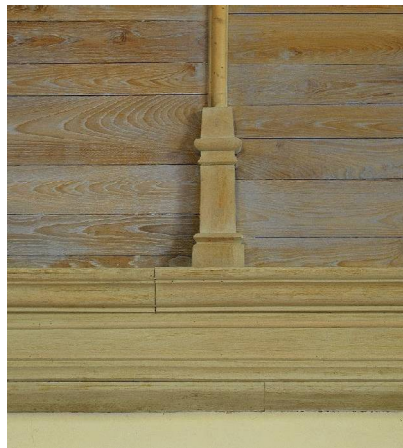


La voûte est badigeonnée avec un lait de chaux et des pigments bleus.

Les couvre-joints

les culots

et les corniches



sont peints d'un ton crayeux.

Les murs intérieurs

Monsieur Simoneau écrit :

« *La fresque du pignon Est, due au pinceau de M. Valeur, peintre-décorateur d'Angers, ne présente rien de remarquable. Elle représente le Jugement dernier* ». Nous serions très heureux de voir cette fresque aujourd'hui bien que M. Simoneau la qualifie de « rien remarquable ».

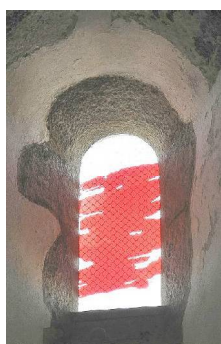
En 2007, on devinait des traces de peinture polychrome sur les jambages intérieurs de la baie axiale du chevet.

Tous les murs ont été recouverts d'un badigeon au lait de chaux ocrée.

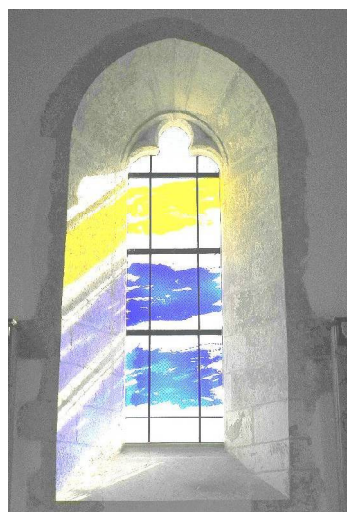
Les vitraux

Tous les vitraux sont réalisés dans un style que l'on peut qualifier de très contemporain.

Les vitraux restaurés

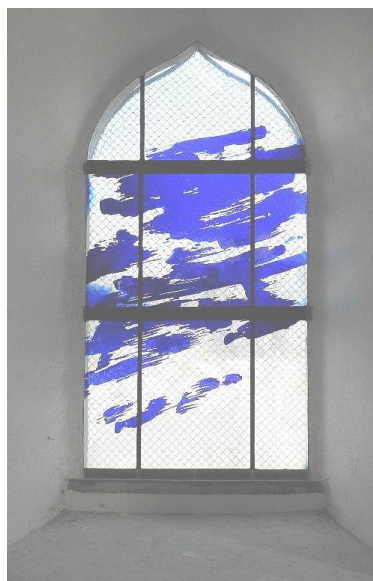


Vitrail Ouest.



Vitrail Est avant et après restauration.

Le vitrail Est était une combinaison géométrique appelée « bornes en pièces carrées » avec une vitrerie incolore dépolie comportant un filet d'entourage en verre violet. Il datait probablement de la première moitié du XX^e siècle.



Vitrail Nord avant et après restauration.
Coll. Photothèque de la mairie et Nature et Culture.



Vitrail Sud après restauration
avec les reflets du soleil.

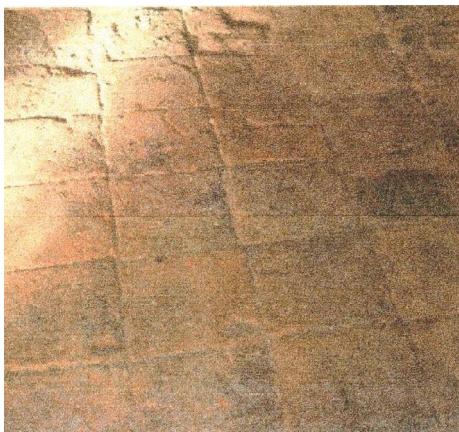
Le vitrail Nord était de même conception que celui de l'Est mais en verre non dépoli.

Le sol

La chape en ciment bouchardé existante recouvrait la totalité du sol puis différents niveaux de sol ont été découverts après un carottage :

- un dallage consistant en tomettes en terre cuite, datant probablement de 1600 environ,
- puis un sol fait de moellons posés sur un champ de dalles en schiste.

Aucun ossement de sépulture n'a été trouvé.



Coll. Privée - Les tomettes et leur réemploi central.

Les éléments de décors

Il y avait peu d'éléments décoratifs. Sur le pignon Est se trouvent deux retables situés de chaque côté de l'autel d'une extrême sobriété.

Derrière celui de droite apparaît une ouverture rebouchée où a été aménagé un placard avec ses étagères dont l'origine peut être, selon Monsieur Billon :

- celle « *d'un percement réalisé pour aménager un placard. Sa réalisation ne pouvant s'exécuter que par la démolition de la maçonnerie sur toute l'épaisseur du mur avec après coup un rebouchement formant le fond du placard* »,
- ou celle « *d'une ouverture desservant peut être un local secondaire voire une petite sacristie adossée au chevet* ».

Placard avant restauration.



En 1860, Aillery mentionne un tableau (non trouvé) figurant *Saint Sébastien* (soldat romain martyr en 305) et *Saint Blaise*³⁵ (médecin et évêque de Sébaste en Arménie, martyr vers 320).

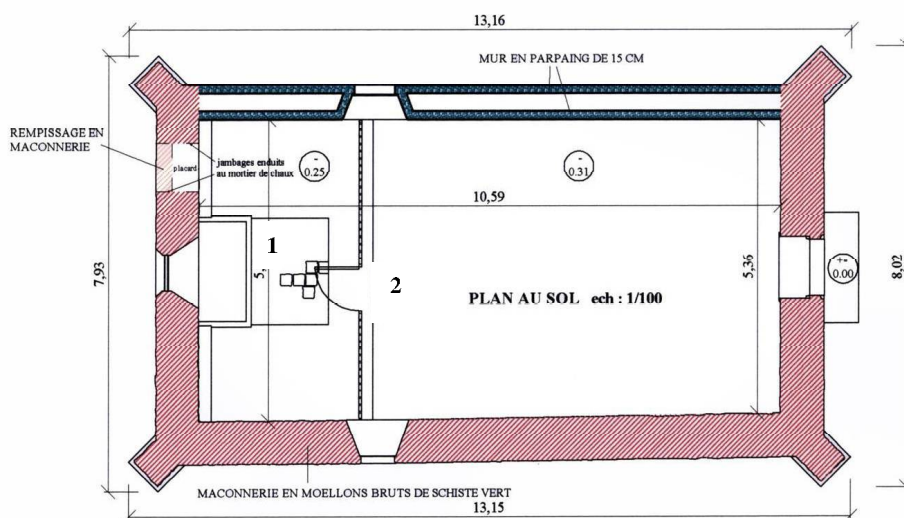
En 1882, se trouvaient :

- « *la statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus en ses bras, est une œuvre très commune,*
- *Deux culs-de-lampe supportent, de chaque côté de l'autel, deux vases en bois représentant deux réchauds allumés* ».

³⁵ Abbé Aillery, *Chroniques paroissiales*, Canton de Saint-Gilles-Croix-de-Vie (lettre manuscrite), vers 1860.

Le mobilier

Plan au sol du mobilier avant la restauration, orientation Est-Ouest

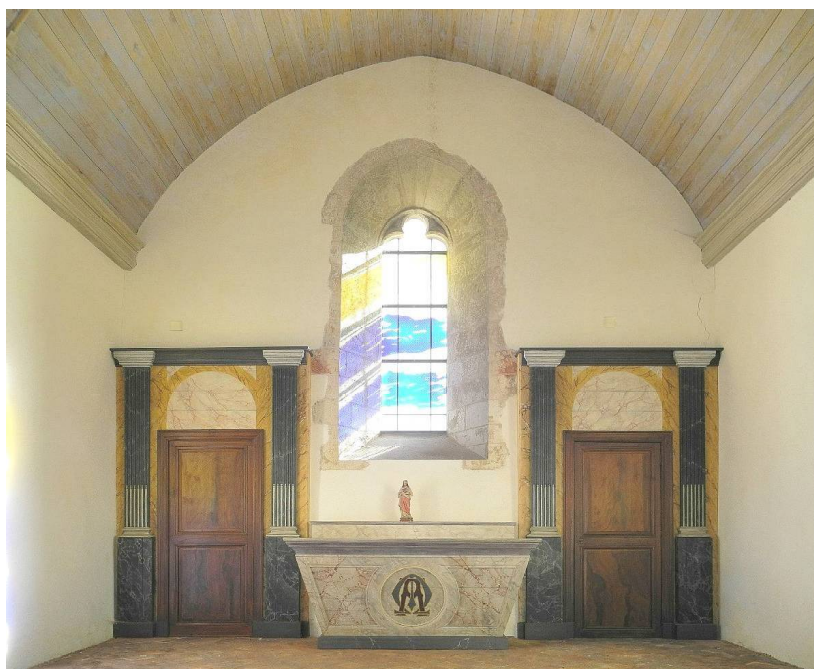


1 - l'autel tombeau sur son estrade,

2 - La sainte table très rudimentaire en sapin et son portillon.

L'aménagement intérieur actuel

Le pignon Est et sa baie

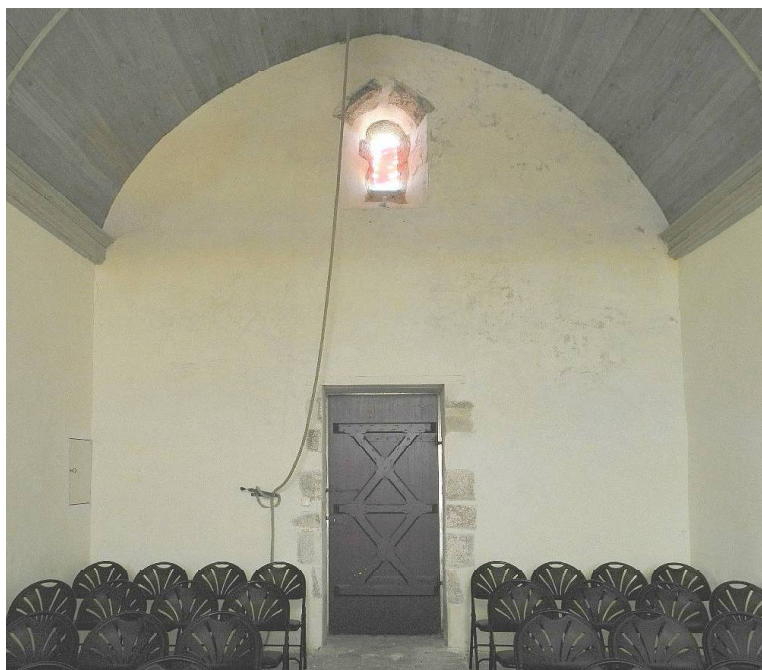


L'autel tombeau en bois avec la restitution du faux marbre.

Les deux retables de chaque côté faits de boiseries et peints en faux marbre sur leur ensemble.

La Sainte Table n'a pas été reposée pour faciliter une éventuelle utilisation de la Chapelle.

Le pignon Ouest



Sa petite baie axiale, son portail et la corde pour la cloche.

Cette dernière, placée dans le clocheton, a été réalisée par la fonderie Amédée Bollé du Mans et porte la date gravée de 1892.

Sa destination

La chapelle est équipée d'un système d'éclairage destiné à sa mise en valeur. Des visites guidées régulières ont lieu durant la saison estivale et lors de manifestations patrimoniales.

Conclusion

L'architecture de la chapelle est modeste mais elle n'en est pas moins d'une certaine qualité malgré les remaniements déjà effectués qui l'ont dénaturée.

Ses maçonneries serrées de pierres de schiste vertes présentent un certain intérêt ainsi que ses contreforts angulaires, son portail d'entrée, sa petite baie Ouest et la grande baie axiale du chevet Est.

La chapelle effectivement construite en 1610, a été enrichie, après coup, d'éléments en granit de récupération d'une ancienne chapelle (14^e siècle environ). Il persiste donc un doute sur la construction première de ce petit édifice.

Mais, 1610-2010, 400 ans certains d'existence de la chapelle Notre-Dame de Pitié.

Colette Gengoux avec le concours de
Monsieur Alexandre Billon

Bibliographie

Henri Renaud de la Faverie, « *Saint-Gilles-Croix-de-Vie et environs* », Roche Jourdain, 1897, pp.94-96. Dessins inédits de M. A. Schell, ancien agent voyer et en retraite dit architecte. L'ouvrage est nouvellement édité. Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée – 1882 – 29^{ème} année – 3^{ème} série, vol. 2. – « *Notice sur la Chapelle Notre Dame de Pitié au Cimetière de Saint-Hilaire-de-Rié (Vendée) - 1610* » - Pages 91,92 et 93 - Article signé « Simoneau ».

Registres paroissiaux - Archives Communales.

Vers 1860, *Chroniques paroissiales* (lettre manuscrite) – Canton de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, par l'Abbé Aillery.

Etude préalable à la restauration générale de la chapelle Notre-Dame de Pitié par Alexandre Billon.

Illustrations privées, photothèque de la mairie de Saint-Hilaire-de-Riez et de l'association Nature et Culture.

RACONTE-MOI TON QUARTIER : *Le Pissot* A SAINT-HILAIRE-De-RIEZ

L'auteur, lors d'une rencontre avec Madame Claudine Milcendeau, s'est laissé conter l'histoire du quartier du *Pissot* (le t se prononce) où elle est née en 1934.

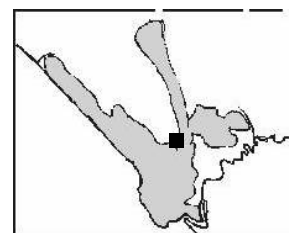
Elle nous a montré plusieurs pages qu'elle a écrites sur le vécu familial dans ce lieu. Nous voyant intéressé par son récit, Claudine a accepté de nous les confier pour rédiger un article. Muni de ces précieux documents, nous avons donc retracé une tranche de vie au *Pissot*.

Présentation du lieu

Situation

Le lieu-dit *Le Pissot* est situé à la jonction du cordon dunaire relié à Saint-Jean-de-Monts et de celui des *Mattes menant au Perrier*, donc sur les bords de l'ancien rivage de « l'île de Rié ».

Plus précisément, aujourd'hui, il borde le rond-point qui porte son nom et dont les routes nous dirigent vers le centre et la côte de Saint-Hilaire, Le Perrier, Saint-Jean-de-Monts et plus récemment vers Soullans et Challans (route construite dans les années 1850).



« L'île de Rié » après son rattachement au continent – *Le Pissot* ■

Toponymie :

Selon Jean-Loïc Le Quellec³⁶, *Pissot* est un terme qui désigne un lieu vraisemblablement situé près d'une source, d'une fontaine ou d'un ruisseau. Il apparaît une notion de faible débit.

Cela rappelle à l'auteur, la formule employée par une maman en s'adressant à son petit garçon : « *Vas faire ta pissotte* ». Cette expression rejoint l'étymologie donnée par le docteur Baudouin : « *le lieu-dit Pissotte a pour origine évidemment le même mot que pissottière ; allusion sans doute à ce fait qu'on s'arrêtait dans ces lieux pour boire et... !* ».

Quelques évènements dont ce lieu a été témoin

Si le sol de ce quartier de Saint-Hilaire pouvait parler, il aurait bien des choses à nous raconter. En consultant les archives, nous découvrons :

- que nos ancêtres les Gaulois y ont vécu car ils ont laissé des vestiges, tel qu'un *four à augets* pour la récupération du sel : « *Le gisement le plus méridional des "fours à sel" armoricains a récemment été découvert sur la commune de Saint-Hilaire-de-Riez en Vendée* ». (Revue 303, 85 Vendée, année inconnue). L'auget est un récipient de terre cuite dans lequel on versait la saumure dans la technique du briquetage. Il était ensuite placé dans un four pour permettre l'évaporation³⁷.

- que *Le Pissot* se trouve non loin du lieu-dit *Les Chaumes*, dans le quartier du *Bois Jucaud (Juquaud...)*, où a été découverte une station funéraire gallo-romaine (15 squelettes) datant de la fin du 3^e, début du 4^e siècle de notre ère, selon les écrits du docteur Baudouin³⁸.

- qu'il est cité en 1246 dans le cartulaire de l'abbaye de *Bois-Grolland* du Poiroux, Vendée.

- qu'une partie de l'armée de Soubise et du roi Louis XIII y est passée en avril 1622, lors de la bataille de Rié qui opposait catholiques et protestants³⁹,

³⁶ Jean-Loïc Le Quellec, docteur en ethnologie-anthropologie-préhistoire – *Dictionnaire des noms de lieux de Vendée*, Geste Edition, 1995.

³⁷ Nicolas Rouzeau, Ingénieur d'études au SRA, 1983 - L'exploitation du sel à l'époque gauloise. In : Document pour une archéologie en pays picton. Imp. M. Tessier. 1983. Saint-Hilaire de Riez. p. 7-14.

³⁸ Marcel Baudouin né et mort à Croix-de-Vie. Médecin, il a été maire de La Barre-de-Monts (Vendée). Passionné de photographie, il la met au service de l'archéologie, l'ethnographie, la médecine ou la botanique.

³⁹ *Les cahiers de Rié*, numéro 1

- qu'il était un lieu de passage *des bleus* et *des blancs* lors des conflits qui suivirent la Révolution de 1789,

- qu'en 1815, Louis du Vergier de la Rochejaquelein et son armée ont emprunté ce passage lorsque la Vendée a voulu se révolter de nouveau. Louis laissa sa vie au combat des *Mathes*⁴⁰, route du Perrier,

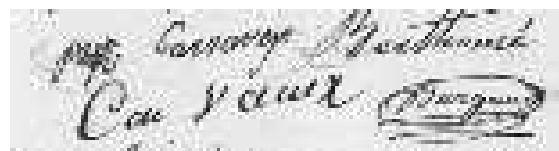
- que de nombreux habitants, sur les 1500 environ, sont passés par *Le Pissot* pour aller voir, en juillet 1828, la duchesse du Berry, Marie-Caroline de Bourbon-Cécile qui vint se recueillir sur la stèle de la Rochejaquelein, au lieu-dit la *Grenouillère*. Elle déjeuna à la métairie du *Pré aux Bœufs*. Elle était veuve du duc de Berry dont le descendant, le duc de Bordeaux, Henri V, pouvait prétendre à monter sur le trône. Elle a essayé de mobiliser le peuple Vendéen en 1832 pour défendre sa cause, mais en vain.

Témoignage de Mme Micendeau en 2011, avec des compléments de l'auteur de l'article

« Notre famille Caiveau est originaire du Perrier. Un couple d'ancêtres, mes arrière-grands-parents Caiveau-Baranger mariés en 1839, vit au Chenal à Saint-Jean-de-Monts. (né en 1813 Le Perrier et née en 1816 Saint-Jean-de-Monts) ».

Signatures du couple et des témoins dans l'acte de mariage de 1839

Pagot barrange Berthomé Cai vaux Burgaud le maire
Un frère, Louis Joseph Caiveau âgé de 30 ans, est témoin. Il est laboureur à Saint-Hilaire-de-Riez



Extrait de l'acte d'état-civil du registre de Saint-Jean-de-Monts

« Plusieurs enfants naissent au Chenal, dont mon grand-père **Louis**, Pierre, Aimé en janvier 1843. C'est lui qui donnera la souche hilairoise dans le quartier du Pissot.

Entre 1857 et 1861, mes aïeuls cités plus haut viennent s'installer à Saint-Hilaire-de-Riez au lieu-dit "Le Matron" situé au nord du Coin de Baisse (Besse), quartier plus connu. Nous avons pu suivre leur parcours grâce aux recensements des deux communes.

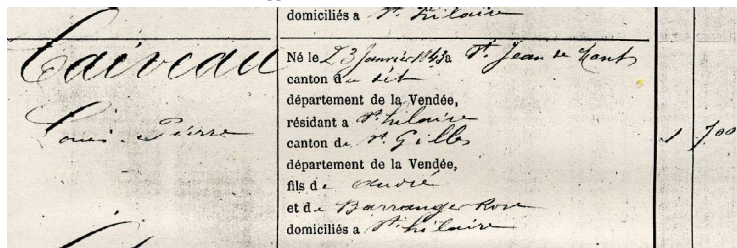
Quant à Louis, très tôt il quitte la famille. A l'âge de 13 ans, en 1856, il part travailler à la grande ferme Morineau du quartier d'Orouët où vivent 15 personnes, dont deux domestiques et une servante.

De cet ancêtre Louis, pas de photographie, seulement la mémoire orale qui est arrivée jusqu'à nous et quelques renseignements trouvés dans les archives communales.

Pour moi, l'histoire commence vraiment avec ce grand-père Louis, selon ce qui m'a été raconté.

En 1861, il est domestique chez deux frères Fortin, dans le quartier de la Pège (Peige) à Saint-Hilaire.

Puis, en 1863 ce jeune homme a 20 ans, il est arrivé à l'âge du service militaire. A cette époque, on pouvait être dispensé de cet engagement en payant une somme assez élevée, c'était "l'exonération". Pour beaucoup, c'était le recrutement d'office, comme on nous l'a raconté. Le jeune Louis, qui s'est blessé involontairement au doigt en fendant du bois, pensait toutefois y échapper ; mais pour les agents recruteurs, il était évident que la blessure était volontaire et donc il fut engagé sur-le-champ : "Bon pour le service".



domiciliés à St. Hilaire	
Né le 23 janvier 1843	St. Jean de Monts
canton de	
département de la Vendée,	
résidant à	St. Hilaire
canton de	St. Gilles
département de la Vendée,	
fil de	Caiveau
et d. Barrange Bar	
domiciliés à	St. Hilaire

Archives communales : Extrait des recrutements de la classe 1863 - 1,700 correspond à la taille de Louis

⁴⁰ Les cahiers de Rié, n°2

Nommé pour l'Algérie⁴¹ pour 7 ans (loi d'avril 1855), il partit en diligence de Saint-Gilles via la Motte-Achard, la Roche-sur-Yon. Puis, y avait-il un train pour rejoindre le port marseillais ? Peut-être, ou alors, de relais en relais, il arriva à Marseille pour embarquer en direction de l'Afrique du Nord. C'est la période de colonisation, puisqu'il racontait qu'il faisait des barges de foin comme chez nous et que cela "piquait" la curiosité des habitants ».

Durant cette période :

- la France est sous le gouvernement de Louis Napoléon III, empereur des Français (02-12-1852 au 04-09-1870) qui se rend en Algérie en 1865,

- en Algérie, le maréchal Marie Edmée Patrice Maurice de Mac Mahon (1808-1893) est consul de 1864 à 1870.



Louis Napoléon III



Mac-Mahon en 1870

Et Louis, où pouvait-il être, comment a-t-il vécu ces longues années loin des siens ? Nous ne le saurons sans doute jamais !

« Fin 1869, le jour de son retour, son père était à vendre quelques volailles au marché de Croix-de-Vie. Un de ses voisins lui dit :

- Louis, y vaïe de vor ton gas, l'est arrivai...

Vite le père fonce vers Saint-Gilles, et sur le pont, c'est le fils qui accoste le père :

- Bonjour, mon père.

Le pépé ne reconnaît plus son fils avec sa longue barbe de missionnaire. Pensez ! 7 ans après.

Puis, juillet 1870, la guerre Franco-Prussienne éclate, Louis doit partir. Il sert sous les ordres de ce même maréchal ».

Mac-Mahon a pris le commandement du 1^{er} corps de l'armée du Rhin mais il sera de courte durée car il est fait prisonnier par les Prussiens, de septembre 1870 au 15 mars 1871. Louis Napoléon III subit le même sort et le 4 septembre 1870, le Second Empire fait place à la Troisième République. Quelques mois après, l'Armistice est signé fin janvier 1871.

Du 24 mai 1873 au 30 janvier 1879, le maréchal sera Président de cette république.

« Je me souviens que dans le café tenu plus tard par ce Louis, mon grand-père, il y avait 2 pages de journaux, avec en gros titre le nom de Mac-Mahon ; elles étaient sous-verre dans un cadre mais nous l'avons perdu dans les déménagements ».

Nous comprenons ce que devait représenter Mac-Mahon pour cette famille.

« De retour, Louis n'a pas d'autre perspective pour vivre que de prendre un emploi en ferme. Puis, il ne tarde pas à trouver une épouse, Eléonore, Angèle Fortin née à Soullans mais qui exerce le métier de tailleuse à Saint-Hilaire et dont les parents sont décédés. Ils se marient en 1872, à Saint-Hilaire-de-Riez ».

A cette époque, les actes portent la mention de « étant à la maison commune » et non pas à la mairie. Nous avons vu plus haut que les parents de Louis ont signé leur acte de mariage. Par contre, dans celui de Louis et d'Eléonore, ne figurent que les signatures de trois témoins dont celle de Pierre Caiveau, un frère.

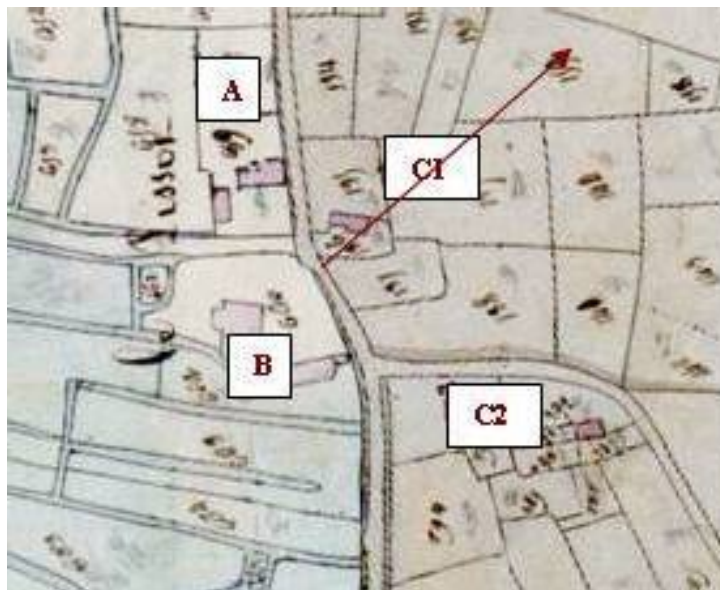
⁴¹La période coloniale en Afrique du Nord : 1830, prise d'Alger suivie de la colonisation quelques années plus tard.

« Ils eurent 7 enfants, dont 4 garçons. La vie commune de mes grands-parents commence au « Matron », avec les parents de Louis. Puis, c'est en 1878 qu'ils prennent la décision de créer une buvette au Pissot. Je raconte ci-dessous leur vie dans ce quartier ».

Quelques particularités sur les prénoms donnés aux enfants et l'écriture du patronyme

Deux filles naissent en premier de cette union et sont déclarées sous les mêmes prénoms : Marie, Rose, Eléonore. Alors, il a bien fallu les différencier. L'aînée est appelée Marie Rose et la cadette Eléonore. De plus, nous avons constaté que les quatre premiers enfants sont déclarés sous le patronyme Quéveau. On trouve aussi l'orthographe Quaiveau dans d'autres familles. L'origine serait Caheau, Cahveau ?

La vie familiale depuis l'arrivée au Pissot en 1878 jusqu'en 1955



Première vision connue du quartier du Pissot :

le cadastre napoléonien de 1830, ci-dessus.

Quatre grandes directions

Ouest : vers Saint-Jean-de-Monts

Nord : vers Le Perrier

Est : flèche de droite, futur chemin vers Soullans construit vers 1850

Sud : du bourg et de la côte de Saint-Hilaire vers *Le Pissot*

Un plan communal de 1846, nous donne une autre découpe du quartier :

A *Le Bois de Vincennes* : famille Guyon,

B *La Roussière* : famille Fortin,

C *Le Pissot* : deux propriétaires,

C1 Richard de Saint-Gilles-sur-Vie, future maison Caiveau,

C2 Chevalier de Saint-Martin-de-Brem,

les deux maisons à cette époque devaient donc être louées.

« Chez mes grands-parents, depuis 1872, la maisonnée s'agrandit et il faut certainement trouver un logement plus grand, un travail plus lucratif pour nourrir ce petit monde. C'est ce qui se produit en choisissant au quartier du Pissot, la maison de Monsieur Richard. Sur place, le couple a sans doute observé que ce carrefour est devenu très passant alors ! : "Si on installait une buvette" se sont certainement dit Louis et Eléonore. C'est ce qu'ils ont fait, car à la naissance de 1878, ils sont déclarés aubergistes, puis après fermier-aubergiste (Archives communales).

Il m'a été raconté qu'en 1890, ce grand-père Louis Caiveau était volailler, disons qu'il ramassait des volailles chez des petits particuliers pour aller les vendre à Soullans, Challans ou Croix-

de-Vie, avec sa carriole et son cheval. Dans beaucoup de maisons à cette époque, pour le transport, on avait seulement qu'une brouette. Il ramassait, vendait et payait les gens selon le cours du marché. Il était très estimé dans le pays. L'épouse tenait la buvette aidée des filles jusqu'à leur mariage ; elles faisaient aussi de la couture. Les impôts étaient payés soit en espèces soit par du temps de travail fourni à la commune, souvent à l'entretien ou construction des chemins dits aussi charraults ».

Les imposables hilairois en 1893

Eléments imposables	Nombre imposable	Tarif
Hommes	460	3 journées à 1,50 F = 4,50 F
Chevaux et mulets	87	3 journées à 1,50 F = 4,50 F
Anes	172	3 journées à 0,25 F = 0,75 F
Bœufs	128	3 journées à 0,70 F = 2,10 F
Vaches		
Charrettes	52	3 journées à 1,40 F = 4,20 F
Voitures suspendues à 4 roues	5	3 journées à 6,00 F = 18,00 F
Voitures suspendues à 2 roues	74	3 journées à 3,50 F = 10,50 F
Voitures suspendues à ânes	15	3 journées à 0,80 F = 2,40 F
Charrettes à ânes	96	3 journées à 0,50 F = 1,50 F

Archives communales de Saint-Hilaire-de-Riez

Il y avait assurément des vaches mais cette année-là, pas d'imposition.

Le foyer Caiveau est imposé sur : 1 homme, 1 cheval et 1 voiture suspendue à deux roues,- soit 19,50 frs réglés en temps de travail.

« Louis perd ses deux parents : sa mère en 1894 à la "Publaie" à l'âge de 78 ans et son père en 1899 au "Pissot", âgé de 87 ans.

Les enfants sont allés à l'école comme cela a été le cas d'Henri (né en 1888, Louis Pierre Henri), mon père, qui l'a quittée à 11 ans en 1899, son certificat d'études en faisant foi. A cette époque, il y avait l'école privée pour filles et l'école publique pour les garçons dans le bourg, ainsi que l'école mixte à la Fradinière.

En 1901, l'aîné des fils, Pierre (déclaré Quéveau), 23 ans, après son service militaire, commence avec un cheval et une charrette à faire la messagerie à la gare de Croix-de-Vie et de Saint-Hilaire. Il prenait les colis et les convoyait chez les propriétaires. Puis, avec trois chevaux, il continua son service de messagerie et la répurgation de Saint- Gilles- et-Croix-de-Vie (ramassage des ordures).

Vers 1910, les deux autres fils, Henri mon père, 22 ans et Louis, 17 ans, restés au Pissot, se mirent à faire le commerce du foin. Ils achetaient aux particuliers ce qu'ils avaient en trop pour fournir les commerçants et les entreprises pour nourrir leurs chevaux.

Le commerce des deux frères augmenta avec la guerre de 1914, il fallait fournir l'armée. Gros clients aussi, les américains qui avaient un camp au Champs Gaillard vers la plage des Demoiselles. A cette époque, le Pissot était d'une grande activité. Dans les écuries il y avait entre 10 et 15 chevaux qui partaient tous les matins avec des chargements de foin, ou vers les carrières pour transporter la pierre extraite à la carrière du Fenouiller, pierre qui servait à la construction des maisons et aux dallages.

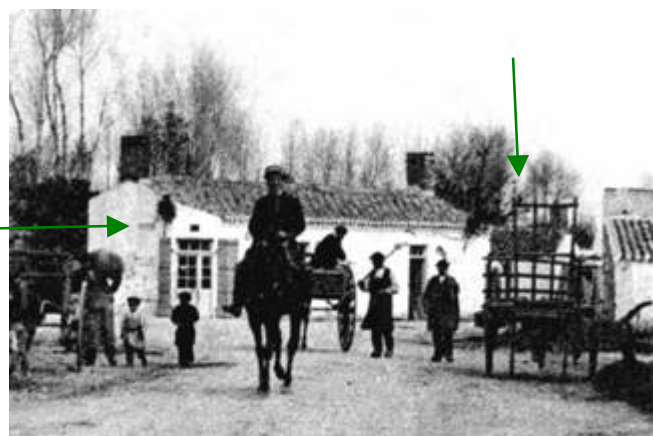
La carrière de Brem-Brétignolles sera rattachée à l'entreprise quelques années plus tard avec l'arrivée du chemin de fer. Cette pierre servira à la construction mais plus spécialement à l'empierrement des routes. Le foin était stocké en immenses barges dans les chaumes de Buette, en attendant d'être vendu. Les principaux clients : la ville des Sables d'Olonne qui comptait une centaine de chevaux pour le ramassage des ordures, les charbonniers qui livraient aux particuliers le charbon pour le chauffage, la cuisine. Trois fois par semaine plusieurs charrettes montaient aux Sables et à Aizenay. En revenant d'Aizenay, ils passaient par Grand-Landes, Palluau charger des genêts qui servaient à allumer les fours des boulangers. Tout cela, pour les rouliers, bien sûr à pied avec des sabots de bois.



Entrée du Pissot en 1913, en arrivant du centre de Saint-Hilaire de Riez.
 Coll. privée : carte postale adressée le 20-07-1913 - « Le Pissot - St-HILAIRE-de-RIEZ - Bifurcation des Touristes
 Edition Lucien Amiaud, 18, Rue de l'hôtel-de-ville, Sables d'Olonne – N°4028

La maison figurant sur le cadastre de 1830 est cachée par la charrette et la construction plus récente où la famille Caiveau s'est installée et ouvert la buvette. Il n'y avait pas d'enseigne.

Sur son cheval, le cavalier en uniforme : la maréchaussée ?

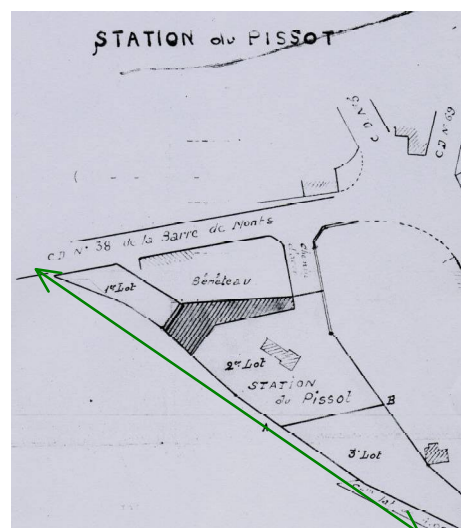


« Le travail des carrières, travail pénible pour les hommes et les chevaux tel que sortir de l'eau et de la boue ces tombereaux lourdement chargés. Pour cela, il fallait atteler 4 chevaux pour arriver à sortir de ce borbier. Beaucoup de chevaux sont passés par l'entreprise.

En juillet 1923, la venue de la ligne métrique du tramway, le long de la côte de Croix-de-Vie à Bourgneuf-en-Retz, puis de Croix-de-Vie aux Sables-d'Olonne en avril 1925, soulagea quelque peu le travail. Il fallait toujours charger les wagons, les décharger de ces pierres qui avaient été concassées et les amener sur le chantier. Lorsque le chantier longeait la voix ferrée, on détachait le wagon sur place. Il faut vous dire que cette carrière se trouvait sur le parcours du petit train. Il y avait une voie de garage avec des wagons qui étaient en attente. Le train les prenait et les amenait à la gare du Pissot, (habitation maintenant) où là, la pierre, une fois chargée dans les tombereaux, repartait sur les différents chantiers. Cette ligne s'est arrêté fin septembre 1949 pour le transport des marchandises et un an plus tôt pour celui des voyageurs : plus de train d'plaisir cher aux "baigneurs", plus de p'tit train, plus de tortillard. A la même époque, des lignes de cars Citroën sont mises en service, dont une vers Nantes. Quelle belle aventure d'aller à Nantes et aussi que de péripéties, mésaventures... ! Nous étions dépositaires pour les colis et bénéficions d'une réduction pour les voyages ».



Coll. privée - Extrait d'une carte postale montrant le « p'tit train » sur la Corniche Vendéenne avec son panache de fumée et les voyageurs sur la plate-forme.



La station du Pissot partagée en trois lots pour sa mise en vente. - En vert, la ligne du tramway. Archives communales

En 1925, un recensement des véhicules et des chevaux était obligatoire sur le plan national. Il relevait des services des armées. C'est ainsi que dans les archives communales, nous avons trouvé que les deux frères Caiveau possèdent une entreprise de roulage ayant une voiture immatriculée 9574 L 8, d'un état médiocre; Pierre Burgaud épicier au Pissot est aussi propriétaire d'une voiture de tourisme d'un bon état, numéro 3703 L 7. Quant aux animaux ils sont au nombre de 12 : 1 mullet, 3 hongres⁴⁰ et 8 juments d'après le document ci-contre.

« Un clin d'œil à Roulette, jument poulinière, dont j'ai entendu dire qu'elle avait le beau rôle : transporter les patrons pour surveiller les chantiers, les femmes pour les sorties dans la carriole avec des roues caoutchoutées. Une bête superbe, vive, et qui démarrait « au quart de tour ».

Mes parents se sont mariés en 1912 et c'est en 1925 que ma mère dite "la mère Delphine", ou "la Morelle" de son nom de famille Moreau remplacera sa belle-mère dans la buvette. Cette dernière, donc ma grand-mère, était, me disait-on, une "maîtresse femme" ayant bien le sens des affaires.

Dans les années 1927-1928, l'entreprise a participé à la construction des routes de Croix-de-Vie et de l'ancienne route du bourg à Sion, en passant par les moulins des Guérets.

DÉNOMINATION DES PROPRIÉTAIRES.		SIGNALEMENT DE L'ANIMAL.			
NOMS ET PRÉNOMS.	PROFESSION.	SEXE. (Mettre l'initiale de l'animal.)	ÂGE.	TAILLE. (en centimètres.)	ROSES ET PARTICULARITÉS
(Par ordre alphabétique.)	(Ajouter, si cela est nécessaire, le lieu d'établissement dans la commune.)	(Mettre l'initiale de l'animal.)	(Mettre l'initiale de l'animal.)	(Mettre l'initiale de l'animal.)	(Si un propriétaire possédant plusieurs animaux les désigner à l'écartement par des lettres, les initiales des noms ou des chiffres.)
Beniteau Louis	Compt. Le Pissot	M	8	155	bai chat pel. 2 Traces BP etails Coquette
d°	d°	M	7	158	h. m. t. Margot
Beniteau Clement	Compt. Le Pissot	H	12	155	h. m. t. q. q. h. T. Jupon
Burgaud Pierre	Le Pissot	H	6	164	roux Mouson
Caiveau Jéan	Entrepr. de roulage Le Pissot	M	5	155	gris pomm. Bretagne
d°	d°	M	7	155	gris pomm. Rosette
d°	d°	H	6	165	gris pomm. Bayard
d°	d°	M	13	170	Blanche Fauvette
d°	d°	M	9	150	rouge Charlotte
d°	d°	M	7	163	rouge Poulette
d°	d°	M	7	163	bai pel. BPD Roulette
d°	d°	M	6	160	noir Coquette

⁴⁰ Cheval castré

Nos parents dirigeaient les travaux sous la surveillance des ingénieurs des Ponts et Chaussées, on mettait de la pierre, de la terre, on arrosait et le gros rouleaux qui lui aussi marchait à la vapeur, consommait beaucoup d'eau, passait et repassait pour tasser tout ça. Le conducteur de cet engin suivait les chantiers. Sa famille l'accompagnait dans une roulotte qu'il attelait à l'arrière de la machine pour les déplacements. C'était une attraction pour les enfants qui enviaient ces gens qui voyageaient et vivaient autrement.

Parlons aussi du gravier retiré à la côte, pris sur la plage chargé dans les tombereaux tirés par deux chevaux et acheminé en bordure de route. Ces graviers servaient pour la maçonnerie, on commençait à découvrir le parpaing pour la construction.

En 1930, le premier camion est arrivé. C'était un camion à bandage, avec des chaînes. Ce n'était pas les pneus d'aujourd'hui, il n'y avait pas d'excès de vitesse. Il remplacera petit à petit les chevaux pour les longs trajets. Le premier chauffeur est un monsieur de Challans.

Un engin plus moderne est arrivé en 1936. Gustave Bernard sera le chauffeur attitré. Il fallait toujours charger et décharger à la main.

Vers 1930, les deux frères font l'acquisition de 2 botteleuses ; c'était deux grandes machines de 7 à 8 mètres de long actionnées par une chaudière au charbon.

Le foin mis en vrac au départ arrivait pressé et bottelé à la sortie. Ces bottes approchaient les 50 kg, les hommes les attrapaient avec des crochets et les entassaient dans l'immense hangar : une réalisation exceptionnelle. C'était une très belle charpente, d'une hauteur impressionnante, du bel ouvrage.

Avec ce système de foin bottelé, il devenait plus facile à convoier par le train. On le chargeait à la gare de Saint-Hilaire, et il partait vers différentes destinations, surtout pour les besoins de l'armée mais aussi vers Albi et en Suisse, à Bâle. Près du hangar, il y avait le pont-bascule pour la pesée de toutes ces livraisons.



Ci-dessus le hangar en construction en 1924. La flèche que l'on aperçoit à gauche est ce que l'on appelle une chèvre qui a servi au montage. Et, voici la maison de 1830, près de laquelle était le pont-bascule, et un pignon de la buvette. Parmi les personnages se trouvent les ouvriers, les responsables des travaux et leurs épouses. A gauche, un tombereau est chargé de pierres concassées ».

La chèvre est un appareil de manutention et de levage composé le plus souvent de trois poutres (tripode), appelées *hanches*, disposées en pyramide triangulaire dont le sommet soutient une poulie dans laquelle passe une corde ou élingue manœuvrée à l'aide d'un treuil.

«L'électricité fait son apparition vers 1935. L'activité du foin a cessé cette année là, il est donc resté celle des travaux publics. Mais en 1939, mon père décède et ma mère exploite seule à la buvette.

Durant l'Occupation allemande de la dernière guerre, nous avons connu la réquisition, c'est-à-dire que le hangar et le pont-basculé ont dû être mis à la disposition de l'occupant. Les botteleuses restées dans le hangar ont repris du service. Les cultivateurs étaient dans l'obligation d'apporter une part de leur récolte de foin pour les chevaux. Les charrettes arrivaient, passaient sur la bascule pour la pesée. Le foin était ensuite pressé et entassé dans le hangar. La nuit, il y avait des rondes pour surveiller ; l'occupant avait obligé le maire à désigner des équipes pour cette corvée. Et nous gamins, on jouait parmi les bottes, insouciantes.

Le pont-basculé est cédé à la commune qui l'installe de l'autre côté de la route. En 1952, Clément Bénétteau en était le gérant communal.

C'était la vie de nos parents et grands-parents. On se levait tôt le matin à 4 heures et demie et il fallait donner l'avoine aux chevaux avant l'arrivée des rousiers. Les femmes se levaient à 5 heures pour traire les 6 vaches, préparer les musettes pour tous ces hommes.

On tuait 4 cochons par an pour le lard et la charcuterie, on salait des barils de sardines pour l'hiver, on ramassait des kilos d'haricots qui cuisaient chaque jour au coin du feu. Tous ces gens appréciaient la soupe au retour de la journée.

Les 35 heures on ne connaissait pas, on travaillait tard le soir et tous les jours de la semaine. Avant de rentrer, il fallait s'occuper des chevaux. Même le dimanche matin, il fallait encore s'occuper d'eux. La matinée se terminait par le casse-croûte.

Mais le dimanche soir, plus personne, alors les fils de la maison étaient obligés de laisser les copains et copines au bal pour revenir soigner les bêtes.

Quant à la buvette, donc tenue seule par ma mère depuis 1939, elle a fermé ses portes en 1954, j'avais 20 ans. Cette buvette était un point de rencontre, outre les clients de la semaine, les dimanches après-midi les anciens du quartier venaient faire leur partie de cartes : alouettes, coïncée... Je revois le grand-père Burgaud, le grand-père Charrier... Le soir, les jeunes gens, après avoir raccompagné leur fiancée, se retrouvaient entre copains chez "la mère Delphine" pour finir la journée. Il y eut des soirées mémorables sous l'occupation ! Souvenirs ! Souvenirs !

Cette vingtaine d'années vécue au Pissot, je l'ai partagée bien sûr avec ma famille, mais aussi avec nos voisins commerçants dans ce carrefour : trois cafés dont un hôtel restaurant, deux épiceries, un marchand de grenouilles et gibiers, un marchand de farine et de grains pour les animaux, un forgeron avec son café et sa petite épicerie à 800 mètres route de Soullans, et vers 1950, un réparateur de cycles. Aux alentours, il y avait aussi les fermiers dont l'activité apportait son lot de divertissements, pour nous les gamins, lors des foires, des battages, des vendanges... Et puis, il y avait les journaliers qui travaillaient à la journée dans les fermes ou chez les particuliers, ainsi que les journalières comme les laveuses qui passaient dans les grosses maisons pour la lessive, les tailleuses ou couturières qui se déplaçaient parfois avec leur machine à coudre.

Le dimanche, jour de sortie pour la jeunesse, c'était à vélo que l'on se déplaçait : les uns au cinéma à Croix-de-Vie ou à Saint-Gilles (le Familial, le Moderne, le Trianon), les autres dans les salles de bal, à Saint-Jean-de-Monts ou à Challans (1948-1970).

Chaque année, début mai, c'était la fête au village : courses cycliste, stands de forains dont un manège, jeux avec le saut à la ningle sur l'étrier au pont du Pissot, danses maraîchines et, le soir, le bal sur le parquet Raballand. Les premières années cette fête réunissait des centaines de personnes, avant de disparaître petit à petit pour ne laisser que les courses cyclistes ».

Et puis Mme Milcendeau poursuit son récit dans le parler local.

« Ou faut qui vous raconte, y vaï de faere un rove !

Y m'é vu p'tite feuille, un jour de 1945, y alions à la païche aux peugnons à Saint-Jean-de-Monts avec ma copine Yolande et sa grand-mère Marie-Louise, qu'avét ine ferme au *Pissot*. Y avons pri le p'tit trane por y alaï.

Et bè ! Cha pour femme, si a revenét anèt, à l'arèt d'la païne à reconnaître son chéraïe, avec les tentes, les cavaranes, les mobile-homes. Laïe qu'aimét tant la tranquilitaïe ; ou lé pas comme Dovic, son gas, ché li qu'a montaïe chou camping. Il le revoit encore avec sa fraïe su san épale, dan le p'tit che-mané qui menèt à la ferme. L'aimét parlaï avec les estivants.

Y avons donc pris dous bliets à la gare dou *Pissot* por Saint-Jean. Quel plaisir de montaï dan chou trane !

Le sor, en revenant, y avons vu :

- Nana Papoune, la voisine, qu'atét entrane de batouraï sa buaï au foussaï pour la rincaï.

- Martineau « *Brisefer* » qui revenét de la païche aux grenouilles, le s'en allét les vendre chez Marcel Burgaud⁴². Bé sûr, Martineau finirat la journaïe à la buvette chez la mère Delphine, le rentrera pas to sul le sor.

Valentine l'attendét su le seuil de la porte, car ou l'aït arriveï de faere un plongeon malgré-li dan le marchaï, à l'atét obligeaï de le sortir, si à vlé pas que le se noïje ! A tenét à li, quand maïme !

Y étions, comme on disét, au carrefour dou *Pissot*. Ch'atét un passage obligeaï. Quant on venét de la Rive por alaï dan le bourg : on y passét ! Por alaï d'Orouët à Challans : on y passét ! De Saint-Hilaire-de-Riez à Saint-Jean-de-Monts : on y passét ! Si bé que, chi faisét de l'animation.

On pouvét s'arrêtaï avec tchès troès bistrots : chez la Benételle, chez la *Morelle*, chez la Glorielle, qui en pus avét l'épicerie comme chez la *Vrégniade*.

⁴² Il préparait les fameuses cuisses de grenouilles qui par-taient par les cars Citroën dans les restaurants réputés des bords de Loire de la région nantaise.

Il faut que je vous raconte, je viens de faire un rêve.

Je me suis revue petite fille, un jour de 1945, nous allions à la pêche aux pignons à Saint-Jean-de-Mont avec ma copine Yolande et sa grand-mère Marie-Louise qui avait une ferme au *Pissot*. Nous avons pris le p'tit train pour y aller.

Eh bien ! Cette pauvre femme, si elle revenait aujourd'hui, elle aurait de la peine à reconnaî-tre son jardin, avec les tentes, les caravanes, les mobiles-homes. Elle qui aimait tant la tranquillité ; ce n'est pas comme Ludovic, son gars, c'est lui qui a monté ce camping. Je le revois encore avec sa fraïe (pelle maraîchine spécifique) sur son épau-le, dans le petit che-min qui menait à la ferme. Il aimait parler avec les estivants.

Nous avons donc pris des billets à la gare du *Pissot* pour Saint-Jean-de-Monts. Quel plaisir de monter dans ce train !

Le soir, en revenant, nous avons vu :

- Nana Papoune (Papon épouse Guyon), la voisine, qui était en train de « battre » son linge au fossé pour le rincer,

Martineau *Brisefer* qui revenait de la pêche aux grenouilles⁴³. Il s'en allait les vendre chez Marcel Burgaud. Bien sûr, Martineau finira la journée à la buvette, chez la mère Delphine . Il ne rentrera pas « tout seul » le soir.

Valentine l'attendait sur le seuil de la porte, car il lui est arrivé de faire un plongeon malgré lui dans la mare. Elle était obligée de le sortir si elle ne voulait pas qu'il se noie ! Elle tenait à lui, quand même !

Nous étions, comme on disait, au carrefour du *Pissot*. C'était un passage obligé : Quand on venait de la Rive (direction du Perrier) pour aller dans le bourg : on y passait ! Pour aller d'Orouët à Challans : on y passait ! De Saint-Hilaire-de-Riez à Saint-Jean-de-Monts : on y passait ! Si bien que cela faisait de l'animation.

On pouvait s'arrêter avec ces trois bistrots : chez Augustine Bénéteau (du nom de mari), chez Delphine Moreau (ma mère), chez Olive Glorieau (mariée à Béthus) qui en plus avait l'épicerie comme chez Clémentine Vrignaud (née Berthomé) ».

⁴³ En 1911, 9 chefs de ménage sont dits pêcheurs de grenouilles – Recensement de 1911.

Et pis, à 1 km, su la route de Soullans, y avét **la forge**, le **bistrot** et la petite épicerie à Barbeau dit *Staviski*. Beun avant guerre, dan les annaïes 1930, le dimanche ou l'avét in bal, le dansiante au son d'in phono.

Dan tote ché buvettes, l'aimiante se retrouvai.

Y avét :

- le père Couton, dit « *Salaine* », cultivateur
- le père Naulleau, volailler,
- Tougeron, « *Marmiton* », teurjous à la maïme piace ! La maïme que quelque annaïes pus tot, s'assizète
- Pierrot, « *Peugnon* », apro avoir vendu ses peugnonns dan les fermes entre St-Jean et Orouët. L'atét aveugle, mais le connaissait bé son chemane, l'aimét la rigolade ! L'avét ine chanson « *Faites lui donc l'aumône ! Faites lui donc du bien ! A ce pauvre aveugle, qui ni voit plus rien* ».

Et pis, ou l'avét les allers et retours dous journaliers :

- Pajot, « *Toto* »,
- le père Moreau, l'homme à la Victorine, dite « *La Pente* » ; l'habitante au *Paradis* dan ine bourrine,
- Alexis, « *Punaise* », atét le mécanicien dou garage Caiveau.
- le père Gloria,
- le grand Biron,
- le père Dupont, mariaï à Marguerite Gloriette, la laveuse. Tot les quinze jours, c'h'atét la grand'lessive, ou duraï tote la journaïe !
- et pis, Burgaud, « *Tambour* », mariaï à ine Moreau, atét le chauffeur de camion ».

Et puis, à 1 km, sur la route de Soullans, il y avait la forge, le bistrot et la petite épicerie à Barbeau dit *Staviski*. Bien avant guerre dans les années 1930, le dimanche il y avait un bal, ils dansaient au son d'un phono.

Dans toutes ces buvettes, ils aimaient se retrouver.

Il y avait

- le père Couton, *Salaine*, cultivateur,
- le père Naulleau, volailler,
- Tougeron *Mamiton*, toujours à la même place ! La même ou quelques années pus tôt, s'assoyait
- Pierrot *Peugnon* après avoir vendu sa pêche de pignons dans les fermes entre Saint-Jean et Orouët. Il était aveugle mais il connaissait bien son chemin. Il aimait la rigolade ! Il avait une chanson : « *Faites lui donc l'aumône ! Faites lui donc du bien ! A ce pauvre aveugle, qui ni voit plus rien* ».

Et puis, il y avait les allers et retours des journaliers,

- Pajot, dit *Toto*
- le père Moreau, l'homme à la Victorine, dite *La Pente*. Ils habitaient au *Paradis* dans une bourrine,
- Alexis, *Punaise*, était le mécanicien du garage Caiveau.
- le père Glorieu,
- le grand Biron,
- le père Dupont, marié à Marguerite Glorieu, la laveuse. Tous les quinze jours, c'était la grande lessive, cela durait toute la journée !
- et puis, Burgaud, *Tambour*, marié à une Moreau, était le chauffeur de camion.

« Comme dans tous les quartiers, certains habitants avaient des noms familiers. Quelques petits conflits survenaient lorsqu'ils n'étaient connus seulement que par leur surnom. Pour notre famille, le surnom "Briel" vient d'un grand-père qui portait le prénom de Gabriel.

Tous ces personnages sont partis. Le Pissot est toujours là, il a suivi l'évolution, c'est toujours un carrefour, mais avec un rond-point. On y a démolé des maisons, d'autres sont arrivées, On ne s'y arrête plus comme autrefois : plus de buvette, plus de pêcheur de grenouilles, plus de Benéteau, plus de Burgaud... mais d'autres activités et peut-être aussi d'autres personnages pittoresques !

Tout le monde travaillait très dur, mais on savait prendre du bon temps.

En faisant 1 km de plus, on retrouve la bourrine du Bois Juquaud où les passionnés de culture maraîchine font revivre à nos yeux les travaux et le passé d'antan ».

Claudine Milcendeau-Caiveau

Quelques clichés



- Le cliché de gauche est extrait de la carte postale de 1913 :

Dans la bâtisse à un étage était installée à gauche, le commerce Bénéteau où l'on vendait des farines et des grains pour les animaux, les volailles... et à droite, le café-épicerie, Béthus-Gloriau, puis Brossard... et puis des chambres pour l'hôtel.

- Le cliché de droite de 2012, montre la partie droite conservée de la construction ancienne.



Ci-dessus, les vieux bâtiments et le terrain de droite ont fait place aux constructions actuelles, ci-dessous, parallèlement à la route.



Ci-dessus, au rond-point : la maison de gauche est l'évolution d'une simple petite maison de pays, celle de droite, bâtie en 1934, appartenant à une famille Bénéteau, est devenue un « Hôtel, restaurant, café ». L'activité a cessé au début des années 1950.

Clichés Nature et Culture, 2012.

Tout l'ensemble -la buvette, la maison ancienne et le hangar- est démoli en 1956 pour faire place à une maison neuve. Cette dernière est achetée par le département pour l'aménagement d'un rond-point en 1988-1989.

Clichés de mars 2012



Le rond-point et son environnement.



Le Bois de Vincennes, à droite la direction vers le Perrier.

La Roussière, à droite la direction vers Saint-Jean-de-Monts.





Le Pissot, direction vers le bourg de Saint-Hilaire-de-Riez.



Le Pissot, direction vers Soullans, Nantes.



Près de l'emplacement où était l'entreprise Caiveau se trouve un vieil hangar dont la charpente, constituée de fermettes et couverte en ardoises, donnait depuis quelques temps des signes de faiblesse. Au cours du mois de mars 2012, elle a été démontée pour être remplacée mais dans un style tout à fait différent. Le mur présente un bel appareillage de pierres.

Les cahiers de Rié : *articles parus*

N° 1, avril 1998 : Nouveau regard sur la bataille de Rié (1622) – Patrick Avrillas

Une « *filles* » de Sion – Yvonne Moreau née Bernard – Sophie Furon

Un « *gars* » de Saint-Hilaire – Clément Gauvrit

N° 2, juillet 1998 : Les origines de l'Isle de Rié – Patrick Avrillas

Les artifices des Occidentaux pour se repérer dans le temps – Bernard de Singly

Soulèvement vendéen durant les Cent-Jours – Simone Loidreau, Colette Gengoux, René Moreau

L'onomastique de Saint-Hilaire-de-Riez – Colette Gengoux

Écriture de Saint-Hilaire-de-Riez au fil des ans – Colette Gengoux

Les Dames de Rié, écologistes d'avant-garde – Joël Crestois

Saint-Hilaire-de-Riez en 1866 – Colette Gengoux

Une « *filles* » de la Rive, Esther, Eléonore Milcendeau née Burgaud – Sophie Furon

N° 3, décembre 1998 : Les Seigneurs de Rié – Colette Gengoux

Une « *Agence Matrimoniale* » à Saint-Hilaire-de-Rié – Colette Gengoux

Naissance de l'école de hameau : *La Fradinière* – Bernard de Singly, Jacques Lageon

Crotas, Bousas – Jean-Claude Pelloquin

Des nouvelles du facteur en ce temps-là : Jean Béthus – Gérard Chusseau

N° 4, juillet 1999 : Les camps d'été SNCF en forêt de Saint-Hilaire-de-Riez – réalisation collective de MM. Bioret, Brizot, Deslandes, Gourmelon et Ollier, anciens responsables des camps, Jean-Paul Bouffet de l'ONF, le service parisien des archives de *La Vie du Rail*. Témoignages d'anciens « *colons* ». Mise en forme par Colette Gengoux, assistée d'Anny Garcia et de Bernard de Singly

Les Seigneurs poitevins et les croisades (1095-1291) – Colette Gengoux, Bernard de Singly

Sion-sur-l'Océan de 1750 à 1936 – Colette Gengoux

Les Dragonnades – Jacques Nivolon

Puissance maritime des Seigneurs de Rié – Joël Crestois

N° 5, avril 2000 : Réflexion sur les peurs de l'an Mil et les joies de l'an 2000 – Pierre-Philippe Collart

Peurs de l'an 2000 : tempêtes, inondations et marée noire – Anny Garcia

Le naufrage du *POLLCREA* – Colette Gengoux, Jean-Claude Pelloquin, Bernard de Singly

Sion-sur-l'Océan et Henri Renaud – Joël Crestois

Urbanisme et architecture à *Sion* – Christophe Vidal

Une petite fable du village de *Sion* – Colette Gengoux

L'Hôtel de l'Océan et des Pins – Association « *La Livarde* », Colette Gengoux, Bernard de Singly

L'école de la *Fradinière* dans les années 30 – Jean Béthus, Gérard Chusseau

N° 6, juin 2001 : Contrat vassalique passé aux assises de la baronnie de Rié – Colette Gengoux

De l'Isle de Rié au Pays de Riez – Joël Crestois

Un premier aménagement touristique sur la Corniche Vendéenne – Colette Gengoux

Le jeudi 16 septembre 1943, un bombardier américain s'écrase au Champ Gaillard – Bernard de Singly

Des sentiers d'eau au bitume – Gérard Chusseau

N° 7, novembre 2002 : Je m'associe, tu t'associes, nous nous associons (loi 1901) – Jean-Paul Bouffet

Brève histoire du club Nature et Culture – Bernard Taillé

Le fief du *Cloudy* : une histoire de familles seigneuriales – Colette Gengoux

Les obligations du service militaire : le tirage au sort – Jacques Bosi

Les retables de Saint-Hilaire-de-Riez – Joël Crestois

La mutualité à Saint-Gilles-Croix-de-Vie – Gérard Chusseau

Un inventaire après décès – Colette Gengoux, Jean-Claude Pelloquin

Le *Pollcrea* et nos lecteurs anglais – Colette Gengoux, Jean-Claude Pelloquin

L'école à l'*Hôtel de l'Océan et des Pins* à Sion-sur-l'Océan – Association la *Livarde*, Colette Gengoux

N° 8, décembre 2006 : Marie de Beaucaire, baronne de Rié – Colette Gengoux

Neuf soldats anglais enterrés à Saint-Hilaire-de-Riez – Jean Béthus et Colette Gengoux

Louis Toffoli, peintre de la lumière, témoignage de Paulette Fouquet née Burgaud – Colette Gengoux, Gérard Chusseau

La niole : un élément d'identité du marais – Gérard Chusseau

Victorine Touzeau née Monneron, dernière sage-femme à domicile à Saint-Hilaire-de-Riez – Anny Garcia,

Colette Gengoux, Christiane Morineau et Gérard Chusseau

Joël, notre ami – Gérard Chusseau et Jean-Paul Bouffet

« *Tertout à vos piumes* » – Colette Gengoux

N° 9, avril 2012 : L'anse de *Sion* et son petit port – Colette Gengoux avec la participation de l'Association la *Livarde*

Marchands d'étoffes dans le bourg de Saint-Hilaire de Riez en 1825 – Nadine Boisseau, Luce Pilet et Colette Gengoux

Les écoles de Saint-Hilaire de Riez : leur histoire – Colette Gengoux

La chapelle *Notre-Dame de Pitié* à St-Hilaire-de-Riez : 1610-2010 – Colette Gengoux avec le concours d'Alexandre Billon

Raconte moi ton quartier : *Le Pissot* – Claudine Milcendeau et Colette Gengoux

Points de vente : Médiathèque de Saint-Hilaire-de-Riez, Ecomusée de la Bourrine du Bois Juquaud.

Pour commander : par courrier : Nature et Culture, 64 rue Clemenceau, 85270 Saint-Hilaire-de-Riez

par téléphone : Colette Gengoux, 02 51 54 22 18

Le numéro : 10 €, Supplément pour frais d'envoi pour 1 numéro : 3,50 €, plusieurs, nous consulter.